

Le sacrifice des innocents

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Heinz G. Konsalik

Le sacrifice des innocents



HEINZ G. KONSALIK

Le sacrifice des innocents

traduit de l'allemand par Louis Mézeray

Éditions J'ai lu

Ce roman a paru sous le titre original :
WER SICH NICHT WEHRT...

© 1985 Heinz G. Konsalik et AVA GmbH,
Munich / Breitbrunn

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, S.A., 1988

Il suffit de voir comment notre populace chrétienne en use avec les animaux, les tue sans aucune nécessité et en rien, ou les mute ou les martyrise. On est vraiment tenté de dire : les hommes sont les démons sur Terre et les animaux leurs âmes tourmentées.

SCHOPENHAUER

La cruauté envers les animaux ne peut être défendue ni devant une véritable culture ni devant une véritable science.

ALEXANDER VON HUMBOLDT

Tout le mal que l'homme fait aux animaux retombe sur l'homme.

PYTHAGORE

C'était un bel après-midi d'hiver, clair et ensoleillé. Sous le ciel sans nuages les cristaux de neige avaient un scintillement d'un blanc bleuté, et lorsqu'on était sorti de chez soi, dès qu'on s'était habitué au froid vif, on était presque tenté de s'étendre au soleil. C'était une de ces journées d'hiver où les habitants d'une grande ville ont aisément l'impression que les vacances à la neige ont commencé.

Horst Tenndorf, debout devant la planche à dessin, armé d'une équerre, était en train de dessiner la couverture d'une petite villa jumelée, lorsque Wiga, sa fille, pénétra dans son bureau d'architecte. Elle avait huit ans, des cheveux blonds et bouclés, de grands yeux bleu clair, et montrait l'indépendance que manifestent à un degré plus ou moins grand les enfants qui ont dû grandir sans mère.

Ludwiga – c'était son prénom, rarement usité – ne se rappelait plus que vaguement le jour où son père l'avait assise sur ses genoux et où elle avait assisté, avec un étonnement muet, à cet événement incompréhensible : son père pleurait. De grosses larmes roulaient sur ses joues, et lorsqu'il avait parlé, elle reconnut à peine le son de sa voix.

« Maman s'est en allée, avait dit Tenndorf. Elle ne reviendra plus... Elle était en voiture... il y avait du verglas sur la chaussée... elle a heurté un arbre de plein fouet... Oh ! Wiga, ma petite fille... » Puis il l'avait serrée très fort contre lui et avait éclaté en sanglots.

Wiga n'avait pas compris alors ce que voulait dire « de plein fouet », mais elle avait compris que maman était partie, qu'elle ne reviendrait plus jamais et qu'à présent, Papa se retrouvait tout seul pour s'occuper d'elle et l'entourer de sa tendresse.

Après l'enterrement Tenndorf avait fait cadeau à sa fille d'un merveilleux chat, rayé roux et blanc, aux yeux d'un vert changeant. Wiga le baptisa Mickey, parce que, dès le premier jour, le petit chaton avait déchiqueté, avec ses griffes, pourtant si petites, toute une page de son album de Mickey. Trois ans s'étaient écoulés, et Mickey était devenu une orgueilleuse dame chatte bien nourrie. Elle portait un collier de cuir rouge, allait en laisse comme un chien, dormait dans une corbeille, dans la chambre de Wiga, et, chaque matin, au petit jour, sautait sur le lit de celle-ci, s'enroulait sur elle-même et se remettait à dormir en ronronnant.

Au cours de ces quelques années le souvenir de maman avait pâli.

Trois êtres vivants jouaient maintenant les rôles principaux dans l'existence de Wiga : son père, Mickey et Michael. Michael était le garçon de la maison d'en face, au 15 Hubertusstrasse, son compagnon de jeux, son aîné d'un an, qui allait à la même école qu'elle et qui, lui aussi, n'avait plus qu'un de ses parents. Chez Mike, comme tout le monde l'appelait, c'était le père qui, un jour, n'était pas revenu – mais, curieusement, il n'y avait pas eu d'enterrement et pas de petit groupe de gens en larmes.

« Mon papa est en Australie, avait expliqué Mike.

— En Australie ? Qu'est-ce que c'est ? avait interrogé Wiga.

— Un pays, loin, très loin. Je te le montrerai sur la carte.

— Et qu'est-ce que ton papa fait là ?

— Il fabrique des textiles artificiels. Mon papa est chimiste.

— Et il ne reviendra pas de... d'Australie ?

— Non ! » Mike avait secoué la tête et expliqué, presque fièrement :

« Ma maman dit qu'ils sont divorcés.

— Mike, qu'est-ce que ça veut dire : “divorcés” ?

— Eh bien, que papa n'est plus avec nous, qu'il est parti avec une autre femme, justement : en Australie. Avant de partir, il m'a dit : “Mike, maintenant, c'est toi l'homme de la maison. Veille bien sur maman !” Et, alors, il m'a fait cadeau de Pumpi. »

Pumpi. Ça, c'était beaucoup plus intéressant que l'Australie, le divorce et que la mère de Mike, qui avait transformé une pièce de l'appartement en atelier et s'était mise à peindre. Pumpi, c'était un chien de taille moyenne, pas ordinaire, en qui plusieurs races tout à fait différentes s'étaient réunies et dont l'aspect frappait tous les gens, car son poil était composé de taches noires, blanches et rouges aux contours indéfinis. Si un chien pouvait être choisi comme l'exemple type d'un métissage de la rue, c'était bien Pumpi.

Pour Wiga, en ce moment historique, une question de la plus haute importance s'était posée : Pumpi et Mickey allaient-ils se supporter ? Ce fut, contre toute attente, le coup de foudre de l'amitié. Mickey, à la première rencontre, redressa bien droite sa queue gonflée comme un plumeau et crispa tous ses muscles, mais lorsque Pumpi se mit à lui poulécher le front, elle cessa de faire le gros dos, s'étendit de tout son long et accepta en ronronnant les marques de tendresse de Pumpi. Et, de même que pour Wiga le souvenir de sa mère s'était effacé, l'image paternelle s'était évanouie chez le jeune garçon. Mickey et Pumpi occupèrent les places devenues vides dans le cœur des deux enfants.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Tenndorf en posant son équerre. Tu as fini tes devoirs ?

— Tout est fini, papa. » Wiga jeta un regard de côté. Mickey, le collier rouge en place, était assise aux pieds de sa maîtresse et élevait le regard de ses yeux verts sur Tenndorf. « Est-ce que je peux aller dans la Grande Lande avec Mike ?

— À cette heure ? » Tenndorf regarda sa montre. « Il est déjà trois heures et demie, à cinq heures il fait nuit...

— Une heure seulement, papa ; Mike dit qu'il a vu des lièvres des neiges dans la lande, il veut me les montrer...

— Quelle blague ! Par ici, il n'y a pas de lièvres des neiges. »

Tenndorf regarda de nouveau le plan. À la différence de nombreux architectes, il s'entendait aux affaires : il construisait une cité et venait de recevoir la commande de deux villas de grand standing. Depuis qu'il avait construit une confortable maison de campagne pour le PDG d'une grosse société, son nom était connu des maîtres d'œuvre importants. Dans son cabinet d'architecte il employait six dessinateurs. Mais ses conceptions originales, ses préférées, il les travaillait toujours chez lui, comme au début de sa carrière, à la planche à dessin de la pièce qu'il appelait « l'atelier ». « Et dit la maman de Michael ?

— Il a la permission. Pumpi vient aussi avec nous.

— Soit ! Mais pas plus d'une heure. Et habille-toi chaudement.

— Merci, papa... »

Elle sortit de la pièce en courant, suivie de Mickey, passa son anorak fourré d'une peau de mouton, saisit au vol son bonnet de laine accroché au portemanteau et fixa la laisse de Mickey à son collier.

Mike, en compagnie de Pumpi, l'attendait déjà dans la rue. « Qu'est-ce qui se passe donc ? » bougonna-t-il. Michael était un garçon un peu dégingandé, aux cheveux bruns tirant sur le roux, un peu plus grand que Wiga, et qui, à l'école, avait la réputation d'être un crack sportif. Il remportait toutes les épreuves d'athlétisme léger de sa catégorie et rêvait de devenir champion olympique.

« Je suis ici depuis dix minutes...

— Mon père... » Et Wiga fit un geste d'explication de la main. « Il faut que je sois rentrée dans une heure.

— C'est court. » Mike, d'une légère traction sur la laisse éloigna Pumpi de Mickey. « Dommage que nous ne puissions pas y aller à vélo... »

La Grosse Heide, comme le nom suffit à l'indiquer, est une vaste étendue de lande située à Bothfeld, aux portes d'Hanovre. En été, d'innombrables citadins y prennent des bains de soleil, en hiver, on y fait de la luge, et les coureurs de fond s'y entraînent en vue de futurs marathons. Par cette journée ensoleillée la Grosse Heide était aussi fréquentée, à l'exception d'un secteur où l'on ne peut ni luger ni skier,

car le terrain, occupé par d'épais buissons et par un taillis, ne le permet pas. C'est ici que Mike avait observé son lièvre des neiges. Une route très étroite s'étirait d'un côté de l'autoroute jusqu'aux parkings, où l'on roulait mal et qui n'était permise qu'aux véhicules de l'exploitation forestière.

« Ici ! » commanda Mike ; il s'arrêta et détacha Pumpi. Wiga, à son tour, se baissa pour décrocher la laisse du collier de Mickey.

« Nous allons entrer au milieu des broussailles et attendre. Il ne faut pas faire un mouvement, pas dire un mot... en es-tu capable ? »

— Tu n'es pas tombé sur la tête ? » Un regard noir de Wiga punit l'insolent. « Je suis capable de tout faire quand je le veux... »

Ayant pénétré sur la pointe des pieds au milieu des buissons, ils s'accroupirent au pied d'un arbre. Mickey et Pumpi s'amusaient follement ensemble, se poursuivaient à qui mieux mieux en soulevant de petits nuages de neige.

À leur hauteur, sur l'étroite route, une voiture de livraison vint s'arrêter. Sur la carrosserie d'un blanc brillant de grandes lettres se détachaient. Mike, machinalement, lut « Transport de meubles Rapidos » sans pour autant se demander ce qu'un transporteur de mobilier venait faire au milieu de la Grosse Heide.

Pumpi s'immobilisa brusquement, leva le nez en l'air et renifla. Ses narines s'élargirent, sa queue se mit à s'agiter vigoureusement. Le chien tourna deux fois la tête en arrière, dans la direction du fourré où Mike avait disparu, puis, non sans hésiter, il se mit en mouvement, toujours en flairant, et prit le trot, dans la direction de la camionnette. Mickey, fidèlement, le suivit. Là où son ami Pumpi allait, elle allait aussi.

Mike se sentit soudain saisi par une inquiétude inexplicable. Il se redressa, regagna le terrain découvert et vit Pumpi filer vers le véhicule blanc.

« Ici ! cria Mike. Pumpi ! Veux-tu venir ici ! Tout de suite ! » Comme son appel restait sans effet, il siffla avec ses doigts – un signal auquel Pumpi obéissait toujours. Mais, cette fois, il n'obéit pas. Il ne tourna même pas la tête. Et Mickey rampait comme un chat sauvage à sa suite, s'enfonçant dans la neige profonde.

« Appelle donc ton Mickey ! dit Mike en donnant un coup de coude à Wiga, qui se trouvait maintenant à côté de lui. Il va prendre quelque chose ! Filer comme ça sans demander la permission... »

Wiga haussa les épaules. « Mon Mickey à moi obéit », affirma-t-elle, sûre d'elle-même. Elle mit ses deux mains en porte-voix devant sa bouche : « Mickey... viens, Mickey... Mickey, Mickey... » Mais Mickey ne réagit pas davantage. Elle bondissait maintenant, atteignit la voiture blanche en même temps que Pumpi et s'arrêta.

De nouveau Mike appela : « Pumpi... ici ! Tout de suite ! » et, de nouveau, il lança un sifflement perçant. Mais il vit son chien, suivi de Mickey, avancer en rampant sous la camionnette blanche – une chose qu’il n’avait jamais faite, car il avait grand-peur des autos depuis que, deux ans plus tôt, il avait été heurté par une voiture et avait été légèrement blessé.

Lorsque Mike, s’arrachant à l’étonnement qui le tenait immobile, se mit à courir dans la neige en direction de la petite route, le véhicule démarrait déjà, restant d’abord presque sur place, car ses roues patinaient, avant de prendre de la vitesse.

« Pumpi ! continuait à crier le garçon, Pumpi ! »

Il atteignit l’endroit où le véhicule avait stationné. Mais, ici, pas de Pumpi, et Mickey aussi avait disparu, comme si les deux animaux s’étaient évanouis sans laisser de traces.

« Mais où est Mickey ? » s’écria Wiga, qui ne courait pas aussi vite que son compagnon. « Mickey ! Mickey !

— Partis... » Le visage du garçon trahissait une incompréhension mêlée d’anxiété. « Les deux sont partis.

— Mais ce n’est pas possible...

— Ils sont partis ! Est-ce que tu les vois ?

— Non. » Wiga, pétrifiée, fixait son regard sur l’endroit où les deux animaux avaient rampé sous la camionnette. Les traces de pneus étaient la seule chose restée visible sur la neige. Les empreintes des pattes du chien et du chat avaient été comme balayées lors du démarrage du véhicule. On aurait dit que les deux bêtes n’avaient pas existé.

« Mais co... comment est-ce possible, Mike ? »

Wiga regarda le garçon, cherchant auprès de lui un secours. Et lorsqu’elle s’aperçut qu’il pleurait, que Mike, Mike le costaud, restait là, impuissant, au milieu de la neige, s’abandonnant à son chagrin, alors, elle se mit elle-même à pleurer, tira son bonnet plus bas sur son visage et laissa couler ses larmes.

En entendant la sonnerie du téléphone, Carola Holthusen sursauta. Depuis une demi-heure elle s’efforçait de calmer Mike et de l’amener à fournir une description compréhensible de l’événement. Ses efforts avaient été vains. Mike, blotti sur le divan, tenait des propos décousus où il était question d’un transporteur de meubles et de Pumpi qui s’était évanoui dans l’air – bref, des propos dont on ne pouvait rien tirer d’intelligible. Une seule chose était certaine : Mike était rentré de la Grosse Heide sans son chien, le visage ruisselant de larmes, et profondément perturbé.

« Oui, fit-elle, en s'efforçant de réprimer sa nervosité. Ici, Holthusen...

— Tenndorf, le voisin d'en face. Nos enfants sont amis et...

— Oui, je sais. » Carola se força à prendre une profonde respiration. Dans son dos, sur le divan, Mike ravalait ses sanglots, tentant de se montrer courageux. « Vous appelez certainement au sujet de...

— Exactement. Le chat de Wiga et le chien de Mike sont disparus. Volés...

— Vous croyez que quelqu'un les a... ? » Elle s'interrompit net, ne voulant pas prononcer le mot en présence de Mike.

« Ce n'est pas facile d'expliquer cela au téléphone. » Tenndorf marqua un instant d'hésitation. Jusqu'ici, ils ne se connaissaient que pour s'être croisés dans la rue : « Bonjour », « Bonsoir », un bref signe de tête... rien de plus. « Puis-je faire un saut chez vous ? À moins que vous ne préfériez traverser la rue pour venir ici...

— Comment se comporte votre fille ?

— Elle a d'abord versé toutes les larmes de son corps, ensuite, sa réaction a brusquement changé : en ce moment, elle est furieuse contre Mickey, qui ne lui a pas obéi. Et votre Mike ?

— Il reste auprès de moi, il est abattu et ne comprend plus du tout le monde. Pour être sincère, moi non plus, je ne saisis pas bien ce qui s'est passé.

— Une belle saloperie ! Oh ! excusez-moi, mais on ne peut pas qualifier cela autrement. Je serai chez vous dans cinq minutes. Avec Wiga, naturellement, sans quoi nous n'aurions pas un tableau complet de ce qui s'est produit. »

Carola Holthusen reposa l'écouteur, courut dans la salle d'eau, passa sur ses lèvres un rouge discret, toucha ses joues et son front avec sa houppette à poudre et se donna un coup de peigne. Lorsqu'on sonna à la porte, Mike alla ouvrir. Il se comporta en brave, même en voyant le visage de Wiga déformé par les pleurs, serra la main de Tenndorf en disant d'une voix assourdie :

« C'est bien que vous soyez venu. Maman a l'air de ne rien piger du tout. »

Ce n'est pas non plus une chose facile à saisir, pensait Tenndorf. On va se promener dans la Grosse Heide, on veut voir des lièvres des neiges et, subitement, on voit ce qu'on aime le plus courir vers une fourgonnette et disparaître, comme par magie...

Il passa sa main sur la chevelure du jeune garçon qui le conduisit dans le séjour, une pièce de belles dimensions. Pour la première fois il voyait la jeune femme de près. Où avais-je donc les yeux ces deux

dernières années ? pensa-t-il. Sur la planche à dessin, naturellement, sur les chantiers, sur les plans... partout sauf sur ce qui est plus fascinant que tous les plans et les coupes. La vie passe ainsi à côté de vous, s'écoule, et l'on ne s'est même pas aperçu qu'un être tout aussi solitaire que vous habite juste en face. Qu'est-ce que Wiga m'avait donc raconté un jour ? Que le papa de Mike était parti, définitivement, pour l'Australie ? Ce devait être un fameux idiot ! Planter là une aussi jolie femme ! Mais est-elle vraiment seule, avec ce visage, avec cette silhouette ? C'est bien difficile à croire.

Tenndorf esquissa un baisemain. Carola retira vivement sa main comme si le geste l'effrayait un peu. Mike regardait les deux adultes avec des yeux écarquillés. Il n'avait encore jamais vu de baisemain. Wiga, arrêtée sur le seuil, ne paraissait pas tellement surprise. Elle connaissait cela. C'est ainsi que papa saluait les dames, assez nombreuses, qui venaient dans son atelier. Il lui avait même expliqué : si un homme veut se montrer particulièrement poli avec une dame, il lui baise la main. C'est un signe de révérence, de soumission. Jadis, on baisait les pieds, puis le bout de la chaussure, on baise encore l'anneau de Saint-Pierre que le pape porte à un doigt – on voit cela souvent à la télévision – et on baise encore la main d'une femme en signe d'hommage. Lorsque tu seras grande, on te baisera aussi la main. À moins que la société soit, alors, devenue tellement brutale qu'on ne se contente de se flanquer une tape sur l'épaule en criant : « Hello ! »

« Que puis-je vous offrir ? demanda Carola Holthusen, lorsque Tenndorf eut pris place sur un siège. Bière, whisky, vodka, xérès ?

— Ah ! vous avez un bar privé ? » répondit Tenndorf. La réplique, qu'il voulait amusante, aussitôt prononcée, lui parut stupide.

« Je reçois de nombreuses visites de confrères des deux sexes, expliqua Carola, légèrement sur la défensive. Des fabricants, des designers. Je travaille dans le secteur de la mode.

— Ah ! la mode... Intéressant.

— Je suis dessinatrice de mode.

— Alors, nous sommes presque confrères ! Vous concevez les vêtements de rêve pour les femmes, je construis des maisons qui, terminées, sont baptisées maisons de rêve. » Tenndorf se laissa aller contre le dossier de son siège. « Pour répondre à votre question : un peu de bière ne me ferait pas de mal... »

Elle alla chercher dans la cuisine des verres et une bouteille de Pils tenue au frais, remplit un verre et alla s'asseoir en face de Tenndorf, sur le divan.

« Vous ne buvez rien ? interrogea le visiteur.

— Non, en ce moment, je préfère ne pas boire. Je suis trop tendue, énervée. Que vous a raconté Wiga ? Je n'arrive pas à tirer quelque

chose de compréhensible du récit de Mike. »

Tenndorf but une large rasade, puis reposa son verre sur la table basse. En face de lui, à côté de la jeune femme, les deux enfants s'étaient blottis sur le divan.

« D'abord, essayons d'y voir clair. Votre fils et ma fille vont avec chien et chat dans la Grosse Heide afin d'y observer des lièvres des neiges qui n'y sont pas.

— Si, il y en a ! s'exclama Mike.

— Bien. Admettons – et Tenndorf eut un sourire généreux. Pendant que nos enfants, dans des buissons, guettent les lièvres, une voiture de livraison vient stopper sur la petite route qui, entre parenthèses, ne devrait être empruntée que par les véhicules des forestiers. Mickey et Pumpi courent en direction de cette camionnette, se glissent dessous, la camionnette redémarre – et chien et chat ont disparu.

— Mais c'est une chose impossible, voyons ! » Carola donna un coup de coude à son fils, qui voulait intervenir. « Si encore ils avaient été écrasés – mais disparus sans laisser de traces... ?

— Mike... – et Tenndorf se pencha un peu en avant. Essaie de te souvenir avec précision. À quoi ressemblait cette voiture ?

— Une camionnette Volkswagen ou Ford, je n'ai pas bien distingué.

— Elle était blanche ! lança Wiga.

— Oui : elle était blanche, et sur un côté il y avait une inscription en grandes lettres : Transport de meubles Rapidos.

— Répète cela.

— Transport de meubles Rapidos. Sûr, monsieur Tenndorf, je l'ai bien lu.

— C'est déjà quelque chose – et Tenndorf but de nouveau un peu de bière. As-tu pu voir si quelqu'un est descendu et a mis Mickey et Pumpi dans la voiture ?

— Non, papa ! » Wiga, très excitée, faisait de grands gestes de dénégation. « Personne n'est descendu. Pumpi a rampé sous la voiture, Mickey l'a suivi, et l'auto a tout de suite redémarré. Nous avons alors couru vers la route, mais il n'y avait plus rien, rien du tout...

— Comprenez-vous une chose pareille, monsieur ? demanda Carola, quêtant un secours.

— Je crains que oui.

— Mais il est impossible que quelqu'un s'empare de quoi que ce soit sous la voiture sans être descendu ! De plus, Pumpi aurait opposé de la résistance : il n'obéit qu'à Mike. Moi-même, je ne suis qu'à demi reconnue.

— Quoi qu'il en soit, nous tenons tout de même un fil, si ténu soit-il. Mike, s'il te plaît, veux-tu apporter l'annuaire du téléphone ? »

Cinq minutes plus tard, un point était tiré au clair : il n'y avait pas de transport de meubles Rápidos. On trouvait seulement dans l'annuaire une laverie Rápidos, une imprimerie Rápidos, un service de réparations d'urgence Rápidos et une agence de voyages Rápidos. Tenndorf referma l'épais volume.

« Tu es certain d'avoir lu : Transport de meubles ?

— Oui.

— De Hanovre ?

— Nous n'avons pas vu le numéro d'immatriculation.

— Le rayon de lumière a disparu. Nous nous retrouvons dans le noir. »

Tenndorf vida son verre, puis regarda Carola.

« Cela n'aurait aucun sens, pour ménager les enfants, de faire comme si nous en savions aussi peu qu'eux. Mike et Wiga, écoutez-moi : il existe malheureusement des gens qui circulent partout et qui capturent des animaux. Pas seulement chez nous, partout dans le monde. Ils capturent des animaux et les revendent pour beaucoup d'argent. Bien sûr, c'est du vol, et une honteuse pratique. Mais on ne peut presque rien faire contre eux. Ils circulent dans des véhicules portant des noms de firmes fictives, souvent avec de fausses plaques minéralogiques... ils sont impossibles à attraper. Eh bien ! ils ont emmené aussi Mickey et Pumpi.

— Mais... mais..., bégaya Mike, puisque personne n'est descendu ? Si un étranger touche Pumpi, il sort aussitôt les dents...

— Et Mickey griffe, ajouta Wiga.

— Il faut qu'ils aient opéré avec un truc tout à fait spécial. »

Tenndorf jeta un regard autour de lui :

« Pourrais-je téléphoner ?

— L'appareil est dans l'atelier. »

Carola lui montrant le chemin, ils entrèrent dans l'atelier, et Tenndorf regarda tout autour de lui, l'air vivement intéressé. Aux murs, de grands dessins en couleurs de manteaux et tailleurs, de robes du soir et d'ensembles avec des appliques de fourrure – des modèles dont les uns étaient chics et très portables, les autres d'une excentricité folle.

De l'index Tenndorf désigna une des esquisses.

« Qui – pour l'amour du ciel – peut porter une chose pareille ?

— Personne.

— Et cependant vous dessinez ces visions de cauchemar ?

— C'est ce que la clientèle désire. Ces dames regardent ces modèles déments, ensuite, elles achètent les choses portables. La mode touche à la psychologie, c'est le secret des grands créateurs. Dans notre branche, tout le monde le sait, mais quelques-uns seulement maîtrisent parfaitement ce phénomène. Lorsqu'une femme achète une robe, c'est une espèce de déclaration amoureuse...

— Vous exprimez cela merveilleusement. »

Tenndorf s'approcha du téléphone et souleva le combiné. « En ce qui me concerne, il en va autrement. Je peux dessiner les choses les plus extravagantes, mes commanditaires veulent du plus extravagant encore ! Ainsi, j'ai eu un industriel qui voulait des fenêtres asymétriques escamotables. Pourquoi ? Ne me le demandez pas. Il les a eues, mais, un an plus tard, il m'a fallu tout transformer. Et maintenant sa maison lui plaît.

— Qui voulez-vous appeler ?

— La police.

— Pensez-vous qu'elle peut aboutir à quelque chose ?

— On peut au moins essayer. En tout cas, je n'accepterai pas sans rien dire le vol de Mickey et de Pumpi. »

Au commissariat de police ce fut un certain brigadier Buchholz qui répondit. Il était maintenant 7 heures et, au téléphone, on put entendre distinctement que le brigadier venait de se couper une tranche de pain et qu'il était en train de la mâcher. « Vous vous êtes trompé d'adresse, répondit-il, la bouche pleine. Complètement trompé. C'est l'affaire de la police criminelle, section des vols. Je vous donne leur numéro, mais je vais tout de suite vous dire une bonne chose : vous déclarez que des voleurs d'animaux vous ont pris un chat et un chien et ont disparu avec eux. Croyez-vous réellement qu'on peut trouver les auteurs du délit ?

— C'est l'affaire de la police.

— Bon, alors, tentez votre chance auprès de la police criminelle. Mais, *moi*, je peux tout de suite vous donner un conseil : épargnez les frais de téléphone. Voici le numéro du service... »

À la section vols, le commissaire Julius Abbels était précisément en train de faire de l'ordre sur son bureau à l'intention du service du soir ; lorsque la sonnerie retentit, le commissaire jeta un regard sur l'heure. Pour un cambriolage : trop tôt, les magasins étaient encore ouverts... De quoi pouvait-il s'agir ? Vol avec effraction chez un particulier, ou encore vol à la tire dans la rue – il faisait déjà assez sombre –, à moins que ce ne soit un hold-up avec prise d'otage dans une grande surface ou, plus simplement, un banal vol d'auto ? Il paria sur l'auto.

« Police judiciaire, commissaire Abbels.

— Tenndorf. Je désirerais déposer une plainte.

— Contre qui et pour quel motif ?

— Contre inconnu.

— Aïe ! » Abbels s'assit ; il flairait des complications. « Que s'est-il produit ?

— Un inconnu nous a volé un chat et un chien. Il y a deux heures, dans la Grosse Heide. »

Les yeux du commissaire se portèrent sur la grande carte fixée à l'un des murs du bureau. La Grosse Heide, c'est à Bothfeld. Des voleurs d'animaux. Une fois de plus. C'est à donner sa démission. Et il faut chanter le même refrain à toutes les victimes : serrez les dents et oubliez votre animal favori. Sans indices concrets, une enquête est vouée à l'échec.

« Je dois commencer par vous dire quelque chose, monsieur, commença Abbels, d'un ton de père de famille consolant son enfant, nous...

— Vous n'êtes pas en mesure de nous être utiles, l'interrompt Tenndorf.

— Ah ! Vous êtes déjà au courant ?

— Le brigadier de service au commissariat du quartier me l'a dit carrément : épargnez les frais de téléphone.

— Je ne voudrais pas dire la chose aussi brutalement. Mais, pour votre information : vous êtes le neuvième plaignant à vous adresser à nous cette semaine : six chiens et trois chats. Disparus dans la rue, et absolument aucun indice. Seule, une jeune femme a remarqué quelque chose, en se promenant. Votre chien a été attiré dans une voiture de livraison.

— Volkswagen ou Ford, carrosserie blanche, avec l'inscription : Transport de meubles Ravidos.

— Exact ! Alors, ce sont eux aussi qui ont opéré aujourd'hui ? Il n'existe aucun Transport de meubles Ravidos...

— Je m'en suis assuré aussi entre-temps. Alors, que fait la police dans ce cas ?

— Devons-nous arrêter toutes les voitures de livraison blanches ? Devons-nous envoyer des patrouilles d'agents en civil et perquisitionner tous les véhicules en stationnement ? Naturellement, nous devons enregistrer votre plainte – venez demain dans la matinée, vers 10 heures. Mais c'est une pure formalité. Un bon conseil : achetez un autre chien et un autre chat. Et réfléchissez un peu à ce que coûte un chien et aux frais que peuvent occasionner à l'État des enquêtes condamnées à l'échec. Il n'y a aucun témoin, aucun indice concret...

— Mais vous savez comme moi où ces animaux vont finir. » Et

Tennendorf éleva légèrement le ton : « Dans des laboratoires et des cliniques, pour l'expérimentation animale. Vous avez lu dans la presse tout comme moi qu'on estime approximativement, pour la seule Allemagne, le nombre de ces animaux à un chiffre compris entre sept et dix millions. Et pas seulement des souris, des rats et des cobayes, mais aussi des chiens, des chats, des bœufs, des porcs, des moutons et des chèvres...

— Vous le dites vous-même : dix millions de bêtes – et deux d'entre eux peuvent être votre chien et votre chat. Où devons-nous les chercher ? À Hanovre et aux environs et dans toute la Basse-Saxe il existe une quantité d'instituts de recherche ! Devons-nous les perquisitionner tous dans l'espoir de retrouver vos deux animaux ? Si vous voulez bien réfléchir calmement, l'achat d'un nouveau chien est une solution plus pratique et moins coûteuse...

— Pour ma fille son chat est irremplaçable. Il a été sa seule consolation après la mort de sa mère.

— La situation est certainement très émouvante – hélas ! cela ne change rien à la réalité des faits. » Abbels s'éclaircit la voix. « D'ailleurs savez-vous que, pour la loi, un animal est un objet, une chose ? Enfin, je vous le confirme : venez demain à la section, vers 10 heures. Deuxième étage, gauche, bureau 204. » Et Abbels raccrocha. Il ne voulait pas discuter plus longtemps au téléphone. C'est une ignominie, je le reconnais. Quand je pense qu'on pourrait me voler mon Hasso, un boxer comme on n'en fait pas deux – je poursuivrais le salaud comme un assassin ! Mais, pour cela, il faudrait commencer par avoir des soupçons...

Il se mit debout en soupirant, enfila son pardessus et quitta le bureau. Au secrétariat, son collègue Assmann, du service du soir, racontait une bonne histoire à Monika, une petite rousse, qui riait d'un rire un peu forcé.

« Allons, ne t'énerve pas, Moni ! lança Abbels. Tu sais bien que quand Assmann en raconte une bonne, il faut qu'il chatouille en même temps, sans quoi on oublie de rire.

— Très spirituel ! » Le commissaire serra la main d'Abbels. « Quoi de nouveau, Julius ?

— Le courant... Et, une fois de plus, les vols d'animaux. Un chat et un chien. Cette fois, avec une fourgonnette blanche. Tout est noté.

— Mais cela ne donnera rien, Julius.

— Je le sais, je le sais. Mais j'ai pitié d'une petite fille. Son chat était un ersatz de la mère. »

Et sans plus de cérémonie il quitta le bureau.

Assmann regarda la porte se refermer et hocha la tête :

« Un ersatz de la mère : un chat ? Est-ce qu'il faut rire ?

— En tout cas, pas moi. » Monika croisa les mains sur sa machine.
« Quand je pense à cette petite, si malheureuse...

— Et moi, quand je pense à tout ce qui sera encore fauché cette nuit, ça me donne envie de pleurer... » Assmann suspendit son pardessus à une patère. C'était un jeune commissaire, un battant, qui avait peu de compréhension pour ce qui ressemblait à du sentimentalisme. « Moni, mon lapin, fais-moi du café bien fort. Ce soir, c'est un vrai temps à truands... »

Sous le regard interrogateur de Carola, Tenndorf reposa l'écouteur sur l'appareil.

« La police criminelle n'y peut rien non plus ? interrogea-t-elle à mi-voix.

— Elle ne peut pas grand-chose. C'est la neuvième plainte de la semaine pour ce genre de délit. D'ailleurs, selon la loi allemande, un animal n'est qu'une chose.

— Mais il existe tout de même une loi sur la protection des bêtes !

— Elle ne règle que le comportement d'un humain envers un animal. Si je vole un enfant, c'est un enlèvement d'enfant... si je vole un chien, c'est le même délit que si je volais une bicyclette. Une chose. Ce sont nos lois humanitaires, et le mot à lui seul signifie leur limitation : l'humanité ne comprend pas les bêtes. »

Tenndorf se passa les deux mains sur le visage, puis enchaîna :

« La chose me fait penser à Descartes, un philosophe français à qui on doit l'axiome : "Je pense, donc je suis." Il voyait dans l'homme, doué de raison, le plus élevé des êtres vivants, rigoureusement séparé de tout le reste de la nature. Les animaux, pour lui, étaient dépourvus de sentiments, des automates dotés de réflexes. Les cris de bêtes torturées ne signifiaient rien de plus pour lui que le grincement d'une machine – une réaction mécanique ! Quelle prétention monstrueuse ! L'homme a le droit de tout faire ! L'animal n'est pas une personne, l'animal n'est qu'une chose... cela a des conséquences jusqu'à aujourd'hui dans notre droit, qui s'est développé dans la tradition du droit romain : la différence entre personne et chose y est affirmée, et comme l'animal n'est pas une personne, il est nécessairement une chose.

— Que de considérations intéressantes ! Comme vous pouvez parler intelligemment ! » La voix de Carola était empreinte d'amertume. « Mais cela ne nous rend ni Pumpi ni Mickey ! »

Tenndorf s'éloigna du téléphone et se mit à chercher dans ses poches.

« Puis-je fumer dans cet atelier ?

— Je fume aussi en travaillant. »

La jeune femme voulait lui donner du feu, mais il lui prit le briquet de la main, puis tira une longue bouffée de sa cigarette. Il s'aperçut alors qu'il n'en avait pas offert à Carola et lui tendit son paquet en s'excusant. Elle refusa d'un mouvement de tête.

« Et maintenant, qu'allons-nous faire, monsieur l'érudit en histoire de la philosophie ? Allons-nous expliquer à nos enfants que c'est la faute d'un certain M. Descartes ? Ou celle de la Rome antique ? Faut-il nous résigner à la disparition de nos deux animaux et faire l'acquisition d'un nouveau chien et d'un nouveau chat ?

— Évidemment pas.

— Mais que pouvons-nous faire ?

— Nous mettre nous-mêmes à leur recherche.

— Où ?

— Nous n'avons besoin que d'un grain de sable, et nous trouverons le désert d'où il est venu.

— Vous semblez vraiment avoir le don de vous exprimer poétiquement, monsieur Tenndorf. » Carola ne dissimulait plus sa déception ni son désarroi intime. « Que pouvez-vous encore nous offrir ?

— L'opinion publique.

— Expliquez-vous.

— Nous allons mettre une annonce dans les journaux de Hanovre et de la Basse-Saxe pour inviter la population à rechercher Pumpi et Mickey avec nous. Je pense à quelque chose de ce genre : une annonce sur deux colonnes, bordée de noir. Le texte : "Le 3 décembre, Pumpi et Mickey nous ont été volés dans la rue. Pumpi est un chien, poil dru noir, blanc et rouge, un vrai enfant de la rue, mais intelligent et fidèle, pour moi le plus beau chien du monde. Et Mickey est une chatte rayée rouge et blanc, aux beaux yeux verts ; elle porte un collier rouge avec de petits grelots. Depuis que ma maman est morte je n'ai plus sur terre que papa et elle. Qui a vu Pumpi ou Mickey ? Nous demandons à ceux qui les ont volés de nous les rendre. Et s'ils sont portés dans un laboratoire de recherche, ne leur faites pas de mal, ne les torturez pas dans des expériences ! Rendez-les-nous ! Ludwiga Tenndorf, huit ans, et Michael Holthusen, neuf ans." Et, pour finir, mon adresse. » Tenndorf prit une large respiration. « On sera forcé de lire cela.

— Et vous croyez réellement qu'on nous rapportera Pumpi et Mickey ?

— J'espère au moins que le voleur se sentira inquiet et qu'il ne revendra pas les deux bêtes.

— En effet. Il les tuera aussitôt pour faire disparaître toutes les traces. »

Tenndorf baissa un peu la tête. En écrasant sa cigarette dans le cendrier, il jeta un regard sur Carola. La vérité est souvent difficile à dire. « Nous devons aussi prendre cela en compte, fit-il d'une voix hésitante. Mais nous devons tout tenter, absolument tout... Cet appel ne sera qu'un commencement. Et je vous le promets, Carola, il me viendra encore d'autres idées que cette annonce dans les journaux. »

Elle approuva d'un signe de tête. Quant à lui, il ne s'était pas aperçu qu'il l'avait appelée Carola pour la première fois...

Tous ceux qui connaissaient le professeur Hans Sänfter étaient unanimes à juger que c'était un homme sympathique, un grand médecin et un chercheur passionné. Médecin-chef d'une clinique connue et professeur à l'université, il jouissait d'une réputation exceptionnelle qui avait même atteint l'étranger : ses communications sur les maladies virales, fruit de recherches personnelles, avaient été lues dans le monde entier, ses traités de médecine interne étaient la lecture quasi quotidienne de tous les étudiants et de nombreux praticiens. On l'appelait « Sänfter », sans son titre, comme on dit « Garbo » ou « Picasso » – le plus grand honneur qu'on puisse faire à un contemporain vivant.

Mais la célébrité a souvent deux visages : le côté public, visible pour tous, bien souvent envié, et l'autre : le côté privé, domestique, préservé des regards étrangers. Deux aspects bien souvent fort différents.

Sänfter, la cinquantaine, avait, vingt ans plus tôt, épousé une jeune femme, sa cadette de dix années. À cette époque, il était le plus jeune chef de service de l'hôpital universitaire, déjà entouré de l'aura annonciatrice d'un avenir exceptionnel : il serait un des grands de ce monde. Regina Sänfter, fille d'un fabricant de ventilateurs d'automobiles, peu impressionnée par l'éthique médicale et ses exigences, jouissait à sa façon de l'ascension internationale de son mari. Elle fournissait son abondante garde-robe à Paris ou à Rome, changeait tous les deux ans sa voiture de sport, possédait permis de chasse et de navigation de tourisme, atteignait au golf le handicap 14, avait été tout un temps une joueuse de tennis classée ; elle avait fait trois fois le voyage d'Angleterre afin d'assister à d'intéressantes premières d'opéras à Covent Garden, et était, chaque fois, rentrée très pâle et fatiguée : les nombreuses *parties* auxquelles elle avait dû participer provoquaient manifestement un sérieux stress.

Ce que Sänfter ignorait, et qu'il ne devait jamais apprendre : à chaque voyage à Londres, sa femme subissait un avortement dans une clinique spécialisée. Des enfants auraient constitué une gêne pour Regina, ils auraient rendu difficiles, voire impossibles, nombre de ses activités, limité considérablement sa liberté. Et puis, plus généralement, la maternité n'était nullement un idéal pour elle. Afin d'éviter toutes les complications futures, après le troisième curetage

par aspiration, elle subit une double ligature des trompes, ce qui, une fois pour toutes, résolvait l'ennuyeux problème.

Sänfter, tenu, comme bien des médecins, dans l'ignorance de ce qui touchait sa propre existence, accepta ce fait : Regina n'avait pas d'enfants. Comme sa femme réagit vivement à la proposition qu'il lui fit de consulter un de ses confrères, gynécologue connu, il n'insista pas ; d'autant moins que, de son côté, il renonça à l'idée qui l'avait effleuré quelquefois, de consulter lui-même un sexologue.

Dans l'espace de quelques années le comportement de Regina évolua. Si, pour commencer, l'ascension météorique de son mari avait été pour elle aussi une sorte d'ivresse, nourrie par une vie mondaine qui la menait des festivals de Bayreuth et de Salzbourg jusqu'à la chasse au thon sur la côte de la Floride, un fait connu de nombreuses épouses d'hommes à succès l'emporta bientôt en elle : Je ne suis qu'un objet d'exposition, de vitrine, couverte de bijoux et habillée par les grands couturiers, pour un homme dont le centre réel de l'existence n'est pas moi, mais sa profession. La clinique, les malades, la recherche... Quand il rentre le soir, tard, il est fatigué, parle par monosyllabes, n'est qu'un mannequin qui se laisse tomber dans un fauteuil et n'a qu'un désir : qu'on le laisse tranquille. La vie, en dehors de sa clinique, passe à côté de lui. Il s'anime seulement lorsqu'il peut discuter avec des confrères. Je n'ai pas épousé un homme, mais des maladies.

Sans bruit, mais visiblement, Regina Sänfter tira les conséquences de cette découverte. Elle cessa d'appeler à la clinique : « À quelle heure rentres-tu ce soir, chéri ? », « Tarderas-tu beaucoup encore, nous avons des invités... » ou bien : « As-tu oublié ? Tu m'avais promis que nous sortions ce soir... » Les réponses étaient toujours les mêmes. Manifestement, à la clinique, tous les cas étaient ou graves ou urgents. Alors, elle cessa complètement d'interroger son mari, elle donna ses propres *parties* avec ses amis des clubs de golf, de tennis et de yachting, des compagnons de chasse et de ces personnages qui surgissent partout où l'on est entre gens *in*. C'est ainsi que son cercle de relations mondaines s'élargit de plus en plus et que le jour arriva où Sänfter, rentrant de la clinique ou de son laboratoire, trouva sa maison pleine d'invités parmi lesquels il ne connaissait personne.

Ce soir-là, le professeur, une fois de plus, revint tard de la clinique. Il ne s'était pas attardé aussi longtemps auprès des malades, mais dans les vastes sous-sols de l'établissement. Une partie en avait été aménagée pour installer un laboratoire, une salle d'opération, une salle de radiographie et une « salle des instruments », des lieux qui ne différaient pas tellement de ceux de la clinique, deux étages au-dessus. Un service de soins intensifs se trouvait bel et bien dans le sous-sol, de même qu'un appareil à électroencéphalogrammes et un scanner à

ultrasons. Il y avait cependant une grande différence : sous terre, les patients n'étaient pas dans des lits, mais dans des cages, petites et grandes, selon les besoins... depuis le porc et le chien jusqu'à la minuscule souris blanche. Ces locaux constituaient en effet l'institut de recherche médicale créé par le professeur Sänfter. Un institut à demi privé, car Sänfter ne recevait qu'une contribution des propriétaires de la clinique. Regina n'avait pénétré qu'une fois dans ce sous-sol. Lorsqu'elle vit un rat disséqué, bien en vue sur une table de travail, elle s'évanouit, resta deux jours entiers sans parler avec son mari et s'abstint de manger de la viande pendant une semaine.

Ce jour-là, Sänfter ne rentra chez lui que vers neuf heures du soir et trouva toute la maison brillamment éclairée. Lorsqu'il sortit de sa voiture, il entendit de la musique et un brouhaha de voix, il aperçut sur la terrasse un couple en train de s'embrasser, manifestement insensible au froid hivernal. Habitué à fuir ces soirées depuis des années, il ouvrit une porte de derrière qui conduisait à l'office et se réfugia, ni vu ni connu, dans sa bibliothèque.

Personne ne déplorerait son absence, il en était certain. Au contraire : s'il avait fait maintenant son apparition au milieu de la *party*, l'ambiance aurait aussitôt baissé. D'autant plus qu'une anecdote le concernant s'était répandue dans ce milieu : un soir, de plus méchante humeur qu'à l'habitude, il avait dit à un invité : « Comment ? Vous souffrez de maux de tête persistants ? Mais il me semble que le vide est insensible aux sensations... » Il s'agissait du président d'un club de yachting et, à la suite de cette réplique, Regina resta toute une semaine sans échanger une parole avec son mari. Depuis, on le laissait parfaitement tranquille lors de ces soirées.

Avec un soupir de satisfaction, Sänfter se laissa tomber sur un divan de cuir de la bibliothèque, retira ses chaussures, et ferma les yeux. C'était un homme de taille moyenne, large d'épaules, à la chevelure gris de fer, aux yeux bleus, qui, en blouse blanche, semblait personnifier la sécurité et la garantie de la guérison. Pendant ses visites, même les malades graves ressentaient une nouvelle volonté de vivre, surtout lorsque, arrêté au chevet d'un patient, il assurait d'un ton inébranlable : « Un peu de patience, et nous allons en sortir ! » Pour ses médecins il était davantage un père qu'un patron ; les infirmières le portaient aux nues, et l'infirmière-chef – la personne la plus importante de toute la clinique – se serait laissé mettre en quatre pour lui. Qui travaillait avec Sänfter pouvait s'estimer chanceux.

Cinq minutes plus tard, le professeur avait surmonté sa fatigue. Fermer les yeux, respirer lentement et à fond, détendre tous ses muscles, n'être plus rien pendant cinq minutes – et c'était suffisant. Une remise en forme qui le surprenait lui-même. Il se sentit de nouveau si frais qu'il eut la force de s'irriter de tout ce bruit qu'on

faisait dans sa propre maison et du temps que Regina gaspillait avec des gens uniquement soucieux d'être cités dans la chronique mondaine des journaux et des illustrés.

Sänfter se leva, s'approcha d'une des bibliothèques, ouvrit un petit bar secret, y prit un long et mince cigare, un verre et une bouteille de whisky et retourna à son divan favori. Cependant, à mi-chemin, il s'arrêta soudain, déposa verre et bouteille et saisit le combiné téléphonique. Il chercha un numéro dans le répertoire des adresses, puis le composa.

« Sänfter, annonça-t-il lorsque son correspondant répondit. Excusez-moi de vous appeler à une heure aussi peu orthodoxe. Mais, dans la journée, je n'y arrive pas. Vous souvenez-vous de moi ?

— Mais, Professeur, comment aurais-je pu vous oublier ! » Tenndorf, en train de regarder un polar à la télévision, agit sur la commande à distance. « Votre demeure a été – quelle est l'expression juste ? – la première villa de grand standing qu'il m'a été donné de construire. C'est mon objet de vitrine. Les plans en sont toujours fixés à un mur de mon atelier.

— Alors, ce m'est d'autant plus facile de vous expliquer de quoi il s'agit. Depuis des semaines, peut-être même depuis une année, je nourris le projet de construire une piscine couverte. Qu'est-ce que cela peut bien coûter ?

— Cela dépend absolument de ce que vous désirez : une piscine de modèle standard, ou une chose originale. Une construction purement utilitaire ou une piscine de représentation. Dans ce cas, les devis ne connaissent pas de limites.

— Je veux nager, tout simplement, et rien de plus.

— Bien, mais dans quel environnement ? Sportif ou princier, digne d'un empereur romain ?

— Si vous posiez la question à ma femme, elle vous répondrait sans doute : Faites-nous une piscine qu'on pourrait trouver dans les mers du Sud. Au milieu du sable blanc et des coraux, des bosquets de frangipaniers et, avec cela, une petite cascade.

— Tout est possible, Professeur. » Et Tenndorf rit franchement. « Il est difficile d'imaginer à quel résultat peut arriver un architecte à qui on a permis de donner libre cours à sa fantaisie. Mais quelle est la limite du budget consenti ?

— Je n'ai aucune idée de ce qu'une chose de ce genre peut coûter. Faites-moi un avant-projet... normal, sans extravagance ! Et vous-même, comment allez-vous ?

— Très mal.

— Malade ?

— Non – j'étouffe de colère rentrée...

— Oui, oui, je comprends : les commanditaires. Certains doivent se montrer enragés.

— Cette fois, Professeur, c'est moi qui dois prendre leur défense. Il est arrivé une chose que je ne peux qualifier autrement qu'une immonde saloperie. Ma fille et un ami de son âge sont allés cet après-midi dans la Grosse Heide, et on leur a enlevé leurs animaux favoris. Un chat et un chien. Nous sommes tout à fait conscients du sort qui les attend. Ils vont être affreusement torturés dans un laboratoire. Les besoins de ces entreprises sont presque impossibles à satisfaire. Ce qui se passe là est très soigneusement dissimulé à l'opinion publique. Ce que j'ai lu de plus affreux ces derniers temps concerne les firmes de produits cosmétiques : on y écorche les animaux vivants afin d'expérimenter sur eux de nouvelles substances pour les soins de beauté...

— Ce doit être démesurément exagéré, monsieur Tenndorf. » Sänfter tira une longue bouffée de son cigare, puis souffla la fumée à côté du combiné. « De pareilles choses n'existent pas !

— Des expériences en vue de mettre au point de nouvelles gouttes pour les yeux, afin de permettre aux femmes, le soir, d'agrandir leurs prunelles et de donner aux yeux un éclat plus érotique, ont rendu des milliers de lièvres aveugles...

— Absurde ! Et même si c'était vrai, cela ne constituerait que des cas exceptionnels. » Sänfter s'assit dans le fauteuil posé derrière son bureau. « Dans la recherche purement médicale...

— Je sais ce que vous allez dire, Professeur. » La voix de Tenndorf était restée très calme, bien que la réaction de Sänfter l'eût fort surpris. « Mais, ces tout derniers temps, précisément, des voix de médecins compétents se sont fait entendre, mettant en question l'utilité de 95% de toute l'expérimentation animale...

— Je tiens ce chiffre pour absolument faux. Êtes-vous un adversaire de cette expérimentation, monsieur Tenndorf ?

— Je l'ai toujours été. Mais, comme toujours, j'étais trop lâche et indifférent pour monter sur les barricades. Or, maintenant que je suis touché personnellement, je me sens résolu à lutter. Vous l'apprendrez après-demain par la lecture des journaux. »

Sänfter resta un moment sans répondre et posa machinalement son cigare dans le cendrier. « J'ignore ce que vous allez publier, fit-il en insistant sur chaque mot, mais votre décision me paraît précipitée, trop émotionnelle...

— Des voleurs d'animaux ont enlevé le chat de ma fille, le chien de son petit camarade pour les vendre à des instituts d'expérimentation animale – comment pourrais-je ne pas réagir émotionnellement ?

— Naturellement. » Sänfter regarda l'heure à sa montre. « Je tiens l'endroit et l'heure pour tout à fait impropres à une discussion sur ce sujet. Voici ce que je vous propose : vous venez demain à ma clinique, vous apportez une première esquisse de la piscine et, ensuite, nous parlerons de la nécessité de la recherche médicale. À quelle heure pourriez-vous venir ? »

Tenndorf réfléchit un instant.

« Je serai à 10 heures à la police afin de déposer ma plainte. Ensuite, je ferai le tour des rédactions de journaux pour leur donner mon texte. Je pourrais être chez vous à l'heure du déjeuner, si cela vous convient. Mais je peux aussi venir plus tard.

— Non, l'heure me va très bien. Je déjeune simplement d'un yogourt. J'ai pris quatre kilos ces temps derniers, et c'est aussi une des raisons de la piscine. Alors, disons : 13 heures 30 ?

— C'est noté, Professeur.

— Et réfléchissez encore à votre article.

— C'est tout réfléchi. Ces expériences sur les animaux vivants sont un crime commis sur des créatures sensibles et sans défense !

— À demain, monsieur Tenndorf, conclut Sänfter d'un ton sec.

— À demain, Professeur. »

Sänfter posa le combiné. Il prit le cigare dans le cendrier, le ralluma et suivit du regard la fumée qui s'élevait lentement vers le plafond. Un crime ! Ne serait-ce pas plutôt un crime que de laisser mourir des millions d'humains plutôt que de tester sur des animaux de nouveaux sérums contre la leucémie ou le SIDA ? Un stimulateur cardiaque qui sauve aujourd'hui des milliers de vies – comment aurait-on pu faire la preuve de son efficacité sans l'animal ? N'est-ce pas inouï qu'on soit encore mis en accusation pour cela et qu'il faille se justifier ?

Sänfter se laissa aller en arrière dans son fauteuil, les yeux fermés. Malgré l'épaisseur de la porte de la bibliothèque la musique et le bruit des rires parvenaient jusqu'à lui. L'atmosphère de la réception de Regina était vraiment chaude ; renforcées par la sono, les paroles d'une des dernières scies à la mode se distinguaient nettement – elles étaient particulièrement idiotes : « Je t'aime, je t'aime... m'aimes-tu aussi, m'aimes-tu aussi ?... »

Est-ce vraiment cela le monde que nous voulons construire ? songea Sänfter. Des générations élevées dans la stupidité et l'ignorance ? La diffusion hautement technique de slogans à la mode. Que savent-ils, ces inconscients, de ceux qui sont couchés dans les lits, qui saisissent ma main et me disent avec des yeux emplis d'angoisse : « Sauvez-moi, monsieur le Professeur... essayez tout... je voudrais encore vivre... »

Dois-je donc leur dire : « Je regrette. Il n'y a pas de remède pour vous, parce que nous ne pouvons pas les mettre à l'essai. Votre maladie serait peut-être guérissable, mais nous ne pouvons pas faire les expériences nécessaires. Il ne vous reste plus qu'à prier... » ?

À Otternbruch, tout le monde connaissait Willi Wulpert, exploitant agricole, et sa grande ferme située en lisière de l'Otternhagener Moor. Les Wulpert étaient une famille anciennement implantée en ces lieux, et ils s'enorgueillissaient de l'existence d'un acte où les Wolphard étaient mentionnés dès l'an de grâce 1534. Willi Wulpert, propriétaire actuel de la ferme, était revenu de la guerre avec une seule jambe, et lorsqu'on l'interrogeait sur les circonstances de sa blessure, il racontait, avec un sourire de malice : « Ça s'est passé chez les Russkos, au cours d'une attaque de chars du côté de Rechev. Nous, on n'avait que des pièces de DCA. Leurs T 34 arrivaient, et nous ne disposions plus que de six coups... Qu'est-ce que nous avons fait ? Nous nous sommes coupé mutuellement une jambe, et nous avons tiré avec... » En réalité, Wulpert était tout le temps resté à l'arrière, il servait dans le train, et il avait reçu un coup de pied de cheval qui lui avait brisé le fémur.

La guerre terminée, Wulpert, prenant un nouveau départ, avait modernisé son exploitation. Puis, brusquement, il y avait six ans de cela, il avait renoncé à l'agriculture, avait loué ses terres, n'en conservant qu'une petite partie, autour de sa ferme. En compensation, il avait fait construire deux bâtiments, tout en longueur, attenants aux étables, dont l'un avait été aménagé pour en faire une grande cuisine ; pour cela, des conduites d'eau avaient été posées, des cuves coulées dans du béton. Trois camions avaient amené une quantité de cages de toutes dimensions, et les habitants d'Otternbruch avaient, à leur vive surprise, pu lire dans l'annuaire téléphonique la nouvelle mention : Willi Wulpert, commerce d'animaux.

Leur curiosité fut promptement satisfaite. Les Wulpert montrèrent à tous la nouvelle installation, firent visiter les locaux en détail ; on put y voir les animaux – à cette époque, exactement quatorze chiens, neuf chats, deux cent dix lapins, deux jeunes poneys et un poulain –, et chacun de se demander à l'issue de cette visite : Est-ce vraiment un « commerce » ? Comment peut-on vivre de cela ? Lâcher un nombre respectable d'hectares de bonnes terres de culture pour acheter des bêtes, puis les revendre, est-ce un bon calcul ?

Mais les commentaires sceptiques furent bientôt réduits au silence. Le commerce d'animaux Wulpert était une entreprise comme une autre, et ce devait même être une bonne affaire. Le fils, Josef, ouvrier électricien de son métier, acheta une moto qui faisait autant de bruit

qu'une fusée, une 750 cm³ venue du Japon, et papa Willi rentra un jour chez lui en Mercedes. Quant à la mère, Emmi Wulpert, elle se rendait à Hanovre lorsqu'elle avait besoin d'une robe, elle se fit décolorer les cheveux en blond, et fut rajeunie de dix ans. Lorsque Wulpert eut acheté un petit camion et, peu de temps après, un minibus Volkswagen, il fut considéré comme un homme arrivé. L'agriculteur s'était transformé en chef d'entreprise. Il faisait commerce d'animaux comme d'autres le font avec des betteraves à sucre, des clôtures, des fromages, ou le besoin en peintres en bâtiment. Pourquoi les animaux n'auraient-ils pas été une marchandise puisqu'on peut faire de l'argent avec ?

Willi Wulpert, en mauvais termes avec sa prothèse de la jambe depuis trente-neuf ans, sortait du bâtiment 1 dans la cour lorsque son fils franchit le grand portail dans son minibus blanc. Le véhicule ne portait aucune indication de firme, il était parfaitement neutre ainsi que des milliers d'autres voitures de livraison.

Wulpert était d'une humeur exécrable. Deux singes – des primates, comme disent les savants –, achetés à un importateur français, étaient morts soudainement de tuberculose, trois chiens avaient crevé, un chat avait perdu tous ses poils – un maudit virus avait dû s'introduire dans l'animalerie.

« Comment ça a-t-il marché, Josef ? interrogea le père. Qu'est-ce que tu nous ramènes ?

— C'est un fichu jour, père. Quatre chiens et huit chats. Et rien que des petits chiens.

— Cré nom de Dieu ! c'est qu'il me faut de grands chiens ! Le laboratoire Hartwig en attend. Ils sont en plein dans une expérience en série. Ma réputation est fichue, si je ne peux pas les livrer.

— Je ne peux pourtant pas tirer de mon chapeau de grands chiens qui se baladent dans les rues ! Et la livraison de Suisse ?

— Pas avant une semaine. »

Wulpert clopina jusqu'au fourgon, se hissa en gémissant sur le siège du conducteur et regarda à l'intérieur par une vitre.

« Bon Dieu ! C'est tout ce que tu as récolté ! Nous pouvons, tout au plus, les fourguer au professeur Jenssen, pour ses expériences sur l'insuline ! »

Il redescendit, non sans peine, de la voiture et resserra la ceinture de sa canadienne fourrée. Josef conduisit le fourgon sur une sorte de rampe d'où un couloir grillagé conduisait à l'intérieur d'un des bâtiments. Puis il ouvrit la portière, et chiens et chats, se bousculant le long du couloir, se ruèrent dans une grande cage. Là, ils furent séparés les uns des autres à coups de trique et isolés au moyen d'une cloison coulissante : les chiens à gauche, les chats à droite. Quelques chats

saignaient par de profondes morsures. Pressés les uns contre les autres, les yeux pleins d'angoisse, les animaux se tapirent dans un coin, observant les deux hommes.

Josef amena sur un chariot des cages grillagées plus petites. Willi regardait, la lèvre inférieure tombant en une lippe méprisante. Quatre chiens, dont deux femelles... un matériel inutilisable. Les chercheurs travaillent principalement avec des animaux mâles, et Wulpert ne livrait de robustes femelles que sur une commande spéciale. Pour cette éventualité, il gardait toujours, à l'extrémité du bâtiment 1, un stock de vingt chiennes, maigres, aux yeux éteints par la tristesse, qui étaient entassées dans d'étroites cages mal entretenues. Pour Wulpert, des gueules inutiles à nourrir, et qu'il gardait uniquement pour conserver la clientèle.

D'un geste, il désigna les deux chiennes nouvellement arrivées, apeurées, tout le corps parcouru de frissons. « Celles-là : tout de suite sous la cloche ! »

Puis il observa le troisième chien, un bâtard de la rue vraiment impossible avec son poil tricolore. Malgré les coups de trique, il se refusait à sortir de la cage. De l'autre côté du grillage de séparation, un chat rayé roux et blanc se frottait obstinément contre lui, pareillement insensible aux coups. Les deux bêtes restaient tapies contre le sol, la tête enfouie entre les pattes de devant et demeuraient ainsi, sans bouger.

« Qu'est-ce que c'est que ces phénomènes ?

— Je les ai embarqués ensemble ; ils jouaient dans la neige. »

Josef poussa brutalement son bâton dans les côtes du chien, qui poussa un bref jappement plaintif.

— Allez, vas-tu sortir, sale bête !

— Qu'allons-nous faire avec ça ? Il est tout juste bon pour la chimie. Mène-le au 6. »

On mettait dans le compartiment n° 6 les animaux qu'on vendait principalement aux laboratoires de recherche de l'industrie cosmétique. Les médecins, eux, exigeaient des chiens bien portants et vigoureux. En revanche, les chimistes de la branche cosmétique ne se souciaient guère de la qualité du « matériel » sur lequel ils testaient la toxicité ou l'innocuité des laques pour les ongles, fards à paupières, spray pour le corps ou crèmes destinées à augmenter le volume de la poitrine. « Nous avons besoin d'organismes vivants en tant qu'instruments de mesure biologique » : c'était un des principes de base de ces laboratoires. « Il est indispensable que nous soyons informés de la toxicité aiguë ou subaiguë de nos produits. Imaginez les dégâts que pourrait causer chez l'être humain un spray qui n'aurait pas été essayé sur des milliers de cobayes ! »

Ce genre de considérations laissait Wulpert parfaitement froid. Il livrait de la marchandise, de la marchandise vivante, et obtenait de bons prix. Lorsque, en sa présence, quelqu'un s'avisait de dire : « Les pauvres bêtes », il se tapotait le front de l'index et aboyait en guise de réponse : « Non mais ! quand j'entends ça ! Le monde fourmille d'usines qui fabriquent des armes et des munitions pour que les hommes puissent s'entre-tuer... *moi*, je contribue à prolonger la durée de la vie humaine ! Personne ne parle de l'industrie de l'armement, mais on vient me faire la morale. Cette hypocrisie me dégoûte ! »

La cloche. Wulpert venait d'ordonner que les deux petites chiennes aillent immédiatement « sous la cloche » – une autre invention de Wulpert. Dans le bâtiment 2, qui, à la différence du 1, était tenu dans un état de propreté irréprochable car c'est là que se trouvait installé le propre élevage de l'entreprise. Les laboratoires de la recherche médicale préféraient avoir affaire avec des groupes de sujets qui se fussent développés dans des conditions identiques, ou, pour parler comme ces biologistes, avec des « sujets animaux uniformes, jouissant, dans une large mesure, du même héritage génétique ».

Willi Wulpert avait rapidement compris tout cela et, à côté du commerce des bêtes, s'était axé sur l'élevage d'animaux propres à l'expérimentation. Aussi, dans le bâtiment 2, voyait-on s'aligner des cages peuplées de mères, attentivement soignées et nourries, gardées parfaitement stériles jusqu'à une date très proche de la naissance calculée. Alors, les petits étaient mis au monde à l'aide de césarienne et les mères étaient sacrifiées sous la « cloche », une petite chambre de verre dans laquelle on projetait un gaz toxique. Une mort rapide. Wulpert n'était pas peu fier de son idée.

Mais cela n'épuisait pas encore toutes les activités de la firme. Dans le bâtiment 2 b on faisait l'élevage de « spécialités » : des animaux atteints de diabète, chiens et chats trop gras, souris dénudées destinées aux tests dermatologiques et importées d'Amérique, rongeurs sans glande thyroïdienne. Ces produits étaient particulièrement demandés – des cellules cancéreuses introduites en eux se multipliaient dans leur organisme avec une étonnante rapidité. Les sujets préopérés étaient également l'objet d'une demande active. Grâce à eux, les laboratoires épargnaient beaucoup de temps, et ils pouvaient passer aussitôt aux expériences en série. Une seule fois, au cours de toutes ces années, Wulpert avait éprouvé un léger choc. Une firme américaine, qui vendait annuellement plus de vingt millions d'animaux, lui avait livré vingt sujets aveugles : on avait tout simplement pratiqué sur eux l'excision du globe oculaire.

« Il ne nous reste plus que le vieux truc, déclara Wulpert ce soir-là au dîner, se rafraîchissant avec un verre de Pils. J'ai téléphoné partout, c'est comme un mauvais sort sur nous : personne ne peut

livrer de grands chiens avant une semaine. Dobermans, bergers allemands, boxers, dogues... échec sur toute la ligne. Mais nous, il faut que nous livrions samedi. Si nous déclarons forfait, nous perdons le client ! »

Il prit une feuille de papier, sortit d'une poche son stylo à bille et marqua un temps de réflexion. « Bon, voici ce que nous allons faire... un texte complètement nouveau, qui touche les cœurs sensibles. Écoutez bien : “Cherche chien grande taille. Bons soins et affection assurés. Un grand parc est à sa disposition. Quel ami des bêtes rendra ce service à un autre ami des bêtes ?” Eh bien ? c'est pas tapé ? » Wulpert s'appuya au dos de sa chaise, aspira une gorgée de bière en attendant l'approbation des siens.

Mais Emmi fut la seule à approuver de la tête. Josef, mauvais fils, fit une grimace.

« Ça ne s'appelle pas une affaire, père. Pour un chien comme ça, tu vas payer cinq ou six cents marks, peut-être plus, et à nous, on nous en donnera sept cents ! Ajouté à cela le prix de l'annonce, qu'est-ce qu'il nous reste ?

— Emmi, de quel âne bâti m'as-tu gratifié comme fils ? » Pardessus la table il se pencha vers Josef. « Essaie un peu de calculer autrement, patate ! Si je ne livre pas, le laboratoire s'adresse à un concurrent. Bien – alors, dis-moi ce que nous perdons dans l'avenir. Je préfère encore laisser un ou deux billets de mille dans l'affaire que de voir un bon client filer ailleurs. Es-tu capable de piger ça ?

— Oui, père. » Josef continua de manger, ravalant sa mauvaise humeur. Le paternel a toujours raison, monologuait-il, il est bon pour commander... il a pris ce ton comme adjudant d'infanterie, lorsqu'il était en Russie et qu'il commandait une section. C'est du moins ce qu'il raconte. Lui, il mijote des grands coups, et le sale boulot est pour moi. « Combien nous en faut-il encore ? reprit-il après un silence.

— Tout ce qu'on pourra ramasser. Première fournée : vingt chiens de grande taille. Nous en avons neuf en stock, il en manque onze. Avec les annonces, tu les auras rapidement. »

Wulpert vida son verre, alla s'asseoir devant le téléviseur, faisant irruption au milieu d'un western pétaradant. Une meute de chiens de chasse était lancée aux trousses d'un cavalier. « Si seulement je les avais, dit-il en se carrant dans son fauteuil. Ça, ce serait une affaire. J'en ferais l'élevage, ils se reproduiraient comme des lapins. La clientèle ne se plaindrait pas... »

Wulpert était aux anges : il n'aimait rien autant que les films avec des bêtes.

Lorsque Horst Tenndorf eut déposé Wiga et Mike devant leur

école, il fila à l'hôtel de police. Deuxième étage, couloir de gauche, bureau 204. Il frappa, une voix féminine l'invita à entrer.

« Tenndorf. J'ai rendez-vous avec le commissaire Abbels. À dix heures.

— Je sais. » La secrétaire montra une porte, au fond du bureau. « Le commissaire est libre. Vous pouvez entrer. »

Cela se déroula selon la routine bureaucratique. Nom, adresse, profession, situation de famille...

« Je crois qu'il y a erreur. Ce n'est pas moi le voleur, je ne viens pas faire des aveux, et c'est à *vous* de mettre la main sur les coupables », déclara soudain Tenndorf – surprenante manifestation de courage de la part d'un citoyen allemand s'adressant à un fonctionnaire d'autorité.

Abbels hocha la tête, regarda un moment le visiteur d'un air préoccupé et cessa de remplir le formulaire.

« Laissez-moi vous poser une question avant même que vous ne déposiez votre plainte : espérez-vous qu'elle aboutisse à un résultat ?

— Que ferions-nous tous sans l'espoir... ?

— Écoutez : je suis commissaire de police, pas philosophe. De quoi s'agit-il ? On a volé un chat à votre fille, un chien à son petit camarade. Dans la Grosse Heide. Témoins : aucun, en dehors des enfants. Il semble que soit intervenu un véhicule de livraison à carrosserie blanche, portant un nom d'entreprise faux. Fin. Que pouvons-nous faire avec ces données ? Une perquisition générale à cause d'un petit chien et d'un petit chat ? C'est comme un vol de bicyclette. Combien de vélos, croyez-vous, sont fauchés chaque jour chez nous ? Si nous devons faire une enquête pour cha...

— Un animal n'est pas une bicyclette. Un animal est un être vivant.

— Et combien de bicyclettes réapparaissent...

— Vous savez très bien que Mickey et Pumpi ne réapparaîtront pas tout seuls... Je parie que, dans une semaine au plus tard, ils se trouveront quelque part, sur une table de dissection. Nous n'avons donc que très peu de temps...

— Nous avons beaucoup de temps », dit Abbels et, cette fois, son ton semblait sincèrement soucieux. « En effet, nous ne les retrouverons jamais. Ces dernières semaines, aux environs de Hanovre seulement, deux cent dix-neuf animaux ont disparu. De toutes les espèces et de toutes les races. Le cas le plus extraordinaire a eu lieu chez un retraité de Vahrenwald. Il élevait des lapins et, un soir, rentrant du café, il ne trouve plus rien... quarante-trois pièces ont disparu. Le pauvre vieux était dans tous ses états, il menaçait de se suicider. Bien – et

maintenant, dites-moi : où nous faut-il rechercher ces lapins ? Ils ont rôti depuis longtemps dans des cocottes.

— À moins qu'ils n'attendent dans un laboratoire quelconque une mort douloureuse. » Tenndorf regarda Abbels dans les yeux. « La police connaît-elle ou non ces laboratoires ?

— Quelques-uns, assurément. Ceux de la recherche médicale et des firmes pharmaceutiques. Mais, à côté des établissements connus, règne un épais brouillard sur les environs, et, là, nous sommes dans l'obscurité complète. Sans un soupçon sérieusement fondé, nous ne pouvons rien faire. De plus, nous nous heurtons à un gros obstacle : la législation protégeant la "liberté de la recherche". Monsieur Tenndorf, je possède moi-même un chien – Hasso, un superbe boxer. Poil fauve doré. Il a déjà gagné neuf concours. Il me suffit de penser que quelqu'un pourrait me... Bon, assez parlé de cela. Revenons plutôt à votre plainte. Racontez de façon précise comment la chose s'est passée. Nous viendrions à votre secours – si seulement nous le pouvions... »

Une démarche parfaitement inutile, songea Tenndorf en quittant l'hôtel de police. Un vol de plus est enregistré et classé dans les archives..., à cause du peu de valeur de l'« objet » volé, de la police surchargée, de l'impossibilité d'aboutir à un résultat.

Jusqu'aux environs de midi, Tenndorf fit le tour des rédactions des quotidiens de Hanovre et de la banlieue. On lui assura partout qu'on sympathisait avec les enfants, lui promettant d'imprimer son annonce en bonne place. Un employé alla même jusqu'à ajouter : « Si on pouvait mettre le grappin sur un de ces types, on devrait le soumettre lui-même à ces expériences ! » Et un reporter local fit une interview de Tenndorf sous ce titre : « Comment on brise des cœurs enfantins. »

Tenndorf regarda l'heure, alla dans un café, s'assit derrière la vitre et commanda un moka. Il lui restait une demi-heure jusqu'à son rendez-vous avec le professeur Sänfter. Pendant cette demi-heure le spectacle de la rue lui démontra à quel point une recherche était vaine. Pas moins de neuf véhicules de livraison blancs passèrent sous ses yeux, et chacun aurait pu être celui des voleurs. Abbels, hélas, avait raison : dans pareil cas, la police était impuissante.

Pendant quelques instants Tenndorf laissa aussi sa pensée s'attarder sur la personne de Carola Holthusen. Elle avait proposé d'aller chercher en voiture Wiga et son fils à la sortie de l'école. Une jolie femme, dans les trente ans, elle avait un air incroyablement jeune et deux fossettes se creusaient dans ses joues lorsqu'elle riait. Quel idiot devait être son mari... on ne quitte pas une femme pareille pour mettre les voiles vers l'Australie. Avait-elle un amant ? Naturellement, elle en avait un... une femme comme ça ne reste pas longtemps seule.

Et avec cela, dans la mode, où les possibilités sont innombrables. Et puis, pourquoi n'aurait-elle pas un amant ? Elle avait encore la moitié de la vie devant elle... comme je l'ai aussi...

Tenndorf paya, pataugea dans la neige boueuse pour regagner sa voiture et se rendit à la clinique. Il avait dans une de ses poches une première ébauche des plans pour la piscine de Sänfter qu'il avait jetée sur le papier aussitôt après son entretien avec celui-ci.

Le professeur était encore en réunion avec les médecins. Tenndorf prit place devant un bureau couvert de papiers, de revues et d'enveloppes de radiographies. Mme Bordo, la secrétaire – Sänfter l'avait baptisée Château-Lafite –, avait apporté une bouteille d'eau minérale au visiteur. Oui, il avait la permission de fumer. Le professeur fumait aussi, beaucoup trop !

Tenndorf examina la pièce du regard. Des rayons remplis d'ouvrages de médecine, quelques diplômes encadrés qui témoignaient de la réputation internationale de l'occupant des lieux, deux photographies de vieux messieurs très dignes, les professeurs de Sänfter – bref, exactement le cabinet d'un « patron » de la médecine tel qu'on se l'imagine. Tenndorf sourit malgré lui. La vie est pleine de clichés, songea-t-il, et ces clichés sont la vérité.

Son regard tomba sur une pile de photos. La curiosité aidant, il se pencha un peu, regarda la photo du dessus et sursauta.

Le cliché montrait un mouton dans une baignoire remplie d'eau. De gros morceaux de glace flottaient à la surface. Sortant de la bouche et du cou de l'animal, des tuyaux aboutissaient à des appareils de mesure. Avec des doigts qui tremblaient, Tenndorf feuilleta le petit tas de photos. On n'y voyait pas seulement des moutons. Des chiens avec des électrodes plantées dans la tête, des chats montrant d'énormes abcès, des cochons d'Inde, tapis au sol, avec des yeux élargis et un regard apathique.

« Eh bien ! avez-vous tout examiné, monsieur Tenndorf ? » demanda une voix venue d'une porte latérale.

Tenndorf laissa les photos tomber sur le bureau et se retourna lentement. Sänfter, dans une blouse à col Mao d'un blanc immaculé, était entré silencieusement. Il s'approcha de son bureau, remit en ordre les photos et plaça dessus une grande enveloppe, comme pour les dissimuler à la vue.

« Je suis comme frappé par la foudre, monsieur le Professeur. » Et Tenndorf se rassit, fixant sur Sänfter un regard d'incompréhension.

« Alors, vous aussi... ? »

— Désirez-vous un alcool ?

— Non, merci. Expliquez-moi, je vous en prie, que ces photos ne sont pas de vous...

— Je ne peux pas vous faire ce plaisir, monsieur Tenndorf. Il s'agit de photos d'expériences faites dans mon laboratoire. »

Le visiteur se leva brusquement, posa les plans de la piscine sur le bureau et mit son pardessus sur son bras.

« Je souhaite m'en aller, Professeur...

— C'est tout à fait votre droit. Mais, auparavant, nous devrions avoir une conversation.

— Je vous avais dit qu'on avait pris le chat de ma fille...

— Je ne l'ai nullement oublié. Je possède moi-même un chien. Un chien de berger. Il s'appelle Arras. Plusieurs fois primé. Je puis donc ressentir votre chagrin et votre colère.

— Et cependant... » Du geste, Tenndorf montra la pile de photos. « Le mouton plongé dans l'eau glacée... Vous êtes capable de faire cela ?

— Parlons-en raisonnablement. Croyez-vous vraiment que ces clichés se trouvent ici par hasard ? Non, je savais qu'ils attireraient votre attention. » Sänfter alla à la porte du secrétariat, commanda un café à « Château-Lafite » et s'assit en face de Tenndorf.

« Vous voyez en moi un assassin, dit-il avec une pointe d'amertume dans la voix.

— Je n'irai pas jusque-là, Professeur, mais...

— Ah ! le "mais" ! Je voudrais d'abord vous raconter quelque chose que chacun devrait savoir. »

Il avait l'air d'avoir passé les dernières nuits dans des granges traversées de vents glacés, enfoncé dans la paille et le foin, maintenu en vie par des êtres compatissants qui ne chassent pas aussitôt de chez eux les vagabonds – qualifiés « sans domicile fixe » par les autorités.

Il poussait devant lui une vieille bicyclette ; sur le porte-bagages étaient ficelés un petit sac contenant ses affaires ainsi que deux boîtes de métal où il recueillait des déchets encore mangeables pour le cas où un jour prochain s'écoulerait sans qu'il rencontre une âme charitable. Il ressemblait à un prophète biblique : une barbe qui lui descendait jusqu'à la poitrine, de longs cheveux lui tombant sur les épaules, un large et épais manteau gris effleurant presque le sol, qui lui servait non seulement de vêtement mais aussi de couverture pour la nuit. De tout ce qu'il portait sur lui la seule chose vraiment en bon état était les chaussures – sans de bons souliers un trimardeur est fichu. Ils doivent avoir d'épaisses semelles, être imperméables et en bon box-calf. Qui foule le monde sous ses pas doit aussi pouvoir marcher sur des pierres.

Il suivait la route venant d'Otternbruch, s'appuyant sur le guidon du vélo, visiblement fatigué en dépit de l'heure matinale ; à l'embranchement, il quitta la route pour emprunter le chemin privé conduisant à la ferme Wulpert. Arrivé le long des communs, il appuya sa bicyclette à un mur pour regarder à loisir autour de lui.

Willi Wulpert qui sortait de la maison pour se rendre à Hambourg, où il était attendu par un marchand international ayant en stock des singes de Bornéo, des Célèbes et de l'Irian – Willi Wulpert, surpris, s'arrêta, puis s'approcha de l'inconnu. Celui-ci l'accueillit avec un large sourire de confiance.

« Comment es-tu entré ici ? interrogea Wulpert sans douceur.

— Par le chemin et par le portail...

— Il était ouvert !

— Sûr, il est trop haut pour moi. »

Le clochard leva la tête, prêtant l'oreille dans la direction des bâtiments 1 et 2.

« Bon Dieu ! Vous devez avoir pas mal de chiens ! Chasseur, hein ? Une meute de chiens de chasse ? Un jour, en France, j'ai été hébergé par un marquis, dans un vrai château, avec tourelle et tout, il avait trente-quatre chiens pour la chasse à courre. Une autre fois, en

Espagne...

— Qu'est-ce que tu viens foutre ici ? l'interrompt brutalement Wulpert.

— Ma foi, une collation, comme on dit, ne me ferait pas de mal. Ça peut être aussi du pain rassis ; et je pourrais supporter un café. Le temps s'est mis au froid ces jours-ci. »

Wulpert examina le trimardeur. En été, ils n'étaient pas rares, les pèlerins du même ordre, qui s'arrêtaient à sa porte et recevaient une grande tasse de café, une tranche de pain avec du saucisson ou un reste de pommes de terre. Et qui avait envie de travailler pouvait se remplir l'estomac de jambon et de lard et se voyait même gratifié, en prime, d'une bouteille d'alcool de grain. Mais presque aucun ne s'était attardé au-delà de quinze jours : l'appel des grands espaces et de la liberté était le plus fort.

« Tu as raté la station, hein ? Il y a un bout de temps que tes camarades ont trouvé leurs quartiers d'hiver. »

Wulpert fit un clin d'œil au vagabond, qui le suivit sous le toit du garage ; il lui offrit même une cigarette.

« J'ai pas réussi mon coup. On n'a pas voulu m'assurer un lit chaud. »

L'inconnu barbu et maigre inhalait avidement la fumée de la cigarette. « La première fois depuis sept ans. La poisse, quoi ! Chaque année ça marche : un petit vol qualifié, un peu plus grave que le vol de comestibles quand on n'a pas mangé – ce qui est toujours jugé avec indulgence –, et, chaque fois, j'écopais de cinq mois de cabane en moyenne... de novembre à mars. On mange bien, on dort au chaud, la radio, une bibliothèque, et des relations précieuses pour plus tard. Pour moi, de vraies vacances. Sept mois sur le trimard, cinq mois de congé, payé par notre bon papa l'État...

— Bref, cette fois tu as loupé le coche ? »

Wulpert toisait maintenant le clochard avec un peu plus de bienveillance ; en le regardant mieux, une idée lui était venue.

« Et comment ! À propos, je m'appelle Laurenz Kabelmann, mais vous pouvez me dire Lauro, comme tout le monde. Profession : boucher – mais il y a longtemps de cela. Puis je suis allé dans un zoo, et j'ai fini gardien.

— Tu as soigné les bêtes ? » Wulpert lui tendit une deuxième cigarette.

« Pour commencer : les lamas. Mais j'en ai vite eu assez. Ils me crachaient tout le temps dessus. Je ne suis pas précisément délicat, mais tout le temps des crachats dans la figure – non ! J'ai été ensuite avec les ours. Quels phénomènes ! Ils vous ont l'air si gentils et doux,

de vrais animaux en peluche, et on se met à les gratter derrière l'oreille – et puis : paf ! La troisième fois que j'ai eu la fesse déchirée d'un coup de griffes, je voulais partir. Alors, on m'a affecté chez les singes... un vrai bonheur. Lorsque je pense à Bongo, un chimpanzé, j'en ai encore les larmes aux yeux. On a tout de même fini par me fichir dehors, parce qu'un soir, j'avais pris une vraie cuite en compagnie de Bongo. Avez-vous déjà vu un singe saoul ? C'est un spectacle...

— Ainsi, tu sais soigner les singes ? »

Wulpert regarda Kabelmann d'un air songeur. Si l'affaire de Hambourg se conclut, ce gaillard aurait de quoi s'occuper, ruminait-il. Les livraisons de singes se feront à la chaîne, il va falloir que je bâtis une station de quarantaine – un nouvel investissement, mais qui sera sûrement rentable. Les instituts de recherche ont une vraie folie des singes, car ils peuvent faire des expériences sur eux comme sur des humains. Conclusion : ils atteignent des prix fantastiques.

« Venez donc avec moi, Lauro. »

Kabelmann, un peu plus tard, se retrouva assis sur un tabouret, dans le bâtiment 2, passant en revue du regard les cages qui s'alignaient en longues rangées. Des aboiements, des criaillements, des miaulements et une indescriptible puanteur de crotte, d'urine et de choses pourries l'environnaient. Wulpert n'y semblait plus du tout sensible.

« Eh bien ? interrogea-t-il.

— Pour fouetter, ça fouette ! Combien... combien en avez-vous donc ?

— Je ne peux te dire cela qu'avec la liste du jour en main. Chez nous, ça entre et ça sort continuellement. Est-ce que ça te dirait ? Ton hiver serait assuré. Tu auras une petite piaule chaude, assez à manger pour doubler de poids, un salaire convenable...

— Combien, patron ?

— Huit marks l'heure... net, sans impôt, de la main à la main.

— Dix, patron...

— Huit, à moins que tu ne préfères continuer à te geler le cul ! »

Wulpert s'appuya sur sa canne. Le sacré moignon brûlait et le démangeait. Cela annonçait un changement de temps.

« Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— J'ai de l'antipathie pour les rats, les souris et les bestioles de ce genre. Mais un logement chaud, une bonne table... Est-ce qu'il y a aussi des bonnes femmes qui ont pas froid aux yeux ?

— Ça, c'est ton affaire ! » Wulpert eut un rire bref. « Avec un salaire net de huit marks l'heure, tu peux faire de temps en temps une

balade à Hanovre.

— C'est juste. Très juste. » Et le visage de l'homme s'épanouit à cette perspective. « Une petite tournée de bordels, nous, on ne peut jamais se la payer. Seulement, patron, moi, je n'ai eu affaire qu'avec des lamas, des ours et des singes...

— T'en fais pas : il arrivera bientôt tellement de singes que tu tremperas ta chemise. » Wulpert tendit sa paume droite. « Mais je te préviens : si tu te piques le nez avec les singes chez moi, je te flanquerais dehors à la minute. Il me faut des primates frais comme l'œil.

— Qu'est-ce qu'il vous faut, patron ? »

Kabelmann fixa sur Wulpert des yeux agrandis par l'étonnement.

« Des primates ! C'est ainsi que les scientifiques appellent les singes, parce qu'ils sont apparentés aux premiers hommes.

— Ah ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre... »

Le trimardeur hésita encore un instant, puis il topa dans la main que Wulpert lui présentait. Contrat conclu selon un usage rustique venu du fond des âges. Il était tiré d'affaire pour l'hiver. Et le boulot ? On devait pouvoir le répartir dans la journée de telle sorte qu'il ne devienne pas trop accablant. On ne lui demanderait sûrement pas de nettoyer toutes les cages chaque jour. En faisant le tour des bâtiments 1 et 2 il avait vu assez de saleté, une saleté vieille de plusieurs semaines au milieu de laquelle vivaient les animaux, dans des cages tellement étroites qu'ils ne pouvaient même pas toujours s'y retourner.

« Je commence quand, patron ?

— Tout de suite, Lauro. » Wulpert regarda sa montre. Il lui restait encore un peu de temps : avec l'autoroute le voyage à Hambourg ne posait aucun problème. « Nous allons maintenant à la maison, et ma femme va tout régler.

— Et pour commencer, une tasse de café, patron. » Kabelmann enfonça sa tête entre les épaules. « Je suis glacé jusqu'aux os... »

Dans la maison d'habitation de l'ancienne ferme – Wulpert avait conservé la magnifique façade à colombages, mais il avait tout transformé à l'intérieur, garni d'un lourd mobilier de chêne sculpté, car, pour lui, les meubles de chêne sculpté représentaient le sommet de l'art de vivre –, Laurenz Kabelmann se trouvait maintenant assis à la grande table de la salle commune et mangeait, non : dévorait, une montagne de tranches de pain et de jambon ; il vida là-dessus deux petites cafetières, sans oublier de raconter ses difficultés à trouver le moyen d'hiberner. Le juge, à trois reprises, lui avait octroyé un sursis – ce que lui considérait comme une flagrante injustice ! En tout cas, il avait raté le moment favorable et il ne voulait pas risquer de

peines trop lourdes. Neuf mois ou un an – c'était trop pour lui. C'était de plus en plus difficile de viser juste, c'est-à-dire de commettre le délit qui vous valait cinq mois de prison ferme. Les prisons étaient suroccupées par des escrocs qui avaient moins besoin que lui d'un lit chaud. Dans la conscience sociale de l'État quelque chose ne tournait pas rond.

« Willy, es-tu devenu fou ? dit Emmi Wulpert qui avait couru à la suite de son mari dans la direction de la voiture. Comment peux-tu engager un individu pareil ? Il pue autant qu'un bouc !

— Lorsqu'il aura pris deux bains, il ne puera plus. » Wulpert embrassa son épouse sur le front. « Sois tranquille, Emmi. Ce gars-là n'est pas mauvais, et il a appris à soigner les bêtes dans un zoo. C'est l'homme qu'il nous fallait.

— Tu as vu comme il dévore !

— Ça aussi, ça lui passera. Et quand il se sera acheté des vêtements avec le salaire de son premier mois, ce sera un autre homme.

— Sa barbe, et ses cheveux, tout emmêlés et sales : tu les as vus ?

— Je te le répète : un bon bain, et il sera présentable.

— Et s'il a des poux ?

— Alors, nous ouvrons un nouveau rayon : poux de l'homme – dix marks pièce. On en achète aussi. » Wulpert éclata de rire et monta dans la voiture. « Les labos peuvent utiliser tout ce qui bouge. Fais voir à Lauro le réduit derrière l'étable aux chèvres. Il aura là tout ce qu'il lui faut. De l'eau, de la lumière et un lit. À ce soir, Emmi... »

Et c'est de belle humeur que Wulpert prit la direction de Hambourg. C'est une bonne prise, songeait-il. Il n'y a pas que les tuiles qui vous tombent dessus : un gars qui sait soigner les bêtes, avec cela, spécialisé dans les singes. La chance se ramasse sur la chaussée, comme autrefois les fers à cheval.

Kabelmann fut très satisfait de la chambrette située derrière l'étable des chèvres. En traversant une remise à outils, on possédait sa propre entrée... la porte de la liberté aimée était donc accessible en tout temps. Il suspendit son long et lourd manteau à un clou, s'assit au bord de la couchette et se frotta les mains comme un gamin à qui on a fait un cadeau.

« J'ai eu une sacrée chance ! s'exclama-t-il en regardant de bas en haut la mine dégoûtée d'Emmi Wulpert. Tout l'hiver sur le trimard, je n'y résisterai pas, que je me disais. La société n'a pas de cabane pour toi. Marche, tant que tu peux marcher, et puis tu tomberas et crèveras dans la neige... Et voilà que je rencontre votre mari ! Quel brave homme ! Un si bon cœur ! Un Samaritain, un vrai Samaritain, ni plus ni moins. Ça s'explique aussi : qui aime les bêtes autant que lui doit aimer aussi les humains.

— Où avez-vous vos affaires ? demanda Emmi, restée sourde à l'hymne célébrant son mari.

— Dans la cour, sur ma bicyclette. Oh ! un petit sac...

— Des chemises ?

— Deux, et deux slips. Une paire de bas, un foulard... Nous autres, on se contente de peu...

— Portez ça dans la buanderie.

— La buanderie ? Les chemises et le reste vous surprendront peut-être. Jusqu'à présent je les lavais toujours dans un ruisseau ou dans une mare. Est-ce que cela sera aussi repassé ?

— Naturellement !

— Mes chemises, repassées ! Elles seront tellement chics que je n'oserai plus les mettre...

— Et maintenant, vous prenez un bain ! » Du geste elle montra sa barbe. « Cette barbe, est-ce indispensable ?

— Elle fait partie de mon image, affirma l'homme d'un ton décidé non exempt d'une pointe de fierté.

— Aussi longue et embroussaillée ?

— Ce n'est pas la coupe de cheveux qui fait l'homme, mais son caractère.

— Alors, nous ne sommes pas au bout de nos surprises. »

Plus Emmi Wulpert s'entretenait avec l'inconnu, et plus elle se sentait méfiante. Elle ne se l'expliquait même pas : il était poli, son aspect peu engageant avait bien des causes, il en avait dit quelques-unes – et cependant elle sentait en elle une résistance qui conseillait la prudence.

« Qui habite encore dans la maison ? » demanda Kabelmann. En soupirant il se leva du bord du lit, murmura quelque chose comme « un bain... manquait plus que ça... » et retira le parka rapiécé qu'il portait sous son manteau. C'était son unique veste.

« Dans la journée nous avons un homme pour s'occuper des bêtes. Vous l'avez vu. À part lui, mon mari, moi, notre fils.

— Ah ! Il y a aussi un fils ? » Kabelmann se rassit. « Quel âge a-t-il donc ? Si je ne lui reviens pas, ça fera tout de suite du vilain.

— Josef a vingt-neuf ans, et puisque mon mari vous a engagé, cela lui conviendra aussi. Mon mari, personne ne le contredit.

— Tiens ! C'est bon à savoir. Et Josef, où est-il en ce moment ?

— En déplacement ! » La réplique fut si brève et le ton si brusque que Kabelmann renonça à poser d'autres questions.

Il resta près d'une heure dans la baignoire. Lorsqu'il réapparut en présence d'Emmi Wulpert, son aspect était nettement plus

sympathique. Il avait même taillé un peu sa barbe et s'était rasé les joues.

« Je suis un homme porté à l'hygiène, patronne, lança-t-il, même si personne ne veut le croire. J'ai toujours mon rasoir sur moi. À propos, il faut que je vous raconte : il y a trois ans j'étais en Sicile...

— Vous n'êtes engagé qu'à partir de demain, l'interrompit Emmi Wulpert, mais, si vous voulez, vous pouvez dès aujourd'hui gagner quelques marks.

— Huit marks net l'heure, patronne...

— Je le sais. Josef rentrera dans une demi-heure. Allez chercher des cages, des grandes et des petites, et placez-les à côté de la grande cage de réception. Ensuite, vous pourrez nettoyer le compartiment 5 du bâtiment 1. Les lapins seront enlevés demain matin, de bonne heure.

— Votre fils ramène-t-il une livraison ?

— Oui. » Et elle lança, l'air dégoûté : « Votre linge, c'est pas possible... »

Puis elle le planta là, et le nouveau venu la suivit du regard un bon moment encore après que la porte se fut refermée sur elle.

Et, traversant le bâtiment 2, il gagna sa petite chambre. En chemin, il s'arrêta devant les chèvres et leur fit un clin d'œil amical. « Tâchez de ne pas me bêler la nuit aux oreilles, fit-il gaiement ; j'ai le sommeil léger, mais je suis sûr que nous serons de bons voisins. »

Laurenz Kabelmann exécuta les ordres. Il traîna un tas de cages au voisinage de la rampe d'arrivée et, ensuite, nettoya les boxes réservés aux lapins et dont le plancher était recouvert de crottes – les cages, prévues pour trois, étaient occupées par le double d'occupants –, et il alla même jusqu'à brosser le poil des petits animaux devenus déjà presque apathiques. Sa besogne fut interrompue par un bruyant coup d'avertisseur venu de la cour. Josef était rentré.

Un peu tendu, aux aguets comme un animal sauvage, Lauro attendait avec curiosité sa première rencontre avec Wulpert fils. Cette première impression, ce premier face-à-face, déciderait de son hiver. La meilleure cuisine devient inconsommable à la même table que quelqu'un qui crache tout le temps dans la soupe.

Josef ne jeta qu'un bref coup d'œil au nouveau lorsque celui-ci sortit dans la cour. La voiture de livraison blanche était arrêtée le long de la rampe du bâtiment 1 ; Josef poussa le couloir grillagé tout contre la porte arrière et fit signe à Kabelmann. On entendait, venant de l'intérieur de la voiture des aboiements, puis des coups assourdis. Il semblait que des corps se jetaient désespérément contre la tôle de la carrosserie.

« Je m'appelle Josef, dit le jeune Wulpert en guise de présentation.

— Moi, Laurenz, dit Lauro...

— Mon père t'a engagé ?

— Oui, et j'ai pris un bain et je me suis rasé ! » Kabelmann fit un large sourire, auquel répondit un sourire de Josef Wulpert. On avait fait connaissance. La sympathie était réciproque.

« Qu'avez-vous là-dedans ? interrogea Kabelmann en tapant d'un doigt contre la tôle de la Volkswagen.

— Douze chiens et neuf chats. Aujourd'hui, ça a marché comme sur des roulettes. Mon père n'est pas là ?

— Il est allé à Hambourg. Pour chercher des singes.

— Ah ! Alors, c'est que l'affaire marche ?

— Il semble. Mais interrogez la patronne. Moi, je n'ai fait que saisir cela au vol. » Et il ajouta, en se frottant les mains : « Je les attends avec impatience !

— Les singes ?

— Oui, j'ai travaillé dans un zoo. »

Ils déchargèrent les animaux prisonniers. La plupart portaient des morsures, d'autres étaient tellement apeurés qu'ils rampèrent, le corps parcouru de frissons, dans le couloir menant à la grande cage. Il y avait deux colleys dans le lot, deux bêtes superbes, tenues avec le plus grand soin. L'un d'eux portait même un collier avec une plaque d'or gravée à son nom : Mogol. Le nom des conquérants de l'Inde aux fabuleuses richesses.

« De toute beauté ! s'exclama Lauro. D'où vient-il donc ?

— D'une villa à Eilenriede. Il doit valoir un tas d'argent. »

Le travail s'accomplissait suivant la routine. Les chiens furent poussés dans leurs cages respectives, celles-ci portées sur le chariot électrique aux places libres dans les deux bâtiments et déchargées là comme des marchandises en stock. Seuls les deux colleys eurent droit à un vrai chenil avec assez d'espace pour s'ébattre un peu et une niche. Ils se tenaient, presque immobiles, le long du grillage, et regardaient les deux hommes avec des yeux implorants. Kabelmann dut faire un effort pour s'arracher à ce spectacle et courir à la suite de Josef afin d'arroser et de nettoyer avec lui l'intérieur du véhicule blanc.

« Je vais commencer par une question, monsieur Tenndorf, dit le professeur Sänfter. Vous avez bien une fille, n'est-ce pas ?

— Oui, Wiga. Huit ans.

— Votre fille a-t-elle été déjà malade ? Elle a eu des maladies

infantiles : rougeole, oreillons... ?

— Oui, les oreillons.

— Cette maladie contagieuse, diversement baptisée dans les parlars populaires et dont le nom scientifique est *Parotitis epidemica*, répandue sur toute la terre, est un gonflement des glandes parotides. Son agent est un virus qui fut décelé par Johnson et Goodpasture. Elle est généralement bénigne, mais peut affecter aussi le système nerveux central. Cela devient alors plus grave : encéphalites, méningites, etc. Dans chaque maladie, il y a des complications à craindre. »

Tenndorf fixa Sänfter avec une expression de léger énervement. Il ne voyait vraiment pas où cette histoire d'oreillons pouvait conduire. Sänfter, impassible, but une gorgée de café avec un plaisir manifeste.

« Ah ! voici un café comme je l'aime, bien fort et mauvais pour la santé ! » Puis il regarda Tenndorf et interrogea : « Avez-vous fait vacciner votre fille ?

— Naturellement. Un vaccin associé...

— Naturellement ! Est-ce donc si naturel ? Pendant des années on a travaillé à mettre au point ces vaccins...

— Monsieur le Professeur, je vous en supplie, l'interrompt Tenndorf, élevant les deux mains dans un geste de protestation, faites-moi grâce de cela !

— Mais non, je ne vous en ferai pas grâce ! Pour que votre fille ait été protégée contre la variole et d'autres maladies, afin qu'elle ne soit pas atteinte un jour de paralysie infantile, de tuberculose pulmonaire et autres affections graves, il a fallu qu'auparavant, des centaines de milliers d'animaux fussent sacrifiés au cours des recherches et des essais. Pas des milliers, je dis bien : des centaines de mille ! Avez-vous une idée de la moyenne du nombre de ces victimes nécessaires pour élaborer un seul remède jusqu'à ce qu'il soit jugé bon pour la vente ? Cent mille sujets d'expérience ! Pour *un seul* remède ! Tout cela uniquement pour la santé de l'être humain, pour sa guérison, contre la souffrance et la propagation des épidémies, pour la prolongation de la vie ! Si demain vous attrapez un rhume ou commencez à tousser, cela ne vous préoccupera pas – vous prenez des gouttes ou des comprimés, et l'infection est mise en fuite. Il n'y a pas si longtemps, un refroidissement conduisait souvent à une pneumonie mortelle. Savez-vous combien de millions d'êtres humains sont morts avant que les antibiotiques n'aient existé ? Pourquoi ne connaît-on pas aujourd'hui comme au Moyen Âge des épidémies de choléra, de peste, de typhus – de véritables fléaux ? Parce que nous possédons des moyens de défense efficace, avec des mesures d'hygiène, des médicaments, des vaccins, des sérums... – tout cela découvert, éprouvé, grâce à l'expérimentation animale. Faut-il retourner à l'époque où un

appendice purulent pouvait signifier la mort ? Quand les défenseurs des bêtes et les ennemis des expériences sur les animaux de laboratoire, qui sont certainement de bonne foi, quand ces gens tombent eux-mêmes malades – que font-ils ? Ils appellent le médecin, qui leur prescrit des comprimés, une injection ou une pommade, et chacun de ces malades en attend la guérison. Mais aucun d’eux, en de tels moments, ne songe que des millions d’animaux ont dû périr au cours de la mise au point de ces médicaments. C’est ici que commence, à mes yeux, une énorme et dangereuse hypocrisie. Utiliser pour soi-même cette bénédiction que sont les progrès de la médecine, mais partir en guerre contre ceux qui découvrent les produits salvateurs. On n’a encore guéri personne en chantant en chœur des slogans, en défilant avec des calicots vengeurs !

— Faut-il pour autant faire pénétrer de nouveaux détergents dans l’épiderme de lapins préalablement rasés ? Faut-il faire ingérer à des chats de nouvelles lessives ? Faut-il donc absolument que des milliers de lapins deviennent aveugles afin de tester des produits cosmétiques pour que ces dames, le soir, aient de grands yeux brillants ?

— Je parlais de la recherche médicale, répondit Sänfter d’un ton plus sec.

— Sa part n’est que de dix pour cent dans l’expérimentation animale. On teste sur des animaux les fards pour les paupières et les vernis à ongles, mais aussi les substances aromatisant les comestibles et des produits pour conserver le bois... c’est de tout cela que *moi*, je parle. Lorsque je me représente notre Mickey emprisonné dans un appareil et forcé d’absorber au moyen d’une sonde un nouveau produit pour nettoyer les vitres, je me sens prêt à faire un malheur.

— Avec des réserves, je vous donne raison, monsieur Tenndorf. » Il se leva, en poursuivant : « Dans la vie toutes les choses ont deux côtés. C’est un truisme usé, mais c’est cependant la vérité. »

Tout en boutonnant sa blouse blanche, il passa de l’autre côté de son bureau. « Puis-je vous inviter à visiter mon laboratoire ?

— Celui où vous faites vos expériences sur des animaux ?

— Écoutez : le 5 juin 1981, en parcourant le document principal sur l’administration de la Pentamidine dans des cliniques américaines, pour la première fois, on tiqua. Le nombre des patients traités avec cet antibiotique était exceptionnellement élevé. Ce médicament avait été élaboré afin de lutter exclusivement contre un microorganisme, le *Pneumocystis carinii*. Inoffensif en général pour l’être humain, il peut provoquer de graves pneumonies chez les sujets dont les défenses sont affaiblies. Des questionnaires amenèrent cette constatation : les malades étaient tous de jeunes hommes vivant à Los Angeles et homosexuels. Pour commencer, on ne trouva pas d’explication à ce

phénomène... mais c'est ainsi que débute l'histoire d'une maladie qui pourrait devenir un des fléaux de l'humanité : le SIDA. En 1982, la CDC, l'organisation de santé d'État américaine, avait déjà connaissance de 202 cas de la nouvelle maladie, et ces 202 patients moururent tous. On assista alors au début d'une recherche fiévreuse, d'une course de vitesse contre la montre, car les cas de défenses immunitaires déficientes croissaient de façon dramatique. En août 1983 on comptait chaque semaine 60 cas nouveaux... en 1984, on arrivait à 100 par semaine ! »

Sänfter s'arrêta, la main posée sur la poignée de la porte. « Connaissez-vous la situation actuelle ? Pour la seule Allemagne, on compte maintenant approximativement 300 000 personnes atteintes du SIDA. Une grande partie d'entre elles n'est pas en danger, mais sont porteuses du virus. Ce sont 300 000 bombes à retardement vivantes, monsieur Tenndorf, et si un événement décisif ne se produit pas, l'humanité va connaître une nouvelle épidémie dont la propagation se fait avec une effrayante rapidité. » Sänfter abaissa la poignée de la porte. « Au service d'isolement de ma clinique, il y a actuellement trois malades du SIDA. Je sais qu'ils sont condamnés, je sais que je les traite avec des remèdes insuffisants, je sais qu'en tant que médecin, je suis encore désarmé. Êtes-vous capable d'imaginer et d'éprouver un peu ce terrible sentiment ? Mais je ne veux pas rester désarmé... je lutte avec d'autres contre ce nouveau fléau. Voulez-vous me suivre ? »

Ils descendirent au sous-sol par l'ascenseur et, après avoir franchi deux sas, ils arrivèrent au laboratoire de recherche. Ils avaient passé des vêtements stérilisés : un pantalon blanc, une blouse blanche ; les chaussures étaient en caoutchouc ainsi que les longs gants et ils portaient un masque. Lorsqu'ils ressortiraient, ils quitteraient toutes ces pièces, qui passeraient alors à la stérilisation. Deux jeunes biochimistes saluèrent le professeur et son compagnon. Dans la première pièce du laboratoire, debout devant de longues paillasses, ils surveillaient cornues et tubes à réaction, préparaient des échantillons pour le microscope électronique et contrôlaient les diverses expériences en cours.

« C'est mon laboratoire personnel, dit Sänfter d'un ton désinvolte, j'y ai investi trois millions de marks environ. Le SIDA n'est qu'une des maladies sur lesquelles nous expérimentons ici. La recherche sur les virus est certainement, aujourd'hui, le domaine le plus important de la médecine. »

Ils pénétrèrent dans la deuxième pièce. Sur le seuil, Tenndorf s'arrêta, comme cloué au sol. La salle était étincelante de propreté. Sol dallé, murs en carreaux de faïence, atmosphère climatisée – une sorte de caverne stérile. Des chiens et des chats étaient couchés dans des cages spacieuses, trois petits singes, dans une cage plus vaste, se

poursuivaient et poussèrent de petits cris de plaisir à la vue de Sänfter. Sur une longue table de marbre deux petits chiens gisaient... morts, et, manifestement, ils venaient d'être disséqués. Les poumons, le foie, la rate et le cerveau avaient été enlevés.

Tenndorf ne bougeait pas du seuil. Le professeur s'approcha de la cage aux singes, parla avec les petits animaux et prit pour eux une banane dans une caisse.

« Les deux chiens disséqués avaient été vaccinés avec des virus du SIDA. Les singes ont eux aussi été contaminés. La thèse selon laquelle les singes ont été les premiers porteurs du SIDA s'est confirmée. Il s'imposait donc de poursuivre les expérimentations sur ces primates. »

Sänfter, s'éloignant de la cage, alla à une sorte de pupitre et tendit à Tenndorf quelques agrandissements de microphotographies.

« Regardez : vous voyez ici un rétrovirus H.T.L.V.3 du SIDA. Cette forme qui a l'apparence d'une boule, exactement délimitée, est le virus à l'état de maturité. Un fragment microscopique dont nous mesurons le diamètre en centième de nanomètre et qu'il est possible de voir au microscope électronique avec un grossissement de 100 000. Et cependant il est capable de détruire les cellules qui sont les régulateurs de nos défenses immunitaires. La force de résistance de l'organisme s'effondre... et l'être humain meurt dans d'affreuses souffrances. » Sänfter, d'un geste, indiqua les petits singes, encore si pétulants. « Ces animaux ne périront pas au terme d'une longue et douloureuse maladie : à un certain stade du SIDA, ils seront sacrifiés, sans qu'on les fasse souffrir, dans l'unique but de secourir des millions d'humains et de triompher d'une terrible maladie. Est-ce donc tellement condamnable ?

— Je ne peux pas imaginer que Mickey et Pumpi pourraient se trouver sur cette table. » Derrière le masque, la voix de Tenndorf avait pris un ton rauque. Les gracieux petits singes grignotaient leurs bananes, mais, aux yeux de la science, ils étaient déjà morts. « Monsieur le Professeur, n'y a-t-il vraiment pas d'autres possibilités pour la recherche ?

— Non ! La réponse est on ne peut plus claire : non ! Comment connaître l'évolution des maladies, sinon en l'observant sur des organismes vivants ? Comment mettre au point des remèdes sans les essayer sur des êtres vivants ? Sur l'homme ? Cela se fait déjà. On voit partout se présenter des gens qui sont volontaires pour se mettre à la disposition de la recherche pharmaceutique contre de bons honoraires... aussi longtemps qu'on ne se trouve pas exposé à un risque mortel. Aux États-Unis – ce n'est d'ailleurs possible que là – des détenus condamnés à la prison à perpétuité ou à la mort se sont offerts à de tels tests, jusqu'à ce que des protestations violentes soient venues

mettre fin à une pratique aussi inhumaine. On était allé jusqu'à inoculer à des volontaires certaines espèces de cancers. Mais je doute absolument qu'on trouve des candidats prêts à se mettre à la disposition de la recherche sur le SIDA. Que reste-t-il alors pour lutter contre ce nouveau fléau de l'humanité ? Seulement l'animal.

— Je souhaite partir, monsieur le Professeur, dit Tenndorf d'une voix assourdie. S'il vous plaît, faites-moi sortir de cette caverne stérile, je n'y vois que des bêtes condamnées à mort par des hommes...

— ... et vous oubliez les hommes promis à la mort. Allons. »

Ils remontèrent à la clinique par l'ascenseur et s'arrêtèrent dans le hall d'entrée. Sänfter regarda l'heure à son poignet. « Je dois maintenant aller au service des soins intensifs. M'accompagnez-vous ?

— Si ce n'est pas indispensable...

— Je vous comprends, monsieur Tenndorf. Beaucoup de gens ne peuvent supporter la vue des malades. Dommage. J'aurais pu vous montrer, dans ce service précisément, comment nous sauvons des patients, avec des médicaments et des appareils qui ne peuvent être mis au point que grâce à l'expérimentation animale. » Sänfter tendit la main à Tenndorf. « Réfléchissez encore un peu à tout cela.

— Cela ne change rien au fait que je vais rechercher Mickey et Pumpi, sans compter ceux qui les ont pris !

— Soit, faites-le. À propos, j'ai omis de vous dire que, dans mon laboratoire, nous n'avons pas de chiens volés. Les animaux me sont fournis exclusivement par des établissements d'élevage.

— Cela existe ?

— Mais bien sûr. Presque toutes les universités et instituts d'études supérieures en ont. Par exemple, l'Université libre de Berlin a un bâtiment spécialement consacré à cela, une sorte de pyramide de béton. Il abrite quelque 88 000 animaux. Ah ! à propos de "bâtiment", nous n'avons pas encore parlé de mon projet de piscine.

— C'est vrai. » Tenndorf sortit d'une poche ses esquisses de plans. « Ce ne sont que des idées, Professeur. Des propositions. » Et il lui tendit la liasse. « Nous pourrions en parler quand cela vous conviendra.

— Merci. » Et Sänfter, sans les regarder, enfouit les papiers dans sa poche. « Je vous appellerai prochainement. » Un signe de tête amical, et le professeur s'engouffra dans l'ascenseur.

L'architecte attendit un instant, le temps de voir la cabine disparaître dans le plafond, et tourna les talons. Bon ! j'ai perdu une commande, pensa-t-il en sortant de la clinique. Vingt mille marks d'honoraires ont fichu le camp. Mais je ne donnerais pas Mickey pour cette somme. Dans la vie il y a des choses qui n'ont pas de prix... et cela peut être un petit chat de gouttière.

Autant qu'on pouvait en juger le premier jour, la nouvelle recrue se révélait tout à fait utilisable. En effet, lorsque Willi Wulpert rentra de Hambourg à une heure tardive, il y avait encore de la lumière dans le bâtiment 2. Emmi et Josef étaient allés se coucher depuis longtemps sans attendre Willi. Ils avaient cessé de le faire, car il arrivait souvent que Wulpert se décidât à passer la nuit hors de chez lui. Il n'est pas rare, dans les affaires, qu'un contrat se discute au cours d'un bon dîner arrosé d'un vin meilleur encore et, dans ces cas-là, Wulpert était prudent et préférait passer une nuit à l'hôtel plutôt que dans une cellule de la police, à la suite d'un contrôle d'alcoolémie.

Laurenz Kabelmann travaillait encore dans le bâtiment 2. Il avait arrosé le sol et, après les cages des lapins, avait nettoyé aussi les boxes des chiens. Quand le patron entra, il était en train de brosser le poil d'un chien berger âgé, un des animaux « préopérés », ceux qui avaient déjà subi quelques interventions chirurgicales et attendaient maintenant d'être livrés à des laboratoires industriels.

« Ah ! j'en vois un qui fait des heures supplémentaires ! s'exclama Wulpert, ce soir-là de bonne humeur. Mais tu ne toucheras pas un pfennig pour celle que tu es en train de faire dans ton salon de beauté. Ce chien-là, c'est une ruine, un de ceux que je bazarde à la douzaine. Il n'a plus besoin d'ondulations, Lauro. »

Sa propre plaisanterie le fit éclater de rire, et c'est en riant qu'il inspecta toute la rangée des boxes à chiens. Il s'arrêta devant l'un de ceux-ci : un chien au poil noir-blanc-rouge y restait tapi contre le sol, sans bouger. Wulpert hocha la tête et, d'un signe, appela Kabelmann.

« As-tu bien regardé celui-là ? C'est un phénomène, non ! Noir-blanc-rouge[1] : ça chatouille agréablement mes sentiments patriotiques. On ne l'expédiera pas dans un labo, je veux le garder pour moi. Libère donc un chenil pour lui. Comment l'appellerais-tu ?

— Peut-être... Bismarck...

— Bismarck ? À partir de cette minute, il va s'appeler "Drapeau" ! Le drapeau noir-blanc-rouge... et ne me regarde pas comme un idiot, Lauro – moi, pour ces couleurs-là, j'ai donné une jambe. »

Il s'accroupit devant le box, fit entendre quelques claquements de langue, et s'adressa au chien, d'un ton presque tendre : « Eh bien, où est-il, mon chien-chien ? Drapeau, viens ici, viens voir ton petit maître, Drapeau... » Mais le chien ne bougea pas. Il parut se recroqueviller davantage dans le coin du box. Pumpi avait peur, et, comble de désarroi, Mickey ne se trouvait plus à côté de lui. La petite chatte, quelque part dans le grand bâtiment, enfermée dans une cage étroite, léchait ses blessures, complètement perdue.

Le lendemain, après le repas de midi – il y avait eu du veau aux

nouilles et Kabelmann avait vidé d'affilée trois assiettées – il demanda une permission d'une heure. La veille, il avait travaillé huit heures, cela faisait soixante-quatre marks, et il demanda qu'on voulût bien les lui payer. Il avait l'intention d'acheter deux chemises et deux caleçons, afin que la patronne ne pense plus qu'on avait affaire à un cochon. Wulpert rit bruyamment, lui accorda la permission, et Lauro fila sur sa bicyclette à Otternbruch.

Dans le magasin, qui vendait de tout, depuis l'encaustique jusqu'aux chapelets bénits par le curé, il fit les acquisitions annoncées. Il lui fallut même prendre un caleçon à crédit car tout son avoir ne lui permettait que d'en payer un, mais lorsqu'il eut dit qu'il travaillait chez Willi Wulpert, on lui fit crédit sans difficulté : le nom de l'employeur servait de garantie.

Son paquet sous le bras, Kabelmann parcourut la grand-rue pour gagner le petit bureau de poste, là il s'enferma dans la cabine téléphonique et forma un numéro qu'il connaissait par cœur. « C'est Hans, dit-il, lorsque son correspondant s'annonça. Braves gens, tout a bien marché, je suis employé chez Willi Wulpert. Ils ont gobé comme un œuf du jour Laurenz Kabelmann, trimardeur de son état. »

Son interlocuteur dut lui poser une question à laquelle il répondit affirmativement : « Ce que j'ai vu jusqu'ici suffit cent fois pour coincer Wulpert, père et fils. Il s'en est fallu de peu que je ne les corrige à coups de poing. Mais on ne peut rien prouver contre ces types. Toutes les bêtes, qu'elles soient volées ou qu'elles viennent de Dieu sait où, reçoivent ici des papiers. Des lettres de prétendus propriétaires antérieurs – il y en a tout un tas au bureau, et ils n'ont plus qu'à remplir les lignes en blanc. On n'a pas de preuves contre eux – rien, absolument rien ! Mais je finirai bien par trouver un point faible, un défaut à la cuirasse. Seulement, il me faudra du temps. Ce qui est terrible c'est que, d'ici là, quelques centaines d'animaux prendront le chemin des laboratoires. Mais impossible de faire plus vite. Vous pourriez tout au plus patrouiller dans le coin et rendre les Wulpert nerveux. Ah ! j'oubliais : j'ai besoin de la caméra, la Minox. Expédiez-la-moi à Otternbruch, poste restante, sous la devise : "Valencia". Oui, c'est idiot, je sais. Dans trois jours j'irai à la poste retirer le paquet. N'oubliez pas une recharge de trois films. Salut, et travaillez bien. »

Kabelmann raccrocha et alla au guichet. L'employée, du genre vieille fille, armée d'épaisses lunettes, lisait un roman. À la poste d'Otternbruch l'activité était réduite, sauf aux veilles de Noël et de Pâques : alors, les paquets s'amoncelaient, et Erna Sudereich gémissait sur la dureté du sort.

Kabelmann frappa légèrement au guichet. Erna Sudereich leva les yeux.

« Excusez-moi : peut-être que le comte a disparu avec la jeune paysanne dans une prairie en fleurs, mais je peux vous dire la suite : plus tard, il aura oublié toute l'histoire... – mais je voudrais vous parler d'autre chose.

— S'il vous plaît ? » Par son attitude et le ton de sa voix la demoiselle montra qu'elle tenait à garder ses distances. « Que voulez-vous ?

— Dans quelques jours il arrivera un paquet pour moi. Poste restante. Devise : “Valencia”. La devise c'est moi. Je viendrai chercher ce paquet.

— Pourquoi une devise ?

— Je suis marié, mais l'envoi vient d'une demoiselle dont ma femme ignore l'existence. » Il mit un doigt sur ses lèvres. « Chut ! Ne pas répéter. La discrétion est une de vos obligations professionnelles. »

Il porta l'index droit à sa tempe et quitta le bureau.

Erna Sudereich, déconcertée, fixa un moment la porte qui s'était refermée sur lui, puis elle nota sur un bout de papier : Devise : « Valencia », en se félicitant une fois de plus de ne pas être mariée.

Dehors, Kabelmann enfourcha sa bicyclette et prit la direction de la ferme Wulpert.

Tu t'es bien gardé de tous les côtés, Willi Wulpert, monologuait-il en pédalant. Personne ne peut sortir une preuve qui t'accable. Tu te crois dans un abri bétonné à l'épreuve de toutes les bombes. Mais tu n'as pas pu empêcher quelque chose : il y a maintenant un traître dans la citadelle.

Dans l'après-midi, un coup de sonnette retentit dans le silence de l'appartement Tenndorf. L'architecte sut aussitôt de quoi il retournait et il quitta son atelier sans tarder pour aller ouvrir. Il éprouvait un sentiment oublié depuis un temps bien long, une excitation joyeuse, comme une attente enfin comblée. Carola Holthusen, en effet, était allée chercher les deux enfants à l'école et reconduisait maintenant Wiga chez elle. En outre, elle était impatiente de connaître le résultat de la visite matinale de Tenndorf à la police et aux journaux. Un chœur à trois voix retentit : « Et Pumpi et Mickey, quelles nouvelles ?

— Mauvaises. Allons, entrez... »

Carola était comprise elle aussi dans l'invitation et elle ne s'y trompa pas. Dans le séjour ils s'assirent tous sur le grand divan d'angle, fixant des regards interrogateurs sur Tenndorf.

« Je propose que vous alliez d'abord dans la chambre de Wiga et que vous fassiez vos devoirs, dit le maître de maison.

— C'est déjà fait ! s'écria aussitôt Wiga.

— Moi aussi, j'ai tout terminé. Maman surveille toujours mon travail, confirma Mike.

— Alors... » Tenndorf regarda sa visiteuse en marquant un temps d'hésitation. « Est-ce bien vrai, ce "toujours" ?

— Mais oui. Si le père était là, je ne le ferais peut-être pas. Mais j'ai dû m'habituer à être à la fois le père et la mère. Et, ma foi, cela se passe très bien.

— Et lorsque vous vous absentez, pour les présentations de mode à Paris ou à Milan ?

— Dans ces cas-là je conduis Mike chez ma tante, à Braunschweig. »

Elle haussa légèrement les épaules, dans un geste de résignation.

« Ce n'est malheureusement pas possible de faire autrement.

— Avant. Maintenant, cela pourrait se passer autrement. Quand vous devrez vous absenter, vous m'amènerez simplement Mike.

— Oh chic ! s'écria Mike. Maman, quand repartiras-tu ? »

Carola secoua la tête.

« Je ne peux vraiment pas vous demander cela, répondit-elle en évitant de croiser le regard de Tenndorf.

— Demander : non... mais c'est moi qui vous l'offre.

— Mike est un gamin endiable. Il n'est nullement aussi sage qu'il l'est en ce moment, chez vous.

— Oh ! croyez-moi : je saurai bien en venir à bout. D'ailleurs, Wiga non plus n'est pas un petit ange. Ils s'entendent si bien... Et puis, je dois vous avouer une arrière-pensée : lorsque je devrai partir, ce sera à mon tour de vous envoyer Wiga.

— Vous pourrez le faire chaque fois que vous le désirerez. »

Carola sortit de son sac à main un paquet de cigarettes et un briquet de métal doré qu'elle posa sur la table basse.

« Je peux ? Merci. Ainsi, vous devez aussi vous absenter de temps à autre ?

— Mes commanditaires sont disséminés dans toute l'Allemagne. Le plus éloigné habite dans le Sud, sur le Tegernsee. Quoiqu'il y ait là d'excellents architectes, il a voulu que je fasse les plans de sa villa. Bon, et puis – à cet instant Tenndorf ne put résister à la tentation – on a aussi des intérêts personnels qui vous font vous absenter pour deux ou trois jours...

— Oui. Je comprends. »

Elle avait dit cela sur un ton parfaitement objectif, comme s'il allait de soi qu'un homme, en employant une périphrase, lui dise qu'il disparaissait de temps en temps avec une femme.

« Mais qui s'occupe alors de Wiga ?

— Cela dépend. Nous n'avons ni grand-papa ni grand-maman, ni oncle ni tante, seulement un cousin au second degré, mais c'est un homme plutôt chichiteux. Il possède trois fabriques de ciment. Ou bien je confie Wiga à des amis, ou bien madame Wiggele prend soin d'elle.

— Et qui est cette dame ?

— Une dame très gentille, d'un certain âge ; jusqu'à sa retraite elle était employée comme intendante chez un PDG pour lequel j'ai construit tout un bloc d'habitations. C'est comme cela que je l'ai connue. Elle vit maintenant seule, et elle est très heureuse quand l'occasion se présente à elle de venir chez nous. »

Wiga avait écouté son père en ouvrant de grands yeux. Quand celui-ci reprit haleine, elle posa la question qui lui brûlait les lèvres :

« Qui est madame Wiggele, papa ?

— Voyons, Wiga ! »

Tenndorf jeta un regard de côté sur sa visiteuse ; un léger sourire se dessinait sur ses lèvres.

« Tatïe Paula...

— Tatïe Paula ? Mais je ne connais que Tatïe Evelyn, Tatïe Marion, Tatïe Lola, Tatïe Christa, Tatïe Pussy...

— Cela suffit, Wiga, tais-toi ! »

Carola passa son bras autour des épaules de la petite fille.

« Avec toutes ces Tatïes, ton papa peut bien se tromper de nom. Sont-elles gentilles ?

— Pas toujours, Tatïe Carola...

— Non : je ne tiens pas à ce que tu m'appelles ainsi. » Et la jeune femme serra Wiga contre elle. « Appelle-moi simplement Carola. »

Tenndorf était furieux, non contre Wiga, mais contre lui-même. On s'amuse à déclencher des réactions, et cela vous retombe sur le nez. Il s'approcha du bar et se retourna brusquement.

« Que voulez-vous boire ? »

Carola secoua la tête. Elle avait maintenant passé ses bras autour des deux enfants. C'était un charmant spectacle – celui d'une famille heureuse.

« Je ne bois jamais d'alcool pendant la journée. Peut-être un jus d'orange ?

— Et moi qui ai tout sauf cela !

— Mais moi, j'ai du lait ! » Et Wiga bondit sur ses pieds. « Un instant, Carola, je vais en chercher à la cuisine. »

Elle partit en courant, imitée aussitôt par Mike.

Tenndorf, resté auprès du bar, se tourna dans la direction de la jeune femme.

« Maintenant, vous êtes en train de penser : jamais je ne confierai mon fils à ce débauché ! En réalité, tout cela est sans importance...

— Vous n'êtes nullement obligé de vous justifier. » Et son sourire se fit tellement compréhensif qu'il alla droit au cœur de Tenndorf. « Mes voyages non plus ne concernent pas tous la mode.

— Je l'imagine aisément. »

. Le ton de sa voix était un peu altéré.

« Comment cela ?

— Une femme aussi séduisante que vous...

— Oh ! monsieur Tenndorf, je vous en prie ! »

Elle fit de la main un signe d'agacement et tira sur ses genoux le bas de sa jupe qui avait un peu remonté.

« Je n'attendais pas de vous des formules aussi banales.

— Dois-je donc dire : une femme aussi fantastique ?

— Ça ne vaut guère mieux. Mais que pensez-vous de Tatïe Pussy ?

— Ah surtout pas ! » Et Tenndorf se versa un généreux verre de

cognac. Touché ! pensa-t-il avec satisfaction. Elle n'a tout de même pas avalé toutes ces Taties sans réaction. Puis il enchaîna : « Nous ferions mieux de parler de cette journée qui tire maintenant à sa fin. Pour la résumer en deux mots : une belle saloperie ! Oh ! excusez-moi... »

Wiga et Mike revenaient déjà de la cuisine. Elle portait un grand verre, lui, le carton de lait. C'était du lait écrémé, ainsi que Carola put le constater à la couleur de l'emballage. Elle eut un nouveau sourire – cette fois, un sourire de provocation.

« Écrémé ?

— Eh oui... à cause du poids...

— Je comprends. Tatie Pussy n'aime que les hommes sportifs aux muscles solides. »

Elle versa du lait dans son verre et but une petite gorgée.

« Qu'a dit la police ?

— Pour en revenir à Tatie Pussy..., commença Tenndorf, mais Carola secoua vivement la tête.

— Nous voulions parler de Pumpi et de Mickey, monsieur Tenndorf. »

Ces mots firent sur l'architecte l'effet d'une barrière qui s'abaissait entre eux. Elle possède une grande maîtrise de soi, songea-t-il. Qui se trouve pour la première fois en sa présence aurait de la peine à le croire. C'est une femme qui, dès ses jeunes années, a dû surmonter une si grande déception qu'elle est maintenant, et c'est compréhensible, sur ses gardes. Elle sort ses piquants, elle veut qu'on triomphe de sa résistance ; après une première expérience de la vie et de ses mensonges, elle veut que, pour elle et les autres, tout soit clair.

En cet instant, Tenndorf fut même reconnaissant à Wiga pour sa litanie des Taties. Tous les noms qu'elle avait cités étaient ceux des épouses de ses commanditaires qui, lorsqu'il était en conférence avec les maris, offraient des chocolats à la fille de l'architecte, lui faisaient une tasse de cacao, l'installaient devant des plats de petits gâteaux et lui faisaient même cadeau de belles poupées. « Tatie Pussy ? » Tenndorf sourit intérieurement. C'était la femme d'un dentiste, début de la cinquantaine, que son mari appelait ainsi – un petit nom qui avait tellement plu à Wiga qu'elle s'était demandé si elle ne devait pas rebaptiser Mickey en Pussy.

Je vous suis très obligé, chère madame, pensa Tenndorf. Votre nom a agi comme une épine dans un certain cœur. Je ne sais pourquoi, mais cette sombre journée d'hiver s'est éclaircie. Merci, Wiga, je n'aurais jamais eu, tout seul, cette idée grandiose des Taties.

« Donc, commença Tenndorf, comme s'il s'agissait d'un exposé, le

commissaire Abbels est un homme accessible, compréhensif, mais sans aucun moyen d'action. Il a comparé les animaux avec des bicyclettes... on en vole chaque jour des quantités. Une journée sans ce genre de délit est aussi rare qu'une éclipse solaire. C'est pourquoi la police n'a pas le temps de s'en occuper, elle a déjà trop à faire avec les cambriolages spectaculaires. Un chien disparu, un chat disparu – on enregistre la plainte, et l'affaire est classée.

— Donc, aucun résultat ?

— Oh ! mais non. Un conseil, répété plus d'une fois : Faites l'acquisition d'un autre chat, ça ne manque pas.

— Je n'en veux pas d'autre, je veux ravoir Mickey ! s'exclama Wiga.

— Nous espérons tous le retrouver. » Il lança un coup d'œil à Carola, et elle comprit. Il n'y avait plus d'espoir. « Les annonces paraîtront demain dans les journaux. Et cela peut nous aider.

— Alors, de ce côté, cela a bien marché ?

— Comme toujours... quand on paie. Seul, un reporter local s'est emparé du sujet et veut rédiger un article. Mais il s'est passé encore autre chose. » Tenndorf but une nouvelle gorgée de whisky. « Parmi mes commanditaires je compte un professeur de médecine fameux...

— Peut-on savoir qui ? »

Tenndorf hésita un instant avant de lâcher : « Le professeur Sänfter.

— Oh ! félicitations !

— Merci. Il désire que j'ajoute une piscine à sa villa. Il m'avait donné rendez-vous au début de l'après-midi, et je suis resté longtemps avec lui. » Tenndorf baissa légèrement la voix. « Il m'a amené dans les sous-sols de sa clinique et m'a montré son laboratoire de recherche privé...

— Oui, je comprends. » Le ton de Carola trahit de l'émotion. « Personne, aucune autorité ne sait où l'on fait des expériences sur les bêtes. Cela peut être le voisin, et personne ne s'en doute.

— Au cours de notre conversation un nom lui a échappé, et je crois qu'il ne s'en est pas aperçu. Il collabore à présent à la lutte contre le SIDA et travaille avec une firme pharmaceutique, qui s'appelle Biosaturne. Cette usine est située hors de la ville, à Kirchwalde – j'ai tout de suite regardé dans l'annuaire téléphonique. Je les ai appelés ; à force d'insister, j'ai eu au bout du fil un directeur administratif et je lui ai proposé deux chiens de grande taille. Sa réponse : "Passez nous voir et montrez-nous les chiens." Ni oui ni non...

— Vous pensez que Pumpi... ?

— Cela pourrait être un fil rouge qui nous conduise à d'autres

laboratoires de recherche. Si ce que nous supposons s'est effectivement passé, Pumpi et Mickey seraient encore ici, aux environs.

— Comment entendez-vous agir ?

— Il m'est venu une idée que vous seule pouvez réaliser.

— Moi ?

— Oui. Revêtue d'une blouse blanche de laborantine, vous vous mêlez au personnel arrivant au travail et vous pénétrez dans le département où l'on procède aux tests. Si Pumpi et Mickey n'apparaissent pas là d'ici une semaine, cela signifiera qu'ils ont disparu dans un autre laboratoire. Le voleur ne les conservera pas plus longtemps chez lui. Sans compter que notre appel au public aura commencé à produire son effet. Il est possible que nous recevions des renseignements. Naturellement, ne rêvons pas ; ce serait trop beau si un labo nous écrivait : Nous avons lu votre annonce, venez chercher chez nous vos bêtes. Le vendeur s'était gardé de nous dire d'où il les tenait. Et pourquoi n'y aurait-il pas des miracles ? »

Tenndorf attendait une réponse de Carola, mais celle-ci resta silencieuse.

« Alors, fit-il, sans cacher sa déception, une idée complètement idiote !

— Eh bien... il faut d'abord que j'y réfléchisse. Je ne me vois tout de même pas, avec simplement une blouse blanche pour justifier ma présence...

— Et pourquoi pas ? Personne ne vous demandera rien.

— Quel optimisme !

— Écoutez : dans un tel établissement une blouse blanche est comme un uniforme. C'est justement un laissez-passer de l'entreprise, on ne le contrôle pas. Dans une usine chimico-pharmaceutique aussi importante personne ne soupçonnera quelqu'un qui va et vient en blouse blanche...

— Je devrai donc vraiment...

— Évidemment, si vous en avez le courage et le temps.

— Le temps : je pourrais l'avoir ; le courage : il faudra que je le trouve. »

Carola serra plus fort dans sa main le verre de lait qu'elle tenait et se sentit plutôt mal à l'aise. La seule pensée qu'on puisse découvrir en elle une fausse laborantine l'effrayait à l'avance. Mais que pouvait-il arriver dans un tel cas ? On pouvait seulement la jeter à la porte. Elle n'aurait causé aucun dommage à personne. Y avait-il dans la législation allemande un paragraphe punissant l'espionnage industriel ? Elle l'ignorait.

« Et quand devrai-je commencer ? » demanda-t-elle d'une petite voix.

Tenndorf, visiblement soulagé, respira.

« Nous achèterons demain matin la blouse de laborantine et vous entrerez dans l'usine à l'heure de la pause de midi, comme si vous étiez allée faire des achats à l'extérieur. Vous porterez, très visible, un sac à provisions avec le nom d'une pâtisserie, d'une épicerie, d'un supermarché... du magasin le plus proche de Biosaturne.

— Et le concierge ou le gardien, à l'entrée ?

— Il ne vous demandera rien : vous serez vêtue de l'uniforme.

— Et si je ne parviens pas à pénétrer dans le laboratoire des tests ?

— Voyons, Carola ! » De nouveau, il l'avait, tout naturellement, appelée par son prénom ; lui ne s'en aperçut même pas, mais elle l'enregistra avec plaisir.

« Comment pouvez-vous imaginer une chose pareille ? Une femme comme vous ! Toutes les portes s'ouvriront devant vous... »

Après avoir terminé sa visite au service des soins intensifs, occupé surtout par des patients frappés d'un infarctus cardiaque ou d'une attaque d'apoplexie, le professeur Sänfter redescendit dans son laboratoire, au sous-sol, et s'arrêta un moment devant les boxes et les cages où rats, cochons d'Inde, lapins, chiens, chats et singes étaient emprisonnés.

« Dites-moi, Barthke, interrogea-t-il un de ses assistants qui passait près de lui, ces animaux – où nous les procurons-nous, exactement ? »

Le docteur Barthke, légèrement étonné, resta un instant sans répondre. Il s'était attendu à tout, sauf à cette question.

« Mais, monsieur le professeur, ils nous viennent des élevages...

— En êtes-vous certain ?

— Absolument. Les papiers d'origine se trouvent dans les dossiers. » L'assistant marqua un moment d'hésitation. « C'est-à-dire...

— Comment cela : c'est-à-dire ?

— Nous avons acheté quelques grands animaux à un marchand. Ils avaient des papiers insoupçonnables. Des certificats de vente signés des propriétaires précédents. Il arrive de temps à autre que nous ayons un besoin urgent de grands animaux et, dans ces cas-là, seul un marchand peut nous les procurer.

— Pourquoi ai-je été tenu dans l'ignorance de ce fait jusqu'ici ? »

Barthke regarda son patron d'un air médusé.

« Vous n'avez jamais posé de questions à ce sujet, monsieur le Professeur. Y a-t-il quelque chose qui cloche ?

— Non... non... » Sänfter tourna le dos aux cages pour s'éloigner. « Mais je désirerais être averti aussitôt des prochaines livraisons. Dorénavant, nous n'accepterons plus aucun animal sans que j'aie vérifié moi-même les papiers. »

Le docteur Barthke fit de la tête un signe d'assentiment. Qu'est-ce qui se passe ? se demanda-t-il. Voici que, brusquement, le patron se soucie de l'origine des animaux. Nous en avons utilisé des centaines et, tout d'un coup, il lui faut des certificats ! Est-ce que cette stupide campagne de presse des défenseurs des bêtes l'a aussi contaminé ? Ne mangez plus de viande, car on met à mort d'innocentes bêtes pour satisfaire vos goûts répugnants. Et songez que les plantes aussi sont des êtres vivants... interrogez les biologistes. Conclusion : finis les salades et les épinards, les choux et les betteraves ! Vivez de l'air du temps ! Si vous n'en êtes pas capables, vous êtes un produit raté de l'Évolution. Nous tous, les mangeurs de viande, sommes les complices d'un massacre général. Peut-on entendre plus grande idiotie ? L'homme veut vivre, vivre longtemps – et de quoi vit-il ? De l'animal... l'animal comme aliment et comme cobaye pour des médicaments qui prolongent la vie. On ne peut faire une chose quotidiennement et en même temps la combattre. Pourquoi personne n'a-t-il le courage de clamer, assez fort pour que tous l'entendent : Si tu tombes malade demain, tu diras à ton médecin : « Docteur, secourez-moi ! » – et ton médecin te donnera des médicaments qui ont été expérimentés sur des animaux et, tout naturellement, tu les avaleras ? Mais une fois que tu as retrouvé la santé, tu déploies de nouveau ta banderole et tu défiles dans les rues : « Stop aux expériences sur les animaux ! Ils sont des êtres vivants comme vous ! » Pourquoi donc la bêtise est-elle plus naturelle à l'homme que la raison ?

« Alors, il faudra maintenant que nous contrôlions les papiers accompagnant les animaux que nous livre Biosaturne. » Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres du docteur Barthke. « Ils vont nous prendre pour des idiots. »

— Est-ce que cela vous dérange, Barthke ? »

Avant de quitter l'animalerie, Sänfter parcourut les observations du jour qu'un autre assistant lui avait présentées.

« Je veux bien qu'on me prenne pour un idiot, dit-il en laissant tomber le registre sur une table. Vous n'aurez pas besoin de vous exposer aux remarques ironiques des gens de Biosaturne, c'est moi-même qui m'en occuperai. Bonsoir, messieurs. » Il sortit.

L'autre assistant cligna de l'œil à son collègue, resté pantois.

« Qu'est-ce qui lui prend, au patron ? Du grabuge avec Biosaturne ? »

— Non, il veut savoir d'où proviennent nos animaux.

— Comme cela, tout d'un coup ?

— C'est ce que j'ai pensé aussi. Quelle mouche l'a piqué ?

— La presse, Ludwig, la presse ! Elle fait un tel tapage qu'à force, tout le monde est sur les nerfs. Mais ce qui est nouveau, c'est que le patron donne dans le panneau... »

Le docteur Barthke fit un signe d'impuissance et alla s'asseoir devant son microscope, sous l'objectif duquel une coupe de tissu se trouvait déjà. Une lamelle impalpable d'un sarcome de Kaposi – la condamnation à mort du malade atteint du SIDA.

Qu'est-ce que cela signifie ? monologuait-il. Ceux qui rouspètent à longueur de journée devraient jeter un coup d'œil dans le microscope. Après, on pourrait leur dire : Si vous aussi vous aviez quelques Kaposi dans votre corps, vous seriez bons pour compter les jours ou les semaines qui vous restent. Vous guérir ? Pas question ! Vous avez vous-mêmes torpillé les chances d'un traitement possible.

Il se pencha sur l'oculaire, fit la mise au point et examina les cellules cancéreuses colorées. Nous nous acharnons à sauver des vies, se dit-il. Mais, dans notre monde d'aujourd'hui, quelle vie en vaut encore la peine ?

L'appel inséré dans de nombreux quotidiens de Basse-Saxe qui parurent le lendemain matin, imprimé le plus souvent en grands caractères (sans supplément de prix pour Tenndorf), frappa l'attention d'une masse considérable de lecteurs, conformément à l'attente de son auteur. Des milliers d'entre eux eurent la larme à l'œil, des milliers écrivirent spontanément aux rédactions des journaux ou, directement, aux enfants à qui on avait pris ce qu'ils avaient de plus cher.

Après avoir conduit les enfants à l'école, Carola alla trouver son voisin en brandissant un journal.

« Vous avez vu ? » s'exclama-t-elle. Dans son excitation, elle paraissait encore plus jolie – un visage qui reflétait la passion. « Cela va faire de l'effet !

— Espérons. » Tenndorf montra du doigt la pile de quotidiens qu'il avait achetés de bonne heure. « Si les gens n'ont pas perdu tout sentiment humain, une réaction devrait se manifester. Maintenant, pas de temps à perdre : nous filons en ville pour vous acheter une blouse de laborantine, et Mlle la biochimiste prendra son service... »

Pour sa part, Willi Wulpert lut l'appel au petit déjeuner ; il repoussa sa tasse de café et dit à Emmi, en lui tendant le journal : « Regarde-moi ça ! Il y a encore un excité qui se soulage. Mais à quoi ça lui sert ? C'est pas ça qui lui fera ravoier ses bêtes. Un chat rayé

rouge et blanc et un chien noir-blanc-rouge... Mais, dis donc ! » Il arracha la feuille des mains de sa femme. « Ce chien-là, nous l'avons ! Josef l'a ramené hier. Il est dans le bâtiment 1. Et le chat, il doit aussi être chez nous... Cré nom de Dieu ! c'est que la chose nous concerne ! Où est Josef ?

— Il est déjà parti, Willi.

— D'abord, faisons disparaître le canard : qu'il ne tombe pas entre les pattes de Lauro. » Il chiffonna les pages, en fit une boule qu'Emmi enfourna dans le poêle de faïence, une œuvre d'art en carreaux faits à la main. On y voyait la Sainte Famille sur le chemin de Bethléem. Des connaisseurs de l'artisanat local dataient ce poêle du XVII^e siècle, peu après la guerre de Trente Ans. À cette époque, la ferme Wulpert était déjà centenaire.

« Willi, tu ne vas pouvoir placer nulle part ce chat et ce chien, dit Emmi revenant à la table. Il faut les mettre sous la cloche.

— Ce serait normal, d'accord. Mais j'ai décidé hier soir de ne pas vendre le chien. C'est un phénomène, cet animal, il n'a pas son pareil... Lui, il va rester chez moi.

— Mais c'est trop dangereux, Willi ! À présent, tout le monde a entendu parler de ce chien. Que quelqu'un entre à la ferme et l'aperçoive, et notre compte est bon ! Non, non, il est bon pour la cloche.

— Personne ne verra Drapeau.

— Drapeau ?

— Oui : Drapeau. Le poil de mon chien est à nos anciennes couleurs nationales !

— Drapeau ! » Emmi se tapota le front d'un doigt. Depuis trente-quatre ans elle n'avait eu que trop d'occasions de faire connaissance avec les lubies soudaines de Wulpert, mais, de temps en temps, cela passait la mesure. « Willi, tu dérailles vraiment.

— Allons, Emmi, ce sont des choses que tu ne comprends pas. J'ai laissé une jambe en Russie, moi !

— Qu'est-ce que ça a à voir avec ce chien ?

— C'est bien ce que je dis : les femmes n'ont pas la fibre patriotique ! » Et Wulpert se leva, vida sa tasse de café debout et passa un manteau. « Je vais maintenant voir ce sacré Drapeau. Si quelqu'un s'amène, appelle-moi au bâtiment 1. »

Laurenz Kabelmann était justement en train de nourrir les chiens dans les boxes étroits, antichambres des livraisons. Ils seraient embarqués dans deux heures à destination d'un laboratoire de Braunschweig. Pumpi, selon les instructions, avait eu droit à un vrai chenil, avec un box-dortoir et de l'espace pour s'ébattre, mais il ne

faisait aucun usage de ce petit bout de liberté retrouvée. Sans Mickey sa vie n'avait plus aucun agrément. Il s'était de nouveau tapi dans un angle et regardait avec des yeux bien tristes un monde plus triste encore.

Wulpert s'accroupit tout contre le grillage. « Viens, mon Drapeau, viens ici, mon petit chien », appela-t-il, ce qui surprit tellement Kabelmann qu'il s'interrompit brusquement dans son travail. La voix du patron avait pris des intonations presque tendres. Une tendresse qui ne collait vraiment pas avec le personnage. Les centaines de chiens parqués dans les bâtiments étaient pour lui une marchandise, comme des choux ou des pommes de terre, à cette différence qu'un bon négociant prend plus de précautions pour stocker ses pommes de terre.

« Viens donc, mon petit Drapeau. Tu es devenu un chien célèbre... Tu as maintenant un nouveau petit maître, et tu n'auras pas à t'en plaindre. Viens ici mon chien-chien... »

Wulpert se redressa et fit signe à Kabelmann de s'approcher.

« Écoute bien, Lauro : Tu donnes dès maintenant à Drapeau la ration complète.

— À cet affreux bâtard ?

— T'es-tu bien regardé, Lauro ? Et tu veux pourtant bouffer ton content ! Est-ce que nous n'avons pas en stock un chat rayé roux et blanc ?

— Quatre, monsieur Wulpert.

— Amène-les-moi.

— Tous les quatre ?

— Cré bon Dieu ! ne pose pas des questions tellement idiotes... »

Kabelmann réprima une envie de le contredire, mais il s'éloigna sans rien dire et revint bientôt avec une cage où étaient emprisonnés quatre chats. Wulpert plongea un bras dans la cage, prit une des petites bêtes par la peau du cou et le montra à Pumpi.

Le chien ne bougea pas.

Il n'eut pas davantage de réaction devant le deuxième chat. Mais, à la troisième expérience, il bondit, se jeta contre le grillage et se mit à pleurer et à coailler. Quant au chat que Wulpert tenait d'une main, il gesticula des quatre pattes, sortit ses griffes et poussa des miaulements.

« Nous tenons le bon », déclara Wulpert d'un ton satisfait. Il ouvrit la porte de la cage, jeta Mickey dans le chenil et regarda avec un air épanoui le chat et le chien courir au-devant l'un de l'autre et se lécher tendrement. Après ces retrouvailles agitées, Mickey s'étendit sur un flanc et laissa Pumpi lécher les morsures reçues d'un autre chien

pendant le transport.

« Tu donneras de la pénicilline au chat et tu nettoieras ses plaies », commanda Wulpert.

Lauro le regardait, sans en croire ses yeux. Qu'est-ce qui se passe ? monologuait-il intérieurement. Ce n'est vraiment pas normal : Wulpert devenu subitement un ami des bêtes ? C'était exclu. Il en eut une confirmation immédiate.

« Et les trois autres ? interrogea-t-il.

— Sous la cloche ! Ces chats de gouttière sont implaçables dans les semaines prochaines, trancha Wulpert tout en regardant les ébats de Pumpi et de Mickey avec un sourire ravi.

— On pourrait peut-être mettre les autres de côté dans un coin du bâtiment 2...

— Pour quoi faire ? Ils ne feraient que coûter de l'argent, et on trouve des chats autant qu'on en veut. »

Kabelmann fit un signe d'assentiment et remporta la cage aux trois chats. Lorsqu'il fut hors de portée de l'oreille du patron, il se pencha sur eux et fit entendre des petits claquements de langue. Les chats le regardèrent avec une expression apeurée.

« La cloche ne sera pas pour vous, murmura Kabelmann. Je connais déjà l'endroit où je vais vous planquer. Derrière ma chambre, dans la cabane aux outils, il y a un réduit – sûrement d'anciennes chiottes. Personne n'ira y fourrer son nez. Vous aurez la vie sauve, en attendant... »

Wulpert, de nouveau accroupi devant le chenil, passa trois doigts à travers les trous du grillage et recommença à appeler tendrement le chien. Pumpi, levant la tête, eut l'air de réfléchir. Puis, cessant de lécher les blessures de Mickey, il se redressa et s'approcha du grillage. Il marqua encore un moment d'hésitation, regarda Wulpert, le museau drôlement incliné en biais, et se mit enfin, très précautionneusement, à lécher les doigts qui passaient à travers la clôture.

Il avait retrouvé Mickey et manifestait sa gratitude.

Le visage de l'homme rayonna de contentement. « Mon petit Drapeau, fit-il d'une voix douce, nous allons nous habituer l'un à l'autre et nous serons bons amis. Que disait le journal ? Tu t'appelles Pumpi ? un nom vraiment idiot ! Et ton amie s'appelle Mickey ! C'est pas mieux ! Toi, tu es maintenant Drapeau, et nous rebaptiserons ta petite chatte Minette. Vous allez venir aujourd'hui même à la maison. Personne ne doit savoir que vous existez toujours. » Il demeura encore un instant accroupi à regarder les jeux des deux animaux.

Deux heures plus tard, deux maçons arrivèrent à la ferme et se mirent à l'ouvrage : il s'agissait de séparer une partie d'un des

bâtiments, pour en faire la « station spéciale » destinée aux singes.

Lorsque Carola eut acheté une blouse blanche et que, dans le magasin même, elle eut fait effacer au fer les pliures qui auraient pu faire paraître son « uniforme » trop neuf, Tenndorf et elle prirent le chemin des usines Biosaturne, situées hors de la ville. Dans la grande surface la plus voisine, Carola fit l'emplette d'une livre de pommes, d'un petit carton de raisins d'Espagne et d'un paquet de biscuits. À la caisse, elle demanda un sac qui portait, imprimé en grandes lettres, le nom de la chaîne.

À sa vue, Tenndorf, qui l'attendait dehors, battit sans bruit des mains : « C'est tout à fait ça ! Une laborantine qui rentre à la boîte après avoir fait quelques provisions. » Il lui saisit la main et la retint dans la sienne plus longtemps qu'il n'était nécessaire.

« Vous avez peur ?

— Un petit peu, oui.

— Il ne peut rien vous arriver de mal.

— Comment faire pour parvenir aux animaux de laboratoire ?

— Tout simplement le demander. Une nouvelle employée ne peut pas tout connaître.

— Pourvu que cela marche...

— Cela marchera, Carola. L'important, c'est de ne montrer aucune hésitation. Vous n'avez qu'à penser : maintenant on est en train de faire défiler un de mes nouveaux modèles...

— Alors, ce serait la fin de tout. » Elle eut un petit rire forcé.

« À ces moments-là, j'ai un trac terrible. Et je ne respire que quand les dictateurs de la mode se mettent à applaudir.

— C'est moi qui vous applaudirai. » Il lâcha enfin sa main. « Allons, bonne chance, Carola... »

Elle le salua d'un signe de tête, tourna les talons et s'engagea dans la rue à l'extrémité de laquelle se trouvait l'entrée principale de Biosaturne.

Tenndorf l'avait suivie du regard jusqu'à ce qu'elle eut disparu à ses yeux. Je n'aurais pas de peine à m'habituer à cette femme, songea-t-il. Et Wiga aussi l'aime bien. Dire que nous vivons depuis quatre ans en face l'un de l'autre, dans l'anonymat, l'isolement, séparés par une rue de douze mètres de largeur. Comme tout est différent à présent... après tout juste trois jours. Maintenant, il m'arrive de rester à la fenêtre de mon atelier et de regarder l'autre côté de la rue, uniquement pour voir une silhouette – la sienne. J'en suis déjà là... À trente-six ans je suis redevenu un blanc-bec amoureux.

Personne ne posa de questions à Carola, personne ne la contrôla.

Tenndorf avait raison : une blouse blanche est un uniforme devant lequel s'ouvrent toutes les portes. En passant devant la loge du gardien elle le salua d'un signe de tête et agita son sac de plastique.

Mais, un instant plus tard, à l'intérieur de l'usine, la situation devint critique. Les nombreux bâtiments ne portaient que des numéros. Seuls les employés savaient quels services ils abritaient. Il y avait certainement des chimistes qui travaillaient au pavillon 4 et qui ignoraient ce qui se passait au 7. Surtout, ne manifester aucune hésitation, se répétait-elle. Il faut que tu ailles d'un pavillon à l'autre et tu trouveras peut-être des indications dans les couloirs, après l'entrée. Elle s'arrêta devant le 5, respira à fond et allait y pénétrer lorsqu'un hasard presque invraisemblable vint à son secours.

Un petit véhicule de livraison, parfaitement neutre, qui venait de franchir la grille d'entrée, passa tout à côté d'elle et fit le tour du bâtiment 8. Sans savoir pourquoi, elle le suivit. Son véhicule à peine arrêté, le conducteur avait déjà ouvert la porte arrière et il saluait deux garçons de laboratoire qui venaient de sortir du bâtiment.

« Voilà les lapins – trois cents pièces ! Avec ça, vous avez de quoi vacciner, inoculer et découper en morceaux !

— Ferme-la donc, bougre d'idiot ! » Un des hommes en blouse blanche passa la tête à l'intérieur de la fourgonnette. « Et les autres ? Ces trois cents-là seront vite passés à la casserole...

— Il en arrivera quatre cents autres demain. »

Carola, presque épouvantée, passa auprès des deux employés et entra dans le pavillon sans paraître se soucier d'eux, qui s'étaient retournés sur elle. Une nouvelle ? Avec un personnel de près de deux mille personnes on ne peut pas connaître tout le monde. Toi, par exemple, est-ce que tu sais qui travaille au 1 ?

Au bas des marches qui menaient au sous-sol dont la porte était largement ouverte – certainement afin de permettre le transport des cages –, Carola s'arrêta un instant ; s'efforçant de discipliner sa respiration, elle ravala une sensation de peur à goût de bile et s'engagea au hasard dans un couloir.

Il ne lui restait qu'à faire des vœux pour que son intuition fût la bonne.

À peine de retour chez lui, Tenndorf reçut trois appels.

Le premier venait de l'hôtel de police, et le commissaire Abbels le salua d'un grognement lorsqu'il décrocha. Un bruit suffisant à indiquer que, pour s'exprimer en termes mesurés, le policier était de mauvais poil.

« Vos annonces dans les journaux, monsieur Tenndorf...

— Elles étaient bonnes, hein ? Elles font de l'effet...

— Oui : sur les glandes lacrymales ! Une trouvaille qui aurait sa place dans un feuilleton-télé ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Exactement ce que vous avez dit : il faut remuer l'opinion.

— Savez-vous combien d'appels nous avons reçus aujourd'hui ? Le central est constamment bloqué.

— C'est magnifique si les gens réagissent ainsi !

— J'ai donné l'ordre qu'à partir de midi on ne passe plus les communications. Votre annonce, qui est plutôt un appel au peuple, fait passer la police pour une bande de jean-foutre...

— Je n'ai nullement écrit cela, monsieur le commissaire.

— Peut-être... mais tous ceux qui vous lisent le comprennent ainsi ! Nous ne sommes malheureusement pas comme vous dans une situation qui nous permette de publier un communiqué, une mise au point. Pour une prise de position officielle, le cas n'est pas assez grave...

— Je sais, je sais : un animal est une chose...

— Allons, vous n'allez tout de même pas enfourcher encore votre dada juridique ! Bien sûr : un animal n'est pas une chose, c'est un être vivant qui éprouve des sentiments... moi-même, j'ai un chien plusieurs fois primé ! » Abbels souffla de nouveau par le nez. Lorsqu'il s'échauffait, sa respiration faisait penser au bruit d'un soufflet de forge. « Seulement, dites-moi sincèrement : que peut faire la police quand on fauche un chien ou un chat ? Ou bien ces animaux s'échappent et reviennent chez eux, ou ils restent introuvables. La chance, une chance exceptionnelle, c'est que quelqu'un, par hasard, les reconnaisse. Mais qui a une chance pareille ? La police est complètement démunie. Comment et où devrait-elle faire des recherches ?

— Il y a aussi les marchands d'animaux.

— Naturellement. Et ils sont contrôlés. Tous les animaux qu'ils vendent ont des papiers : élevage d'origine, propriétaire précédent, certificat de vaccination du vétérinaire. Tout est en règle...

— Et les trafics clandestins ?

— Des preuves, monsieur Tenndorf, il faut des preuves ! Vous le savez : là où il n'y a pas de plainte déposée...

— Mais j'ai porté plainte !

— Une plainte contre qui ? Hein ? Si vous avez un soupçon, nous nous rendrons aussitôt à l'endroit indiqué. Mais, prière de nous fournir des indices sérieusement fondés.

— L'usine Biosaturne fait des expériences sur des animaux.

— Nous savons. Des animaux livrés par des élevages ayant pignon sur rue ou par des commerçants possédant une licence. Tout ce qui, dans la région, travaille sur des animaux nous est connu. Il existe même des commerçants qui ont des clients jusqu'en Bavière, à Berlin ou à Cologne. Et dans le cas d'opérations délictueuses, toutes les traces sont effacées, parce que ce trafic se fait sans papiers. » Abbels, de nouveau, souffla bruyamment. « Votre appel fait pleurer dans les chaumières, mais il n'aura aucun effet utile.

— Attendons, monsieur le commissaire. Quelqu'un aura peut-être vu une fourgonnette de livraison blanche et s'en souviendra. Il faut bien que ce véhicule stationne quelque part et, en Allemagne, il n'y a plus d'endroits complètement isolés. J'ai encore de l'espoir.

— Alors, bonne chance. » Le policier s'éclaircit la voix. « Je voulais simplement vous dire qu'avec vos annonces vous bottez un derrière qui n'y est pour rien : celui de la police ! »

Un peu plus tard, ce fut le professeur Sänfter qui téléphona. Avant même qu'il ait pu dire son nom, l'architecte voulut lui couper ses effets.

« Je sais ce que vous allez me dire, monsieur le Professeur : mes annonces font mouiller des centaines de mouchoirs... Et c'est ce que je voulais ! » Il eut un bref rire d'amertume. « La première protestation est déjà venue : celle de la police criminelle.

— Elle voit naturellement les choses d'un autre œil.

— Et vous, Professeur, comment les voyez-vous donc ?

— Comme vous.

— Je vous demande de m'expliquer cela.

— Vous avez parfaitement raison de mobiliser l'opinion publique. Une petite chatte et un chien au poil tricolore sont volés pour être – peut-être – vendus à des fins d'expérimentation. C'est une saloperie ! Vous avez pu vous en convaincre vous-même : dans mon laboratoire je ne travaille qu'avec des animaux venus d'élevages spécialisés. C'est

cruel aussi, je le reconnais – nous en avons déjà parlé –, mais devons-nous laisser périr des millions d'humains emportés par des épidémies, uniquement parce qu'il ne serait pas permis d'essayer sur l'animal des armes défensives ? Et la firme Biosaturne n'utilise – un mot effrayant – elle aussi que des animaux d'élevage. Albert Schweitzer, un humaniste profondément religieux, a lui-même considéré ces expériences comme une nécessité... au profit de l'humanité. Mais exclusivement pour la recherche médicale.

— Et les essais avec les rouges à lèvres, les sprays de toilette, les produits de nettoyage, les pesticides pour les végétaux ? Et lorsqu'on plante des électrodes dans le cerveau des chats pour tester les commandes du comportement... est-ce justifié ?

— Vous vous êtes documenté rapidement, monsieur Tenndorf.

— Je voulais être informé sur tout ce qu'on peut faire avec Mickey et Pumpi... c'est l'enfer sur terre ! Et l'excuse est toujours la même : pour le bien de l'humanité. C'est un infâme mensonge !

— Nous n'allons pas recommencer à en discuter, et surtout pas au téléphone. » Le professeur Sänfter se montrait vraiment remarquablement compréhensif. « Je voulais simplement vous dire que j'approuve entièrement votre appel. Seulement, il ne débouchera sur rien de concret.

— C'est également l'opinion du commissaire Abbels.

— Personne ne connaît le voleur. Les firmes qui lui achètent des animaux sont aussi peu connues que lui et, après votre appel, se dissimuleront davantage encore. Vous ne l'ignorez pas, n'est-ce pas ?

— C'est vrai. Au fond de moi, je considère Mickey et Pumpi comme perdus, et c'est un sentiment affreux de se l'avouer. Mais je dois faire quelque chose. Ne serait-ce que pour Wiga. Devrait-elle se dire : Mon père reste là sans rien faire ? Il laisse voler Mickey sans même se défendre. Est-ce que mon papa est un lâche ? Ma fille ainsi que le fils de Mme Holthusen veulent voir des actes... même si, finalement, ils ne mènent à rien. Et vous reconnaîtrez qu'on ne peut pas prendre cette considération à la légère. Croyez-vous aux miracles, Professeur ?

— Question bien difficile. En tant que médecin, je n'en ai pas encore vu, même les guérisons dites spontanées ne sont pas des miracles, mais des phénomènes psychiques. Et, plus généralement : qu'est-ce qu'un miracle ? Pour moi, le plus grand des miracles, c'est la vie. Cette combinaison précise – ou, si elle n'est pas précise, elle est malade – de cellules, d'hormones, de gènes, de réactions chimiques dans le corps vivant, on pourrait l'appeler un miracle. Et cela ne cesse de me fasciner... c'est encore le cas avec la recherche sur le SIDA. Mais vous, vous croyez aux miracles ?

— Non. J'espère un miracle, même s'il est très improbable.

— Bien. Venons-en au second motif de mon appel : construisez-moi une piscine comme vous l'entendez, vous avez toute liberté... et si je puis vous être utile d'une façon quelconque, je vous demande de me le dire. Je vais m'employer afin que les mesures les plus sévères soient appliquées, en ce qui concerne Biosaturne également. Il n'est pas impossible que je puise là quelque information concernant des expériences sur des animaux pratiquées dans d'autres firmes qui ne seraient pas aussi sévères dans leurs sélections.

— Je vous en remercie, Professeur. »

Tenndorf raccrocha. Mais il n'eut guère le loisir de réfléchir au contenu de cette conversation, car le troisième appel l'arracha presque aussitôt à ses pensées.

« Ici, Steffen Holle, fit une voix inconnue. C'est monsieur Tenndorf lui-même ?

— Oui.

— Ah, Dieu merci !

— Expliquez-vous, je vous prie. Qui parle ?

— Nous avons déjà essayé toute la matinée de vous joindre...

— Vous ne le croirez peut-être pas, mais, moi aussi, j'ai un métier. Et que signifie ce "nous" ?

— Nous, ce sont les membres de la communauté d'action "Sauvez les bêtes", qui a son siège ici, à Hanovre. Je suis Steffen Holle, son président. Vos annonces dans la presse ont fait l'effet d'une bombe. Elles ont mobilisé des masses, cent fois plus que nos propres tracts. Mais nous n'avons pas d'argent pour une action de ce genre.

— Merci. » Tenndorf sourit malgré lui. Mais le sourire était amer. En Allemagne, chaque année, on fume des milliards de cigarettes, on vide des millions de bouteilles de *Schnaps* – mais si chacun devait donner seulement un mark pour la défense des animaux, on entendrait une énorme clameur de protestation. Cela indique le peu de valeur de l'animal pour l'homme, alors que presque tout le monde se dit l'ami des animaux. Les bêtes prolongent et sauvent votre vie, mais elles ne valent pas un mark. Il faudrait enfin le dire très clairement : il y a quelque chose de profondément gâté dans la coexistence de l'homme et de l'animal, et de la nature en général.

« Je suis heureux que vous m'ayez appelé, monsieur Holle.

— Ce n'est pas tout. » Steffen Holle parlait plus vite, il sentait que Tenndorf allait raccrocher. Son intuition ne le trompait pas, car Tenndorf rapprocha de son oreille l'écouteur qu'il allait reposer sur l'appareil. « Nous voulons encore vous demander quelque chose.

— Je vous écoute.

— Si votre emploi du temps le permet, nous serions très heureux que vous passiez nous voir, ce serait très utile pour tout le monde. Je pense en effet que nous pourrions peut-être vous aider. Nous possédons une quantité d'adresses de marchands d'animaux – en règle ou clandestins – ainsi que d'instituts et de firmes procédant à des essais sur des bêtes.

— Mais c'est fantastique, monsieur Holle ! Je serai à votre bureau demain dans la matinée.

— Notre adresse est 14 Harvelus-Strasse. À l'entrée, vous ne verrez pas le nom de notre organisation, mais IMPO – Importation de fruits du Midi. Nous vous en dirons la raison lorsque vous serez ici et... – comment exprimer cela – que vous aurez gagné notre confiance. Excusez-moi, je sais que cela a l'air stupide, mais, pour certaines raisons, nous devons nous montrer très prudents.

— Je crois que je commence à comprendre », dit Tenndorf parlant plus lentement. Des idées lui passaient en foule par la tête. Mais s'il y avait une chance réelle, la dernière possibilité peut-être... elle s'offrait là.

« Nous vous serions très reconnaissants, reprit Holle, de ne parler à personne de notre conversation. Même à la mère du garçon en question.

— C'est promis.

— Je vous remercie. Donc, à demain dans la matinée. »

Tenndorf raccrocha. Il respira plusieurs fois à fond. Des noms d'instituts et de firmes qui font des tests sur les animaux... Pourrait-on peut-être sauver Mickey et Pumpi avec l'aide de cette communauté d'action ? Sa tension nerveuse était si grande qu'il bondit sur ses pieds, alla à son petit bar et se versa un double cognac. Il s'agit maintenant de garder la tête froide, s'admonestait-il lui-même. Pas d'euphorie stupide, pas d'attentes prématurées ni d'espoirs excessifs. Car, demain, cela fera trois jours que Mickey et Pumpi auront disparu.

Dans le long couloir du sous-sol, Carola Holthusen croisa successivement trois messieurs en blouse blanche, qui ne parurent pas lui accorder la moindre attention. Une blouse blanche – elle était de la maison. Seul, un « collègue » déjà âgé s'arrêta lorsqu'il la trouva immobilisée devant ce labyrinthe de laboratoires et de bureaux.

« Puis-je vous être utile ? demanda-t-il aimablement.

— Je ne sais pas... je... je suis du pavillon 4 et je viens prendre un beagle pour un test... nous expérimentons un nouveau sulfamide.

— Dans ce cas, ma chère collègue, vous tournez le dos à ce que vous cherchez. Couloir 5 et, tout au bout, à gauche.

— Couloir 5 ? Merci. » Carola restait hésitante. « Où vais-je trouver le couloir 5 ?

— Vous êtes nouvelle chez nous ?

— Oui. Pourquoi ?

— Une déduction très facile. Les couloirs ne sont pas numérotés mais sont marqués d'une couleur qu'on retrouve à chaque intersection. Le 1 est rouge, le 2 bleu, le 3 jaune et ainsi de suite. Votre 5 est lilas.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur...

— Borromäus Polder. Un prénom plutôt rare, je le sais. Mais mes parents, lorsqu'ils me l'ont donné, il y a plus de cinquante ans de cela, ont dû avoir leur petite idée.

— Je m'appelle Carola Holthusen. Merci encore.

— Mais de rien. » Polder, employé depuis plus de vingt ans à Biosaturne en qualité de biochimiste, confirma d'un geste de la main que ce léger service avait été plutôt un plaisir pour lui.

« Et si je puis vous être encore utile, n'hésitez pas à m'appeler. Poste 583. Je connais cela, quand on arrive dans la maison, on se met à tourner au hasard et on se trouve bientôt complètement perdu.

— En cas de besoin je n'oublierai pas. »

Carola regarda la couleur peinte à l'angle du couloir. Jaune : donc, couloir 3, et elle continua son chemin. Polder s'était retourné pour la suivre un instant du regard, comme le fait souvent un homme d'âge mûr dont le chemin a croisé celui d'une femme jeune et jolie, puis il disparut dans son bureau-laboratoire.

Au bout du couloir 5 – couleur lilas – et à gauche, se trouvait en effet l'animalerie. Une porte à deux battants, sans aucune indication, et qui était ouverte, s'ouvrait sur une grande salle où, le long des murs, s'alignaient les cages servant aux transports. Des pièces situées derrière celle-ci parvenait un assourdissant concert d'aboiements, de miaulements, de couinements. De temps à autre, un cri, dominant tous les autres, faisait penser à une plainte humaine.

Carola, au milieu de cette grande pièce centrale, devina, au bruit, qu'on amenait des animaux par un autre couloir. Elle regarda rapidement tout autour d'elle, choisit une porte au hasard et se faufila derrière. Elle se trouvait dans un des locaux réservés aux animaux déjà plusieurs fois « traités » – de pauvres bêtes endommagées, qui avaient survécu aux expériences et qu'on « remontait » en vue de nouveaux tests, des recherches de longue durée sur les effets à retardement de certains médicaments, spécialement en fonction de la durée de leur absorption.

Parmi les animaux, des chiens pour le plus grand nombre, mais aussi des chats, deux chèvres et une foule de cobayes, les uns restèrent

couchés, apathiques, dans leur prison, les autres, à l'approche de la jeune femme, sautèrent contre les grillages en découvrant leurs crocs, se comportant comme des bêtes enragées. Réactions de peur, haine de l'homme ? ou folie provoquée par les médicaments ?

Hésitante, parcourue de frissons glacés, Carola alla d'une cage à l'autre. Ni Pumpi ni Mickey ne se trouvaient ici. Mais elle voyait encore de nombreuses portes qui donnaient accès à d'autres pièces. Elle revint dans la grande salle centrale et se heurta aux deux hommes – garçons de laboratoire ou gardiens de l'animalerie – déjà rencontrés. Ils la regardèrent d'un air stupéfait tandis que le chauffeur du camion repartait en traînant une cage enfermant quatre lapins de belle taille. Il paraissait familier des lieux.

« Que faites-vous ici ? » questionna un des employés. Qui vous a donné la permission d'entrer ?

— Mais la porte est grande ouverte. »

Sa peur s'était brusquement dissipée. Comme pour un chanteur ou un comédien, c'est le premier pas le plus difficile, celui qui vous porte sur la scène, dans la lumière des projecteurs. Une fois ce pas fait, le trac a disparu. On joue son rôle.

« Que faites-vous ici ?

— Je viens choisir un chien pour nos tests.

— Bon de commande ! » et l'homme tendit une main.

« Je n'en ai pas.

— Impossible ! D'où venez-vous donc ?

— Du 4...

— C'est le plus beau ! Ils savent tout de même bien qu'aucune bête ne sort d'ici sans un bon et sans être enregistrée. Chez nous il y a de l'ordre. Ma petite dame, vous reviendrez lorsque vous aurez une fiche.

— Mais...

— Pas de mais... Ici, c'est pas un self-service ! »

Les deux hommes plantèrent là Carola et partirent en se hâtant vers un nouvel arrivage. Le chauffeur du camion sortit du local où étaient enfermés les lapins et les autres rongeurs, le visage fendu d'un large sourire.

« Ces gars-là, ils feraient dans leurs culottes pour une pauvre petite souris blanche ! lança-t-il en se frappant le front. Ils seraient capables de numérotter les puces, s'ils en élevaient ici... »

Carola ne répondit rien, s'éloigna de l'animalerie et s'engagea dans le couloir 6 – couleur orange. Après avoir dépassé quelques portes parfaitement neutres, puis plusieurs autres, plus larges et qui portaient l'inscription : « Attention ! Salle stérile ! », elle ralentit son allure. Elle n'avait encore jamais mis les pieds dans un hôpital, mais, à la

télévision, elle avait vu plus d'une fois des films se déroulant dans des cliniques. Et les portes qu'elle avait devant elle ressemblaient exactement à celles qui donnaient accès aux salles d'opération.

Elle s'arrêta, réfléchit un instant, puis, rassemblant tout son courage, elle ouvrit une de ces portes et entra.

La pause de midi n'était peut-être pas encore terminée pour ce service ou bien le personnel travaillait dans plusieurs salles, en tout cas, celle-ci, au carrelage immaculé, était déserte. Les lampes étaient allumées, y compris les puissants projecteurs éclairant les trois tables d'opération. Découverts, trois corps d'animaux y étaient étendus : de grands chiens, constata Carola, à leurs dimensions et à leurs formes, mais il était impossible de distinguer leur race. Ces chiens avaient été anesthésiés, mais ils paraissaient sans vie. Leurs ventres étaient ouverts, mais, à la différence des corps humains opérés, n'avaient pas été recousus. Tout semblait stérile, irréprochable, comme l'avait expliqué le professeur Sänfter : chez nous, les bêtes sont traitées comme des humains... pour le bien de l'humanité...

Carola jeta un dernier regard sur les tables d'opération, puis sortit rapidement de la salle. Sur le seuil, elle se heurta presque à un homme portant un tablier vert et une calotte verte de chirurgien ; un masque pendait à son cou.

« Hé ! hé ! qui donc se promène par ici ! s'exclama-t-il d'un ton gamin. Une petite biche égarée ? Les faons sont traités en douceur au cabinet 3. On y trouve un divan assez large, un petit bar privé – c'est mon bureau. Couleur rose – quelle autre couleur conviendrait ? – n° 3.

— Vous devriez bien placer des écriteaux dans la forêt, ainsi les biches ne se perdraient pas.

— Épatant ! » L'homme en vert barrait le passage à Carola. « Eberhard Schelling, mais mes amis m'appellent Hardy. Vous avez la permission de m'appeler aussi Hardy. Vous me plaisez beaucoup.

— Très aimable à vous, mais vous ne me plaisez pas.

— Allons, ce n'est pas possible ! »

Le docteur Schelling, connu dans toute la maison pour sa manière un peu insistante de « lever » les femmes, eut un rire satisfait.

« Vous voyez : c'est très possible. S'il vous plaît, laissez-moi passer.

— Pas sans un droit de douane, Bambi...

— Tenez-vous absolument à recevoir une gifle ?

— Elle est délicieuse ! » Le docteur Schelling ne fit pas mine de lui céder le passage. « D'abord, expliquez-moi donc ce que vous faites ici. Vous n'avez pas vu l'inscription : "Entrée interdite" ? Et cependant vous êtes entrée. C'est une faute grossière.

— Est-ce le commencement d'un chantage ?

— Je préfère dire : l'éclaircissement de la situation.

— Eh bien, pour que tout soit clair : je cherchais le docteur Polder.

— Dans une salle d'opération ! Mais ce bon vieux Polder ne mijote que de l'urine de singe ! » Et Schelling éclata de rire. « Je vous mets en garde, jolie collègue : Borro est un redoutable cuisinier du dimanche : on ne sait jamais avec quoi il épice ses plats. Il a la passion des sédiments d'urine de singe. Déclinez toute invitation à un repas préparé par lui. Venez chez moi...

— Bien. J'en prends bonne note. Et maintenant, puis-je enfin passer ?

— Feu vert ! » Il libéra la porte. « Allons, jolie biche, vous n'allez pas me quitter sur une colère. Souriez donc...

— Et pourquoi ? Parce que je vous vois ? »

Elle fit un brusque demi-tour et s'éloigna rapidement dans le couloir. Il était grand temps de quitter les lieux, car la situation devenait dangereuse. Elle savait que Schelling la suivait du regard, aussi s'engagea-t-elle dans le premier couloir transversal. Alors, elle respira plus librement et ralentit son allure. Son cœur battait fort, comme si sa poitrine était devenue trop étroite.

Le docteur Schelling entra dans la salle d'opération, refermant la porte sur lui. Une fille remarquable, soliloquait-il. Un visage ravissant, un corps harmonieux et un cul du tonnerre. Elle est donc avec ce vieux Borro. Qu'est-ce qu'elle fait là ? Et d'abord : que peut faire avec elle un type comme Polder, à la puissance virile déjà diminuée ? Elle n'est absolument pas à sa place chez lui. Il faudrait aviser à changer cela. Première condition : savoir son nom. Le reste sera du domaine du chef du personnel scientifique – et il avait de bonnes relations avec celui-ci.

Schelling s'approcha de la première table d'opération. Il s'était déjà mis au travail lorsque trois hommes également habillés en vert et deux aides entrèrent.

« Oh ! oh ! s'exclama un des chercheurs, donnant un coup de coude en passant à Schelling. Déjà à l'ouvrage ? Pas de petite sieste avec Katharina aujourd'hui ?

— C'est fini depuis hier soir. »

Schelling s'écarta un peu de la table d'opération. Un des aides découvrit entièrement l'animal et jeta les linges verts dans un grand panier. Le chien était un rottweiler de grande taille. En de nombreux endroits le poil était rasé et l'on voyait sur la peau des abcès suppurants.

« Il est venu à Kathi la fichue idée de se faire épouser. Alors aussitôt freiner, mes amis, machine arrière, à toute vapeur ! »

Schelling alla au lavabo, se lava soigneusement les mains et les avant-bras avant de les plonger dans une solution désinfectante. « Mais ne jamais se décourager, camarades... redoubler d'activité ! Je viens à l'instant de faire connaissance d'une ravissante souris – une souris pourvue de piquants ! Elle les a sortis aussitôt... mais cela ne lui servira à rien... Je l'aurai bientôt dans ma salle d'opération. »

De nouveau, il éclata d'un rire bruyant, se fit aider pour ôter son tablier vert et alla dans la pièce contiguë pour se mettre « en civil ». Sorti dans le couloir, il marqua un temps d'hésitation, se frappa les poings l'un contre l'autre et prit le chemin du 583, domaine de Borromäus Polder.

Celui-ci, assis devant un appareil de mesure compliqué, leva un instant la tête à l'entrée de son collègue. Dans la pièce, on respirait effectivement une odeur d'urine prononcée.

« Que fais-tu donc cuire dans ta casserole ? l'interpella gaiement Schelling. Des rognons au vinaigre, non ?

— Une mykopolysaccharose...

— Grand Dieu ! Une spécialité gastronomique plutôt rare. » Schelling s'assit familièrement sur l'angle du bureau. « Dis-moi : comment s'appelle donc ta nouvelle collaboratrice ? » interrogea-t-il sans autres préliminaires, afin d'utiliser l'effet de surprise.

Mais le docteur Polder, sans manifester aucune réaction, continua de regarder dans l'oculaire de son appareil.

« De qui parles-tu ?

— Allons ! ne joue pas les petits saints, Borro. Cette petite avec un cul fantastique.

— Chez moi, il n'y a aucun cul fantastique.

— Est-ce que tu la caches ? Voyons, Borro, sois raisonnable... tu ne vas pas risquer un infarctus cardiaque...

— Je te répète que j'ignore de qui tu parles. C'est la pure vérité.

— Elle est entrée chez moi, dans la salle d'opération, elle était à ta recherche.

— C'est impossible. Je n'ai pas bougé d'ici. A-t-elle vraiment dit mon nom ?

— La petite rusée ! » Schelling frappa la table du plat de la main.

« Elle m'a bien possédé ! Mais il faut qu'elle te connaisse : elle a prononcé ton nom sans hésiter un instant. Comme une ancienne collaboratrice, en tout cas comme quelqu'un qui te connaît bien.

— À quoi ressemblait-elle ? » Polder se retourna sur sa chaise.

« Elle est très jolie.

— Ce n'est pas une description.

— Bon sang ! Ne continue pas à faire l'innocent ! Quelqu'un que tu ne connais pas ne peut pas te connaître.

— Était-elle grande ? – 1,70 mètre environ, et mince ?

— Oui.

— Cheveux châtain clair ?

— Oui !

— Silhouette sportive. Un peu moins de trente ans. Portait-elle une blouse de laborantine ?

— Tu la connais ! » Et le docteur Schelling sauta du coin de table où il était perché. « Comment s'appelle-t-elle ? Où peut-on la trouver ?

— Aucune idée !

— Borro, ne fais pas l'idiot ! Tu ne peux pas l'enfermer !

— Je ne sais ni son nom, ni son adresse, ni ce qu'elle fait ici. Je l'ai rencontrée dans le couloir, elle était complètement perdue et cherchait l'animalerie. Je lui ai simplement indiqué le chemin. Ah ! si ! elle m'a dit encore qu'elle venait du pavillon 4. C'est tout. »

Polder regarda tranquillement son visiteur dans les yeux. Elle s'appelle Carola Holthusen, réfléchissait-il. Mais je ne te dirai pas son nom, mon garçon, elle ne figurera pas sur ton tableau de chasse. Du moins, je ferai tout mon possible pour l'empêcher.

« Es-tu satisfait ? demanda-t-il.

— C'est déjà un commencement. Je vais passer le 4 au peigne fin. Merci pour le renseignement... et continue de faire de belles recherches dans ton pipi de singe ! »

Et le docteur Schelling partit en sifflotant. « Espèce de pantin ! » dit tout haut Polder en hochant la tête.

Tout l'après-midi, Carola alla d'un bâtiment à l'autre et explora consciencieusement l'usine Biosaturne. Sa peur du début l'avait complètement abandonnée. Partout où elle tombait, on ne lui demandait rien, après un salut de la tête on continuait le travail. Elle vit de grands laboratoires, des petits labos spécialisés, des salles équipées d'appareils spéciaux, d'énormes microscopes, des machines compliquées dont le but lui était parfaitement énigmatique. Et les grands ateliers de la fabrication, les machines automatiques qui modelaient pilules et comprimés, les automates qui remplissaient les ampoules, le conditionnement, l'emballage des produits finis. C'était un spectacle fascinant de voir pour la première fois le chemin menant du laboratoire de recherche jusqu'au médicament prêt à être livré, le médicament qui soulage ou même guérit.

Le temps s'écoula rapidement. Mêlée au flot des employés, Carola quitta l'usine à la fin de la journée de travail, monta dans sa voiture, stationnée trois rues plus loin, et rentra tout droit chez elle. La

première journée avait été un succès. Elle avait bien exploré tout l'établissement, savait où les animaux destinés aux expériences étaient gardés. Et d'abord, personne n'avait eu le moindre soupçon. Elle faisait partie, tout naturellement, du personnel de Biosaturne.

Quelle erreur !

Dès que le docteur Schelling eut quitté son collègue « Borro », celui-ci, sans perdre un instant, appela le service du personnel. L'attente ne dépassa pas quelques secondes, et l'ordinateur, consulté, répondit : Non, chez nous, il n'y a pas de Carola Holthusen.

« Ce doit être une nouvelle, qui vient d'être engagée...

— Dans ce cas aussi, docteur, elle serait dans l'ordinateur. »

La secrétaire parut interroger une nouvelle fois la machine.

« Je regrette. Aucune Carola Holthusen ne figure parmi les candidats en période probatoire : elle est inconnue chez nous.

— Mais cette Carola est ici, elle se promène en blouse de laborantine ! J'ai moi-même parlé avec elle.

— C'est impossible, docteur !

— Pensez-vous que je sois complètement fou ?

— Oh ! docteur ! ce n'est certainement pas dans ma pensée.

— Merci ! »

Le docteur Polder raccrocha assez brusquement. Il n'y a pas de Carola Holthusen. Qui était donc cette jeune et jolie femme ? C'était une circonstance curieuse, et qui méritait d'être portée à la connaissance du service de surveillance. Mais Polder s'abstint de le faire. Il avait décidé de suivre l'affaire lui-même. Qui que fût cette femme, ce ne serait sans doute pas sa dernière visite à Biosaturne, elle reviendrait. Il la rencontrerait bien quelque part et, il l'espérait, avant le docteur Schelling.

Ce même soir, poussé par une curiosité impatiente, Horst Tenndorf se rendit de nouveau chez Carola. Mike, qui, après l'école, avait passé tout l'après-midi chez ses voisins, fut une source d'informations en ce qui concernait sa mère. Par d'habiles questions, Tenndorf avait su l'amener à évoquer des souvenirs qui finirent par composer pour lui l'image de la famille Holthusen, et surtout celle de Carola.

À en croire le jeune garçon, son père était parti un matin au travail, comme chaque jour, mais il n'était pas rentré. Avant que Carola, inquiète, ait pu faire appel à la police, il avait téléphoné de Rome pour annoncer tout simplement : « Je ne reviendrai pas. Tu as peut-être pressenti quelque chose, maintenant, je te dis franchement ce qu'il en est : j'aime Lilo, nous allons quitter l'Europe et commencer ailleurs une nouvelle existence. Ne me demande pas pourquoi... Je

n'aurais jamais pu imaginer qu'une telle chose soit possible. Mais tu es assez jeune pour reprendre ton ancien travail et tu as encore beaucoup de relations dans le monde de la mode. Pour les premiers temps, j'ai viré sur ton compte trois mille marks. Et puis, je te le demande : devant Michael, ne maudis pas son père, dis-lui que je l'aimerai toujours, où que je puisse aller, et que s'il a besoin de moi, je serai là. Non, Carola, ne me demande pas de m'expliquer. Il faut que tu te sentes maintenant complètement libre... » Puis il avait raccroché.

Carola avait transcrit cette conversation et Mike en avait pris connaissance un peu plus tard – il y avait six mois de cela. « T'en fais pas, maman, avait-il dit alors à sa mère en prenant ses mains dans les siennes, nous y arriverons bien sans lui. Tu as déjà fait les esquisses de quatre collections... »

Un jeune garçon, jeté à un âge si tendre en face de ses propres responsabilités, et une mère qui avait lutté victorieusement contre le chagrin et la déception... Ce Holthusen doit avoir été un fameux crétin, se répéta Tenndorf une nouvelle fois. Qui peut planter là une femme aussi merveilleuse ! Il faut être tombé sur la tête ! Soit, il ne connaissait pas cette Lilo, la secrétaire de Holthusen, mais il se l'imaginait comme une jolie poupée, caressante, ronronnant comme une chatte, toujours prête aux jeux amoureux, légèrement sosotte, mais capable de calcul, et Holthusen était tombé dans le piège. Quoi qu'il en fût, Tenndorf se sentait maintenant obligé de veiller sur Carola, de la protéger, même si personne ne le lui avait demandé ; mais le coup du sort qui avait frappé leurs enfants les liait maintenant tous deux.

« Alors, comment ça s'est-il passé ? demanda-t-il à Carola dès que celle-ci eut franchi le seuil.

— La chose a vraiment bien marché. Je connais maintenant toute l'usine. »

Carola, en riant, le précéda dans le séjour. Lui la regardait... ses jambes, les beaux cheveux tombant jusque sur ses épaules. Holthusen, quel idiot tu as fait, je ne te comprends vraiment pas...

« Carola, avez-vous pu approcher les animaux ?

— Oui, mais seulement dans une partie des locaux. En tout cas, je sais maintenant où ils se trouvent. Demain j'entrerai dans les autres pièces. »

Mais elle aussi se trompait.

L' « Imexsud » – tel était le nom de la société d'importation de fruits du Midi, et sous ce titre on lisait encore « Impo » sur la plaque, comme s'il s'agissait d'une firme importante – avait ses bureaux dans un joli immeuble de la Harvelus-Strasse. Les deux pièces étaient fort chichement meublées : dans la première, deux tables ordinaires, quelques chaises, un portemanteau, des rayonnages portant quelques livres, un appareil téléphonique. L'autre pièce ne contenait que sept grandes cages et une montagne de couvertures. Quelques écuelles en matière plastique étaient empilées les unes sur les autres. Dans un angle, il y avait deux cartons remplis de boîtes de conserve, des aliments pour chats et pour chiens. Un grand poster en couleurs était fixé sur le mur le plus long : un caniche au poil broussailleux qui faisait le beau, et, au-dessous, une ligne en gros caractères : « Je vous en prie, ne me portez pas sur la table d'expérience ! »

Le président de la communauté d'action « Sauvez les bêtes ! » attendait Tenndorf. Steffen Holle était un homme encore jeune, aux longs cheveux bouclés, vêtu d'une veste de cuir très éraflée et de jeans étroits souvent lavés. Un de ces types que l'honnête bourgeois regarde habituellement de travers, sans soupçonner ce qui se cache derrière le laisser-aller extérieur.

Holle tendit la main au visiteur et, d'un geste, l'invita à s'asseoir sur une des chaises vétustes.

« C'est chic d'être venu. Une cigarette ? Un petit verre d'alcool ? »

— Merci, non. Il est encore trop tôt pour moi. »

Tenndorf était resté debout, regardant autour de lui.

« Votre importation de fruits du Midi me donne l'impression de commercer surtout avec de la marchandise peu fraîche. Vos bureaux ne font pas penser à un gros chiffre d'affaires.

— Nous aimons bien la manière anglaise. » Holle eut un rire juvénile. « Ne pas faire ostentation de ce qu'on a sur son compte, mais être d'autant plus puissant : tel est notre principe.

— Et vous avez beaucoup sur ce compte ?

— Et comment... du vent en quantité !

— Qui finance votre organisation ?

— Nous, c'est-à-dire les membres actifs, et des contributions volontaires. » Holle ouvrit largement les bras et conclut : « Nous

sommes les derniers grands idéalistes.

— Et c'est pour cela que vous êtes obligés de vous dissimuler derrière une fausse enseigne.

— Exactement ; quatre plaintes contre nous – plus précisément, contre inconnu – sont instruites par le parquet. Motifs des inculpations : cambriolages et vols de différents animaux de différentes races, comme c'est joliment formulé.

— C'est vraiment un comble ! » Tenndorf s'assit, prit une cigarette et l'alluma. « C'était donc vous ? Les libérations d'animaux spectaculaires dont tous les quotidiens et les magazines ont parlé ?

— Moi et mes amis... oui.

— On a publié des photos d'un homme au visage masqué par un bas formant cagoule... c'était vous ? Eh bien, on ne vous reconnaît vraiment pas ! » Tenndorf regarda Holle avec insistance à travers la fumée de sa cigarette. « Pourquoi me racontez-vous cela ? Je vous suis complètement inconnu. Je pourrais trahir votre incognito, et d'autant plus aisément que je connais le commissaire Abbels. C'est lui qui enquête sur l'affaire, n'est-ce pas ?

— Oui, et je suppose que vous avez déposé une plainte auprès de son service à cause de Mickey et de Pumpi.

— Vous parlez comme un juriste.

— J'en suis un.

— Ça, c'est le bouquet ! »

Holle fit un large sourire et s'assit en face de Tenndorf, sur le coin de la table.

« Vous allez dire que c'est une histoire de fou, mais je suis bel et bien magistrat du parquet. Mon cher et estimé collègue Ernst Doenburg instruit des plaintes contre l'inconnu que je suis. Vous comprenez maintenant que je doive me camoufler derrière Impo et Imexsud ? Cela peut encore me coûter toute ma carrière...

— Encore, dites-vous ? Vous croyez que la situation peut changer ? Un cambriolage reste un cambriolage, et un vol reste un vol. Vous n'avez pas sauvé des êtres vivants d'une mort certaine et affreuse dans des expériences de laboratoire, mais vous avez bel et bien volé des choses, des objets !

— C'est justement cela que j'espère pouvoir changer – et pas seulement moi, mais beaucoup de mes collègues : la reconnaissance juridique de l'animal comme d'un être vivant et non comme d'une chose. Mais c'est un but éloigné. Il nous faudra encore travailler longtemps dans la clandestinité, jusqu'à ce que ces messieurs de Bonn se réveillent et se décident à modifier la loi. Un chien bourré de lessive concentrée n'est pas, et de beaucoup, aussi important qu'un

vote approuvant l'augmentation du traitement des parlementaires. Sur ce point tous les partis sont unanimes.

— Et c'est un serviteur de l'État qui tient ces propos ! Vous me faites un drôle de procureur ! »

Ils éclatèrent de rire tous deux, puis Holle redevint sérieux.

« Je ne vous ai pas invité dans cette caverne pour vous convier à un soutien financier. Je voulais vous montrer une partie de notre documentation.

— Merci. Ce que j'ai vu chez le professeur Sänfter me suffit. Mais...

— Mais... ? » Holle haussa les sourcils. « Ce “mais” annonce-t-il une disposition à transiger ?

— Non, ce que je veux dire, c'est que, du sérum antidiphthérique jusqu'à l'insuline, des transplantations d'artères jusqu'aux greffes du cœur – tout a d'abord été essayé sur des animaux, et cela a contribué à sauver la vie de millions d'humains. Sur ce point je suis obligé de donner raison à Sänfter.

— Moi aussi. Mais il ne s'agit pas de cela. Je ne veux pas, à présent, vous poser cette question : si votre Mickey contribuait à faire faire un pas en avant dans la thérapeutique de la sclérose en plaques, diriez-vous : “D'accord, nous rayons Mickey de nos papiers” ? Il s'agit d'expériences d'un genre tout différent et que je n'hésite pas à qualifier de perverses. » Holle prit un des dossiers posés sur la table et l'ouvrit. Il contenait une quantité de photographies. Jetant un coup d'œil sur la première, Tenndorf sentit son cœur se serrer.

« Des documents à vous faire dresser les cheveux sur la tête – voulez-vous les voir ? interrogea Holle.

— Oui. » Tenndorf, prenant sur lui-même, fit un signe d'acquiescement.

« Je me demande seulement : à quoi cela servira-t-il ?

— Je vous l'expliquerai ensuite. » Holle lui tendit un cliché. « Ce sont des photos prises au cours d'une série de tests D.M. 50. Explication : D. signifie dose, M., mortelle, et 50 indique le pourcentage. Ce test permet de mesurer la toxicité aiguë et subaiguë d'une substance, c'est-à-dire sa capacité d'empoisonner un organisme. Plusieurs groupes de sujets reçoivent cette substance plus ou moins concentrée. Si, dans un groupe, 50 % des animaux périssent, le but visé par l'expérience est atteint, d'où ce chiffre de 50. Autrement dit : les animaux soumis à ce test sont condamnés à mort. Nous savons ce que peut durer pareille agonie : des heures, des jours, des semaines, un combat désespéré au milieu de terribles souffrances. C'est ainsi qu'un nouveau produit antiparasites pour les plantes a été essayé sur des singes, des chiens et des chats. Ces bêtes ont souffert de difficultés

respiratoires, de vomissements, de paralysies, de lésions des poumons et du cerveau, et c'est après plus de quinze jours qu'elles ont été délivrées de ces maux. Tout cela afin de protéger une rose des pucerons ! » Holle reprit la photo des mains de son visiteur. « Pour cette série de tests D.M. 50, on n'a pas besoin de coûteux animaux d'élevage. Des chiens et des chats ramassés dans la rue suffisent...

— Mon Dieu ! n'est-ce pas du sadisme de me dire cela, à moi ? » fit Tenndorf d'une voix opprimée par l'émotion.

D'un geste rapide de la main Holle passa outre au reproche et prit la photo suivante.

« Que voyez-vous sur celle-ci ? Un porc, un honnête porc domestique sur la table de dissection. Une clinique vétérinaire, penserait quiconque voit ce cliché. Erreur ! Cette photo montre une expérience exécutée pour le compte de la Bundeswehr. Ce malheureux porc, en effet, a été tué avec une nouvelle munition dont on teste la force de pénétration et les effets à diverses distances. C'est ainsi qu'on essaye sur des animaux la fameuse Arme C, c'est-à-dire les moyens de combat chimiques tels que les gaz toxiques. De même pour des bombes à bactéries et autres obus. Nous possédons une donnée statistique : pour ces essais de caractère militaire, dans les années 1970 à 1983, 96 000 moutons, porcs, chèvres, mulets et chiens ont été, approximativement, mis à la disposition de la Bundeswehr. À partir de 1983 jusqu'à ce jour : mutisme, mais nous craignons le pire. »

Holle reposa la photographie sur la pile. Tenndorf restait silencieux, mais, autour des yeux, son visage avait de légers tressaillements nerveux.

« Vous pourriez, bien sûr, m'objecter : que voulez-vous exactement ? Vous ameutez les gens à cause d'un porc tué par balle et, chaque jour, des millions de porcs sont abattus et mangés dans le monde. Des millions de bœufs, des millions de moutons, des millions de veaux. Nous, les humains, nous les dévorons. Pourquoi ne faudrait-il pas tuer quelques chèvres ou quelques porcs avec une nouvelle munition ou les faire périr dans les chambres à gaz ? Les chasseurs tuent bien aussi des chevreuils, des daims, des faisans – qui finissent dans la casserole, le four ou sur le gril. Ce cochon tué par les militaires nous procure des connaissances qui, en cas de guerre, pourront être utilisées pour la protection des hommes. Une argumentation qui rejoint celle des médecins. Mais, vous : qu'en pensez-vous ?

— Je pense à mon repas de midi. Je voulais faire griller un steak. » Tenndorf se força à sourire. « Faut-il que nous devenions tous végétariens ? Mais on voit alors intervenir certains Verts : les plantes aussi sont des êtres vivants ! Des scientifiques américains, paraît-il, ont

constaté que des fleurs, lorsqu'on les arrache de terre ou qu'on les coupe, versent des larmes ! Alors que nous reste-t-il ? Seulement à mourir de faim. Monsieur Holle, tout cela est absurde ! » Et Tenndorf se frappa le front du plat de la main. « Si l'on pose le problème de l'expérimentation animale de cette façon, il est impossible de discuter sérieusement. Il s'agit d'actes de cruauté commis sur les bêtes, qu'on peut éviter.

— C'est exactement ce que je voulais vous entendre dire. »

Holle referma le dossier. Les autres photos ne feraient que montrer des variations sur le même thème : des créatures mutilées, sur la table de dissection, emprisonnées dans des appareils, pendues, ou avec des électrodes plantées dans le cerveau.

« Il me semble que le professeur Sänfter vous a ébranlé. Naturellement, nous aussi nous continuons à faire griller des steaks.

— Bien. Pour la troisième fois, la même question : pourquoi me montrez-vous et me racontez-vous tout cela ?

— Afin de vous enrôler.

— M'enrôler ? Pour quoi faire ?

— Pour de nouvelles actions contre les marchands qui expédient ces bêtes à la mort. » Holle alluma une nouvelle cigarette. « En effet, monsieur Tenndorf, tout le monde s'indigne à la vue de telles photos : on écrit de grands articles, on exige des mesures, de nouvelles lois, des sanctions, tout un peuple clame sa réprobation à plein gosier. Mais, pratiquement, que se passe-t-il ? Rien ! Absolument rien ! Uniquement de bonnes paroles, de bas en haut, jusqu'au gouvernement et aux ministres compétents, donc responsables. De nouvelles lois ? Oui, mais extrêmement douces, édulcorées, car le lobby est puissant et adroit. Indirectement, des industries entières vivent des expériences sur l'animal. Il y a des usines qui fabriquent des couveuses à souris climatisées, des chambres froides pour la conservation d'embryons d'animaux d'expérimentation et, ce qu'on baptise "sièges de primates", sur lesquels les singes sont immobilisés, sans oublier tout le matériel de laboratoire, les cages, les accessoires des élevages. Savez-vous que la firme multinationale américaine, les Charles River Breeding Laboratories, livre annuellement vingt millions d'animaux destinés aux tests et qu'elle ouvre à présent une filiale en Allemagne ? Vingt millions d'animaux pour des expériences mortelles – on a peine à imaginer une telle quantité. C'est là que réside la puissance des marchands d'animaux : dans l'ordre de grandeur de l'industrialisation de la mise à mort, les milliers d'emplois. Aussi chaque ministre préfère-t-il se voiler la face. » Holle reprit sa respiration. « À quoi bon les marches silencieuses avec des mots d'ordre sur les banderoles ? À quoi bon toute agitation ? Autant en emporte le vent... Non, ce qu'il

faut, c'est *agir* ! Et agir, dans le cas présent, signifie se livrer à des attaques directes contre ceux qui méprisent la vie animale. Il faut frapper là où d'autres ne font que parler. Cela sonne un peu radical, extrémiste. Mais la lâcheté des hommes appelle le radicalisme.

— Et moi, je dois en être ?

— Oui. Il y en a beaucoup qui parlent, mais peu qui s'engagent. Or, vous êtes un homme à qui nous pouvons faire appel, comme le prouvent vos annonces dans la presse. »

Tenndorf resta un moment silencieux, regardant fixement devant lui. Holle attendait une réponse, mais son interlocuteur lança soudainement. « Donnez-moi donc un cognac !

— Ah ! Vous voyez... » Holle allongea le bras dans la direction des rayonnages branlants, écarta deux classeurs pour sortir une bouteille qu'ils dissimulaient. Il y avait des verres à côté, de simples verres à eau. « Je n'en ai pas d'autres, expliqua-t-il, mais les Russes aussi boivent la vodka dans ces verres-là.

— S'il vous plaît, juste un doigt pour moi. »

Holle en versa un peu plus. Tenndorf leva son verre en le regardant, but, puis retourna le verre vide.

« C'est vrai, je me sens mieux, commenta-t-il. Vous pensez donc que je vais me mettre un foulard devant la bouche ou me passer un bas sur le visage pour aller voler des animaux...

— Libérer, monsieur Tenndorf, libérer...

— Bien. Comment vous imaginez-vous la chose ?

— Nous nous réunissons ici, discutons de l'action, décidons tout jusque dans le plus petit détail, nous faisons entrer en ligne de compte les difficultés et les obstacles possibles – bref, une espèce de travail d'état-major. Ensuite, c'est l'opération, de nuit. La seule différence, c'est que nous comptons maintenant un homme de plus.

— Si j'accepte...

— Puisque vous ne vous êtes pas déjà levé pour prendre la porte, je suppose que vous acceptez.

— Et quel rôle m'avez-vous attribué ?

— Pas celui du libérateur proprement dit. Vous formerez les services de l'arrière, pour continuer à employer le vocabulaire militaire. Vous aurez à conduire le camion et à mener les animaux délivrés dans un lieu caché.

— Vous avez besoin de moi pour un travail aussi simple ? N'importe qui peut le faire aussi bien que moi.

— Non. Car la conduite du camion n'est pas tout ce que nous vous demandons. Il nous faut une cachette de dimensions importantes.

— Ah ah !

— Nous voulons étendre notre action. Nous ne pouvons délivrer autant d'animaux que nous disposons de place suffisante pour les planquer. Croyez-moi : j'ai le cœur serré lorsque je dois abandonner les autres, sachant que le lendemain ou le surlendemain ils seront transportés dans les laboratoires et autres instituts. » Holle sourit au visiteur avec un air de complicité. « Vous êtes architecte, vous avez plusieurs constructions en train à Hanovre et aux environs, c'est un hiver rigoureux, le bâtiment est arrêté presque partout, mais les sous-sols sont terminés. Vous devinez où je veux en venir ?

— Pas mauvaise idée. Mais elle a un défaut.

— Ah ! Lequel ?

— Les caves, naturellement, ne sont pas chauffées. Avec le froid qu'il fait ce sont, littéralement, des glacières.

— Objection écartée : nous l'avions prévue. Il y a des radiateurs à gaz, branchés sur des bouteilles de propane. » Holle vida son verre. « Vous voyez : nous avons pensé à tout. Ce que nous n'avions pas encore, c'était un fourrier... et vous voilà.

— Je dois avouer que je suis en train de prendre goût à la chose. » Tenndorf regarda sa montre. « Quand la prochaine réunion de votre communauté d'action aura-t-elle lieu ? Je dois maintenant interrompre ici notre conversation. Dans une demi-heure, j'ai rendez-vous avec le professeur Sänfter.

— Alors, je vous souhaite beaucoup de fermeté. » Holle lui tendit la main. « Ne soyez pas comme trop de nos politiciens : tenez bon ! »

Ils éclatèrent tous deux de rire, se séparèrent comme de vieux amis, et Holle suivit Tenndorf du regard jusqu'à ce que son auto ait disparu au premier croisement. Rentré dans son bureau, il décrocha aussitôt le téléphone pour appeler quelqu'un qu'il nomma Harry.

« Je crois que cela va marcher, dit-il. As-tu le camion ?

— C'est réglé. Un deux tonnes. On peut y faire entrer deux bonnes centaines de bêtes.

— Magnifique. À demain, Harry. Ici, à 18 heures. »

Holle raccrocha, alluma une nouvelle cigarette, s'approcha de la fenêtre et regarda la rue enneigée. M. Steffen Holle, docteur en droit, substitut du procureur de la circonscription de Hanovre, contre lequel trois plaintes étaient déjà déposées.

Si jamais la chose transpirait, il se trouverait chômeur pour le reste de son existence. Qui voudrait encore l'employer ? L'État ? – c'était exclu. L'industrie ? – pas davantage. Ouvrir son propre cabinet de conseiller juridique ? On aurait déjà pu paver les rues avec des juristes.

Et, un de ces prochains jours, un nouveau dossier allait être

ouvert : cambriolage nocturne et vol d'animaux. On pouvait raisonnablement prévoir que ce serait le cadet parmi les magistrats du parquet qui serait chargé aussi de cette affaire.

Aux environs de midi, Laurenz Kabelmann pénétra dans la maison, il avait une drôle d'expression. Il sentait l'étable, une odeur âcre de crotte et d'urine qui avait imprégné ses vêtements. Pour la première fois depuis des mois les bâtiments 1 et 2 et leurs annexes avaient été nettoyés à fond. Kabelmann avait lavé et frotté les couloirs à l'eau chaude, vidé chacun des boxes afin de gratter la saleté qui s'était attachée sur les grillages et les planchers. Il avait même baigné les animaux les plus crottés, les avait frottés avec une brosse et du savon et avait soigné les plaies suppurantes. Il se faisait un peu l'effet d'être Hercule, après avoir nettoyé les écuries d'Augias.

« Ce gaillard vaut de l'or ! avait dit Wulpert à sa femme Emmi et à Josef, son fils. Il a l'air d'un loqueteux – mais il abat de la besogne. Je ne l'en aurais pas cru capable... comme on peut se tromper. Six mois chez nous, et ce sera un homme présentable ! Voulez-vous parier ? Ce gars-là restera avec nous au printemps. Il ne repartira pas sur le trimard. »

« Qu'est-ce qui se passe ? » questionna Wulpert. Il était déjà à table, attiré par l'arôme du rôti qui venait de la cuisine. « Tu es affamé ? Patiente encore dix minutes, Lauro. Nous avons un rôti de veau.

— Il y a quelqu'un dehors, dit Kabelmann, la mine inquiète. Il ne veut pas s'en aller.

— Chez nous ? Qui est-ce ?

— Un de ces types de la presse, un reporter... »

Wulpert sursauta comme s'il avait été touché par une décharge électrique.

« Et toi, andouille ! vociféra-t-il, tu ne lui as pas cogné dans la gueule ?

— Je..., je ne savais pas si... » Kabelmann écarquillait les yeux sans trouver ses mots. « J'ai pensé... la mauvaise réclame... mais...

— On peut se fier à toi, tu es un vrai idiot ! » Et Wulpert, ayant repoussé violemment sa chaise, sortit en trombe de la maison et se rua sur le journaliste qui attendait tranquillement dans la cour ; sa caméra, toute prête, était suspendue à son cou. Kabelmann, lui, s'approchait lentement. Personne ne remarqua son sourire, ce qui prouve qu'une barbe pas très soignée peut être aussi utile.

« Dehors ! lança Wulpert d'une voix devenue rauque lorsqu'il fut arrivé devant le reporter. Foutez tout de suite le camp de chez moi !

— Je suis reporter au magazine illustré *Regards sur le monde*, et je voudrais, j'aimerais...

— Je me torche avec *Regards sur le monde*. Ici, il n'y a rien à regarder ! C'est une exploitation agricole comme toutes les autres, où l'on élève des animaux. » Il reprit haleine, mais ses yeux restaient fixés sur la caméra. « Avez-vous déjà fait des photos ? Qu'est-ce que vous avez pris ? »

— Oh ! seulement la maison, le portail, la cour, les communs vus de l'extérieur, les boxes et les cages. Transportez-vous des porcs ou des veaux dans ces grandes cages ? »

Aucun son ne sortit de la bouche de Wulpert. Mais, brusquement, le colosse se rua sur le journaliste, d'une violente secousse lui arracha la caméra du cou en cassant la courroie et la lança à Kabelmann, qui la reçut adroitement.

Le reporter, médusé et muet, regardait le furieux en se massant la nuque. « Vous... mais vous êtes fou ! articula-t-il à grand-peine. Rendez-moi cette caméra ! Vous vous livrez à des voies de fait ! »

— Attends donc ! t'as pas encore tout vu ! » Et Wulpert empoigna le reporter par son parka et le secoua comme un prunier. « Lauro, cria-t-il, ôte le film ! Et ce gars-là va apprendre à faire un vol plané ! » Il poussa rudement le journaliste contre le mur de la grange, non sans quelques coups de poing. « Tu as ce foutu film, Lauro ? »

— Oui, patron. C'est fait. » Kabelmann rejoignit les deux hommes. « J'ai ôté le film, voici l'appareil. »

Wulpert prit la caméra, la mit dans les mains du visiteur indésirable, lui fit passer le portail d'une poussée et, là, lui administra trois gifles retentissantes. L'inconnu vacilla sous les coups, sans même tenter de se défendre. Contre une telle brute il se jugeait impuissant, quoique l'homme n'eût plus qu'une jambe.

« La prochaine fois, tu seras bon pour l'hôpital ! hurla encore Wulpert en lui donnant une dernière bourrade dans le haut du dos. Tu pourras numéroter tes abattis. Je t'ai assez vu : fous le camp ! »

— Vous en entendrez encore parler, dit le reporter qui respirait avec difficulté. Même sans photos, je peux parler de vous !

— Si tu l'ouvres encore, je te mets la cervelle en compote, compris ? »

Wulpert revint précipitamment vers la maison, et Kabelmann, qui l'attendait appuyé au mur, lui tendit le film. Wulpert le lui arracha de la main avant de s'engouffrer à l'intérieur. Et il ne vit pas Lauro faire un signe de loin au journaliste et dessiner dans l'air avec les doigts le symbole de la victoire. Son patron ne pouvait se douter que Kabelmann lui avait donné la pellicule non impressionnée dont il s'était muni et que le film du reporter, le bon, se trouvait maintenant

dans sa poche. Celui-ci ne montrait pas seulement la ferme de l'extérieur, mais l'intérieur des bâtiments, les longues rangées de cages de toutes dimensions, les animaux pressés dans d'étroits espaces et, apeurés, l'effrayante misère des « préopérés ».

On avait aussi atteint un autre but : Wulpert, secrètement, était pris de panique : la presse était sur ses traces...

Le soir de ce même jour, Tenndorf se tenait devant la porte de l'appartement de Carola Holthusen, une énorme bouteille dans les bras, s'efforçant de donner à son visage une expression désolée.

« Ne venez pas me dire que vous n'avez pas le temps ou que vous devez sortir. Vous avez devant vous un orphelin et...

— Entrez ! dit la jeune femme en riant. Qu'est-ce que vous avez donc apporté ?

— Oh ! presque rien... Un magnum de champagne à la bonne température.

— Du champagne ? Est-ce qu'on fête quelque chose ? »

Elle alla au bahut, revint en tenant deux flûtes et une grande coupe remplie de gâteaux secs qu'elle avait toujours en réserve. Comme des millions de ses contemporains, elle avait en effet la manie de grignoter en regardant la télévision. Mais elle avait un avantage sur beaucoup : elle n'avait aucun problème avec sa silhouette et son poids et pouvait succomber à son vice sans remords.

« Nous fêtons aujourd'hui mon second métier ! » lança Tenndorf qui s'employait déjà à enlever la capsule d'étain recouvrant le bouchon.

Carola lui jeta un regard intrigué.

« Un second métier ? Auriez-vous acheté une entreprise de construction ?

— C'est beaucoup plus intéressant : je suis en train de devenir un délinquant.

— Allons, expliquez-vous : vous brûlez de le faire.

— Vous voyez devant vous un cambrioleur, voleur et complice de divers délits.

— Cessez donc de plaisanter », dit Carola. Si elle avait beaucoup de sympathie pour cet homme et si, depuis quelques jours, elle pensait beaucoup à lui, elle était parfois un peu irritée par sa manière sarcastique, ses remarques ironiques ou moqueuses qui lui donnaient assez souvent un soupçon de désinvolture à la limite de l'arrogance. « Alors, que doit-on arroser avec ce champagne ?

— Je sais que c'est assez difficile à croire, mais dans quelques jours je serai peut-être recherché par la police criminelle, seulement, je le

serai sous le nom de X.

— Qu’avez-vous encore fait, Horst ? » Carola s’assit dans un fauteuil en face de lui. « Non ! Laissez pour un moment cette bouteille. Commencez par me raconter tout très exactement et, après, c’est moi qui déciderai s’il y a quelque chose à fêter, ou si c’est une histoire de fou...

— Je crains bien que vous ne penchiez pour la seconde éventualité. C’est totalement fou ! Mais cela mérite aussi qu’on le baptise au champagne. »

Tenndorf fit partir le bouchon et remplit les verres. Carola, elle, hocha la tête.

« Allons, dit-elle d’un ton résolu à la patience, soyez enfin sérieux : que fêtons-nous ?

— C’est tout à fait sérieux : nous fêtons notre tête-à-tête. Wiga a sa leçon de piano, Mike est allé à son cours de judo. Nous avons une heure à nous, à nous seuls... une heure entière ! N’est-ce pas une raison suffisante ?

— Cela n’est pas évident. » Elle lui sourit, ignorant l’ampleur des effets que ce sourire provoquait chez Tenndorf. « Une heure... c’est vite passé.

— C’est pourquoi il faut bien utiliser le temps et ne pas le gaspiller en vains bavardages. Ce n’est pas d’un philosophe connu, c’est de moi. Ce n’est pas bien dit, non ?

— Vous recommencez à m’intriguer.

— Et si c’était mon propos ?

— Oui, mais dans un sens négatif ! » Elle leva son verre, car le visiteur avait levé le sien dans sa direction et ils trinquèrent.

« Et que célébrons-nous encore ?

— Ma carrière criminelle.

— Monsieur Tenndorf !

— La main sur le cœur... c’est la pure vérité. Je suis entré dans la communauté d’action “Sauvez les bêtes !” et je vais très prochainement délivrer des animaux destinés à des expériences. C’est un vol avec effraction, un délit puni de prison. Donc, je deviens un délinquant !

— Mon Dieu ! » Ses yeux s’étaient agrandis sous l’effet du choc.

Tenndorf, à cette vue, éprouva un sentiment de bonheur. Elle se fait du souci pour moi, elle craint pour moi, je ne lui suis pas indifférent.

« Vous voulez vraiment le faire ? Les dernières actions de ce genre ont fait beaucoup de bruit. Et si l’on vous découvre ?

— J'espère, dans ce cas, que vous viendrez m'apporter de temps en temps un gâteau dans ma prison. J'aime tout particulièrement le moka.

— Avec une lime au milieu... » Elle rit enfin de sa désinvolture et, avant de boire une gorgée, leva son verre en le regardant. « Savez-vous ce que je vous porterai ? Des biscuits à chien !

— Ce n'est pas très gentil, Carola...

— Mais qui est assez sot pour se lancer dans de pareilles aventures ne mérite pas autre chose. Vous avez une profession honorable...

— Merci !

— ... une fille qui, depuis la mort de sa maman, a doublement besoin de son père, une enfant à laquelle on criera : Ton père est en tôle ! Ton père n'est qu'un voleur ! Vous avez aussi une responsabilité envers Mike, qui vous admire littéralement et veut devenir architecte comme vous, et vous m'avez...

— Un instant ! » Tenndorf s'était rapidement penché en avant. « Répétez cela, Carola.

— Quoi ?

— La dernière partie de votre phrase.

— Eh bien... je suis là moi aussi... quelque chose comme cela...

— Carola... Je pourrais vous embrasser !

— Pourquoi "pourrais" ? » Elle le regarda de nouveau en riant. « Toujours ces vagues promesses... »

Il s'écoula deux minutes exactement avant que ce premier baiser fût échangé. Puis, un peu haletants, ils s'éloignèrent l'un de l'autre et, toujours debout, burent le verre de champagne suivant.

« Nous sommes fous, Horst, dit-elle à mi-voix. Complètement fous...

— Oui. Fous l'un de l'autre.

— Comment allons-nous annoncer cela aux enfants ?

— Rien de plus simple : je vais dire à Wiga : Carola est ta nouvelle maman, tandis que tu diras à Mike : Horst est ton nouveau papa.

— Et tu crois que cela va les réjouir ?

— Wiga, certainement. Elle m'a dit hier, incidemment : "Dis donc, papa, Carola va vraiment bien avec toi..." Les enfants ont de ces intuitions presque inquiétantes, plus que nous autres adultes.

— Et que lui as-tu répondu ? Sois franc, Horst !

— Je lui ai dit : "Nous verrons ce qu'on peut faire. Et si nous le lui demandions ensemble, qu'en dis-tu, Wiga ?" Et elle s'est exclamée : "Oh ! oui, papa, chic !"

— C'est bien vrai, Horst ?

— Je veux être pendu si je mens ! Mais, avec Mike, comment cela va-t-il se passer ? demanda-t-il en remplissant leurs verres. Est-il resté très attaché à son père ?

— Ce n'est plus qu'un souvenir, qui s'efface peu à peu. Plus il grandit, plus il se détache de lui et se rapproche de moi. C'est justement là que je vois le problème.

— De la jalousie ?

— Quelque chose comme cela. Jusqu'à présent il n'y avait que moi – et maintenant tu seras là aussi. Il lui faudra me partager avec toi. C'est une situation entièrement nouvelle pour lui.

— Et comment penses-tu qu'il va réagir ?

— Il ne réagira pas. Il dira : Okay. Mais ce qu'il pensera vraiment, il l'enfouira au fond de lui.

— La seule chose que l'on pourra observer, ce sera s'il se comporte différemment avec toi.

— Peut-être que non. Sa chère Wiga va devenir sa sœur.

— Par-dessus le marché ! Tout son univers affectif va se trouver complètement transformé : Wiga devient sa sœur, le père de Wiga, son nouveau papa, et maman, la femme du papa de Wiga et la nouvelle maman de Wiga – ce n'est pas rien... » Elle but une longue gorgée de champagne et souffla énergiquement sur une mèche de cheveux qui lui était tombée sur le front. « Tu comprends, Horst ?

— Pour un architecte il n'y a pas de problème insoluble, ou exceptionnellement ; la plupart du temps, il trouve une solution. » Tenndorf, une fois encore, leva son verre, comme pour porter un toast. « Je t'aime, Carola, bien sûr, cela fait énormément démodé, mais il n'y a pas de plus belle phrase dans notre langue.

— Moi aussi, je t'aime, Horst...

— Il me vient une idée : quand Wiga et Mike rentreront, je leur offrirai aussi un verre de champagne – cela sera le premier de leur vie – et je leur dirai : « Mes enfants, Carola et moi nous aimons. Wiga, voici ta nouvelle maman... Mike, je suis ton nouveau père. Si vous avez quelque chose à objecter, dites-le franchement, nous vous écouterons sans être fâchés. Mais si vous acceptez la chose de bon cœur, levez vos verres et trinquez avec nous, nous allons boire à... à une nouvelle famille heureuse... »

— Tu as dit cela merveilleusement, Horst. » Elle inclina la tête, mais il vit bien qu'elle avait les larmes aux yeux. « Une famille heureuse... je ne sais pas ce que c'est.

— Eh bien ! nous allons en montrer une au monde entier : les Tenndorf de Hanovre !

— Et tu renonces immédiatement au projet de cambriolage et de

délivrance des animaux...

— Ça, Carola, c'est un autre chapitre.

— Absolument pas. Cela concerne la "famille". Nous ne voulons pas d'un papa qu'on va visiter en prison !

— Quel argument tu as trouvé là ! s'exclama Tenndorf. Meilleur que n'importe quelle paire de menottes ! Carola, nous en reparlerons encore.

— Non. Tu n'es pas du genre à jouer les brigands masqués. Même s'il s'agit de pauvres bêtes vouées aux expériences.

— Et peut-être même de Mickey et de Pumpi.

— Tu ne crois tout de même pas qu'ils sont encore vivants ?

— Puisque j'ai bénéficié du miracle qu'est le don d'une femme merveilleuse, je veux maintenant croire à un autre miracle : que nous retrouverons nos bêtes...

Ils échangèrent un nouveau baiser. Étroitement enlacés, oubliant tout le reste, ils ne s'aperçurent même pas que Wiga et Mike, qui étaient rentrés, se tenaient sur le seuil, regardant, bouche bée, le tableau qui s'offrait à eux. Puis Mike donna un coup de coude à Ludwiga, lui fit un clin d'œil, posa un doigt sur ses lèvres, et, la tenant par la main, l'entraîna sans bruit dans la cuisine.

Alors, Mike parla, d'un ton empreint de fierté : « Hein, Wiga, que dis-tu de notre travail ? »

Et Wiga répondit : « C'est extra, Mike ! Papa va pouvoir enfin construire une maison pour lui et pour nous. »

Après une première visite à Biosaturne qui s'était déroulée si facilement, Carola, le lendemain, pénétra sur le territoire de l'usine sans aucun battement de cœur. Dans sa blouse blanche de laborantine, elle passa tranquillement devant la loge du gardien et se dirigea sans hésiter vers le pavillon 5. Suivant l'allée privée de briques vernissées, elle repensait au docteur Schelling, qui jouait l'irrésistible et, apparemment, remportait des succès auprès d'autres femmes. Elle ne voyait pas de danger la menacer du côté de ce Don Juan, tout au plus des insistances désagréables auxquelles une gifle bien appliquée pourrait mettre un terme.

Dans l'entrée du pavillon 5 elle se heurta presque au docteur Borromäus Polder, qui allait et venait nerveusement. Lorsqu'il aperçut Carola, il se dirigea rapidement vers elle et lui prit la main.

« Venez avec moi, vite ! dit-il précipitamment. Allons dans mon bureau. » Il l'entraîna le long d'une succession de couloirs dont la jeune femme n'aurait pu dire, après, s'ils étaient marqués de jaune, de rouge, d'orange ou de bleu ; il atteignit enfin son bureau, y poussa Carola et referma la porte à clef.

La respiration un peu courte, il se laissa tomber sur une chaise – qu'on le veuille ou non, les soixante-deux ans se font sentir – et fixa sur Carola un regard soucieux.

« Pourquoi faites-vous cela ? lui demanda-t-il.

— Cela : quoi ?

— Vous vous introduisez ici en fraude.

— Je ne m'introduis pas en fraude. »

Carola s'assit à son tour. Elle était parfaitement calme et nullement effrayée à l'idée qu'on avait découvert sa présence. Elle était sûre qu'aucun danger pour elle ne viendrait du gentil docteur Polder.

« Vous ne figurez pas dans la cartothèque du personnel, et le chef de service n'a jamais entendu votre nom. Je parie que vous n'avez pas non plus un laissez-passer avec numéro de code et photographie.

— C'est exact. Je n'en ai pas.

— Donc, vous vous trouvez ici de façon illégale.

— Cela pourrait se définir dans ces termes... » Elle regarda Polder en souriant. « Comment avez-vous découvert cela ?

— Pas moi. Le docteur Schelling.

— Un homme antipathique ! Un Don Juan prétentieux !

— Ici, avec les dames, c'est le coq de village.

— Toutes les femmes couchent-elles vraiment avec lui ?

— Il semble bien, si on l'en croit. Mais, avec vous, il est tombé sur du granit... Mes félicitations.

— Et maintenant il a donné le signal de la chasse, et je suis le gibier ?

— Je le crains. Mais ne vous inquiétez pas : ici, vous êtes en sûreté. » Le docteur Polder fouilla plusieurs de ses poches à la recherche de cigarettes. « Vous devez seulement m'expliquer quelque chose : pourquoi êtes-vous ici ? Espionnage industriel ? – vous ne m'en donnez pas l'impression. Expédition au service d'un concurrent ? Je ne vous vois pas bien non plus dans ce rôle. Alors, pourquoi ?

— Il s'agit d'un petit chien et d'un petit chat.

— Comment ? » Polder, manifestement médusé, fixa sur elle un regard d'incompréhension. Il était disposé à accepter toutes sortes de réponses, mais celle-ci lui fit l'effet d'une plaisanterie.

« Qui que vous soyez... votre situation ne prête pas à rire.

— Je vais tout vous expliquer, et ce ne sera pas long. »

Carola, d'un geste qui lui était habituel, souffla pour écarter quelques mèches qui, au moment de sa course, lui étaient tombées sur les yeux. « J'ai un fils, et l'objet de sa fierté, ce qui emplit la moitié de son existence, en dehors de moi ce qu'il possède de plus cher... c'était Pumpi. Un chien. De taille moyenne ; un bâtard dont personne ne peut dire le croisement. Un chien noir-blanc-rouge...

— Un chien vraiment impérial, non ?

— Et mon fils, Mike, a une amie, Wiga, la fille de mon... de mon fiancé, qui avait une délicieuse petite chatte, appelée Mickey, rayée roux et blanc. Les deux animaux ont été volés en plein jour, sous les yeux des deux enfants, sur la voie publique, ils ont été attirés dans une auto de livraison. Pouvez-vous imaginer le malheur que cela représente pour Mike et pour Wiga ?

— Naturellement, je suis très capable d'imaginer cela. »

Le docteur avait fini par mettre la main sur ses cigarettes, un paquet tout froissé.

« Voulez-vous fumer ?

— Oh ! oui... volontiers. »

Tous deux tirèrent de longues bouffées, en silence, avant que le docteur Polder ne reprît : « Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec Biosaturne ?

— Chacun sait où ces voleurs d'animaux placent les bêtes, quand

ils ne travaillent pas sur commande. Ils vont dans les cliniques, les laboratoires de tout genre où l'on pratique l'expérimentation animale, les usines... y compris Biosaturne.

— Non !

— Si ! Je suis allée au sous-sol où l'on se livre à ces expériences, je n'ai d'ailleurs vu qu'une salle. Je suis ici pour constater si Pumpi et Mickey attendent ou non, en bas, une fin horrible. »

Soudain, elle ne parvint plus à lutter contre son émotion, elle cacha son visage dans ses mains et sanglota.

Polder écrasa nerveusement sa cigarette. Sa réponse fut presque mot pour mot celle que le professeur Sänfter avait faite à Tenndorf.

« Les animaux que nous *devons* utiliser à des fins d'expérimentation médicale ne sont pas volés, ce sont des bêtes d'élevages spécialisés, ou bien elles ont été achetées très régulièrement – dans la plupart des cas, des bêtes âgées ou malades. Et surtout : chez nous, aucun animal ne souffre inutilement – ils sont traités comme on traite les humains, selon des principes humains.

— En les bourrant de poisons ? Est-ce humain aussi d'essayer sur eux de nouveaux instruments ou appareils ?

— Serait-ce humain de ne pas produire ces appareils ou ces médicaments et, à cause de cela, de laisser mourir des centaines de milliers d'hommes ? Les adversaires inconditionnels de l'expérimentation animale feraient bien de réfléchir un peu sur le fait qu'on soigne leur propre grippe avec des médicaments qui ont été préalablement essayés sur des animaux. Et si nous pouvons nous-mêmes oublier au bout de quelques jours de graves maladies infectieuses grâce aux antibiotiques – cela n'aurait pas été possible si l'efficacité et le dosage n'en avaient pas été testés sur des bêtes. » Le docteur Polder se leva brusquement. « Je descends maintenant dans les sous-sols et regarderai si Pumpi et Mickey sont arrivés chez nous. Vous, vous restez ici... je vous enferme même à clef, ne serait-ce qu'à cause du docteur Schelling. »

Et, en effet, il referma soigneusement derrière lui la porte de son bureau. Les choses étaient allées si vite que Carola n'avait pas encore entièrement saisi tout ce que Polder venait de lui dire. Elle commençait seulement à comprendre, avec toutes ses conséquences, la situation où elle se trouvait. Elle ignorait si l'action qu'elle avait commise était condamnable au point de vue de la loi. Mais elle sentait bien qu'il y aurait probablement des difficultés, et que pour les affronter, il faudrait des nerfs à toute épreuve. Les siens seraient-ils assez solides ? Cédant à son inquiétude, elle se leva, marcha de long en large dans le petit bureau, s'arrêta devant la fenêtre et, à travers le rideau, regarda dans le jardin où la neige avait figé les haies et les

arbres en de bizarres formes blanches, sans cesser de se répéter : Pourvu qu'il retrouve Pumpi et Mickey ! Mon Dieu, faites qu'il y ait un miracle et que nous les retrouvions...

Mais elle ne resta pas longtemps à la fenêtre. Elle se remit nerveusement à marcher à travers le bureau et, sans qu'elle le voulût, son regard tomba sur un placard encastré dans le mur et qui se trouvait à demi ouvert. Elle vit des dossiers, des schémas, des statistiques et des photos. Celle qui était posée sur le haut d'une pile lui fit courir un frisson dans le dos. On y voyait un chien auquel on avait planté un instrument électrique dans le larynx mis à nu.

Carola claqua brusquement la porte du placard et alla se rasseoir sur la chaise. Ils sont tous les mêmes, pensa-t-elle avec amertume. Que ce soient Sänfter ou le docteur Polder, Schelling et Dieu sait comment ils se nomment tous, ils n'ont qu'une idée : se faire une réputation scientifique au prix des souffrances de malheureuses bêtes torturées. Que signifient tous ces arguments : bien de l'humanité, guérison des maladies, progrès dans la prolongation de la durée de la vie, et le grand but, encore éloigné et qu'on n'atteindra peut-être jamais : Homme, tu vivras cent cinquante ans ! Mais, pour cela, il te faut asservir d'autres astres, car cette Terre deviendra trop petite pour toi...

Elle fut arrachée à ces réflexions par le bruit d'une clef tournant dans la serrure. Le docteur Polder entra et referma aussitôt derrière lui. Il s'assit à son bureau et, sans mot dire, chercha une cigarette au fond d'une poche de son veston et l'alluma.

Carola fixait sur lui des yeux agrandis par la curiosité. Dans son regard il n'y avait pas seulement une interrogation muette, mais aussi une expression de peur. Comme Polder continuait à garder le silence, elle demanda enfin d'une voix étouffée : « Vous... vous les avez trouvés, n'est-ce pas ? Ils sont ici... »

— Non ! » Le docteur aspira une longue bouffée puis rejeta la fumée par le nez. « Je suis en mesure de vous l'assurer : ils ne sont pas ici. Mais...

— Mais quoi ?

— Vous aviez raison. » Sa respiration se fit plus difficile. « Nous travaillons sur des animaux qui, pour une part, arrivent ici par des voies illégales. Des animaux dont l'origine est incertaine. Je m'en suis convaincu moi-même. Je vous demande de me croire : je ne le soupçonnais pas. C'est une belle saloperie...

— J'ai vu de mes yeux cette saloperie. » Carola montra de la main le placard mural maintenant fermé. « Vous avez fait des photos impressionnantes...

— Une série d'essais sur le cancer du larynx. Jusqu'à présent on

opérait seulement : on pratiquait l'ablation de l'organe ou diverses résections partielles. Nous sommes maintenant assez avancés dans la recherche, dans la pharmacologie, pour pouvoir espérer combattre ce cancer avec succès par la chimiothérapie. Comment pourrait-on conduire ces recherches autrement qu'en recourant à l'expérimentation animale ?

— Je ne peux plus entendre cela ! » Carola recouvrit ses deux oreilles de ses mains. « L'homme comme super-dieu au-dessus de tous les autres êtres ! Autrefois, au temps de mes grands-parents ou de mes arrière-grands-parents...

— ... l'espérance de vie moyenne était de cinquante-cinq ans. Elle se situe actuellement aux environs de soixante-quinze ans. » Le docteur Polder, d'un geste, signifia qu'il ne voulait pas développer sa démonstration. « Tout cela a déjà été dit cent fois. Mais la photo d'un petit singe dans lequel on a fixé des tuyaux mobilise, et c'est naturel, tous nos sentiments et refoule la vérité. Ce petit singe aidera peut-être à stopper une épidémie. Il est sacrifié pour quelque chose de bon, pour le bien de l'humanité entière... au contraire des millions d'hommes tués sur les champs de bataille, qui ont été et sont encore sacrifiés absurdement. Personne ne parle de cela. Au contraire : on célèbre l'héroïsme de ces malheureux envoyés au massacre, on tire des salves d'honneur, on salue le drapeau, on prononce des discours patriotiques, les fanfares jouent le chant du Bon camarade, et tout le monde a la larme à l'œil, au lieu d'accuser les politiciens et les généraux de crimes contre l'humanité. Bref, nous vivons dans un horrible monde d'hypocrisie et de déni de toute raison ! » Polder écrasa sa cigarette dans un cendrier d'étain. « Bon ! et maintenant je vais frapper du poing sur la table et rechercher dans le personnel le responsable, celui qui achète pour Biosaturne des animaux volés !

— Trouver celui qui les vend est encore plus important...

— Nous avons plusieurs fournisseurs. Certains marchands sont spécialisés dans les chiens, d'autres dans les rats et les souris, d'autres encore dans les singes...

— Docteur, je vous en supplie, arrêtez. » Carola se boucha de nouveau les oreilles. « Je voudrais rentrer chez moi. Si vous dites que Pumpi et Mickey ne sont pas ici, je vous crois.

— Je vais vous faire sortir de l'usine. » Polder s'était déjà levé.

« Où avez-vous votre voiture ?

— À deux pas d'ici, à un coin de la rue.

— Mais, avant, je voudrais encore vous poser une question : qu'auriez-vous fait si ces animaux s'étaient réellement trouvés chez nous ?

— Je serais partie avec eux, naturellement. Ensuite, j'aurais

informé la police criminelle. »

Le docteur Polder alla tourner la clé afin de rouvrir la porte de son bureau. Pas une seconde trop tôt, car, presque au même instant on frappa, la porte s'ouvrit brusquement, livrant passage au docteur Schelling.

« L'heure du berger est délicieuse, mais pour cela il faut être deux ! » déclama-t-il, ouvrant largement les bras comme s'il voulait serrer Carola et Polder sur sa poitrine.

« Ce n'est pas de Goethe ! lança Carola d'un ton agressif, même pas de Felix Meier.

— Qui, par l'enfer, est Felix Meier ? prononça Schelling d'une voix tonnante, à la manière d'un acteur classique du siècle passé.

— Personne. C'est exactement ce que je voulais dire.

— Votre promptitude d'esprit m'en impose, jeune dame. Mais vous sera-t-elle d'un grand secours quand je vous aurai dit ce que j'ai appris sur votre compte ?

— Mme Holthusen en est déjà informée. » Polder prit Carola par le bras. « Je vais maintenant l'accompagner jusqu'à la sortie. Nous étions justement...

— Halte-là ! Ce n'est pas si simple ! » Schelling fit un large sourire. « Une espionne industrielle doit faire un sacrifice pour se tirer de là sans dommages.

— Cessez donc de dire des bêtises, Schelling ! dit son collègue d'un ton assez sec.

— Le minimum est un droit de douane... un petit baiser...

— Vous tombez dans l'enfantillage.

— Un instant ! » Le ton de Schelling avait changé, il était devenu coupant. « Parlons maintenant service ! On ne peut pas tout simplement oublier ce qui s'est passé ici, même si l'on se dit qu'on pourrait le faire. Une personne étrangère à la maison s'est introduite dans des laboratoires de recherche strictement interdits au public. Je dis intentionnellement "une personne", afin de rester dans l'anonymat et d'éviter toute réaction affective. J'ai moi-même pris cette personne sur le fait et serais dans l'obligation d'alerter le service de sécurité de l'usine et ensuite la police. Si la personne en question s'est introduite chez Biosaturne, il faut qu'elle ait eu une raison déterminante...

— C'est précisément le cas ! » Carola regarda Schelling en souriant. « Si vous saisissez maintenant le téléphone pour appeler la police, c'est exactement ce que je désire !

— Comment cela, je vous prie ?

— Nous sommes dans une mauvaise situation, mon cher Schelling. » Polder prit son pardessus et son chapeau. Dehors, la neige

tombait de nouveau – d'épais flocons ouatant tout dans le silence, un conte de fées hivernal. « La police va nous faire sauter, pour parler un langage de circonstance. Dans notre département des animaux de laboratoire, nous avons une quantité de bêtes manifestement volées.

— Impossible !

— Je m'en suis moi-même assuré. Elles nous ont été livrées, c'est vrai, régulièrement, contre facture et quittance, mais elles ont été volées par les vendeurs.

— On ne peut tout de même pas nous le reprocher !

— Nous sommes tenus de nous informer de l'origine des animaux. Votre appel à la police se retournerait contre nous. » Le docteur Polder fixa sur Schelling un regard de défi. « Allez-vous enfin nous laisser passer ?

— Contraint et forcé. Sans le moindre droit de douane... » Le docteur Schelling s'effaça, libérant le passage. « Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué ce que cette jolie femme...

— La jolie femme cherche un chien et un chat qui lui ont été volés ! dit sèchement Carola. Vous êtes satisfait ? » Et elle sortit sans le regarder.

Le docteur Polder la rejoignit dans le couloir, la prit par le bras et l'accompagna hors de l'enceinte de l'usine jusqu'à sa voiture. Prenant congé d'elle, il retint sa main dans la sienne un peu plus longuement qu'il n'était nécessaire.

« Ne vous méprenez pas sur mon compte. » Polder donnait l'impression d'un lycéen amoureux très intimidé. « Je vous aime bien. Je voudrais surtout vous être de quelque utilité. Je vais désormais réfléchir davantage et de façon plus autocritique à ces essais sur les animaux : Mon Dieu, je conduis moi-même de telles expériences, je me trouve aussi dans les rangs des chercheurs en pharmacologie. Et il faut avouer que notre cuisine n'a souvent pas grand sens. Il existe à présent pour chaque maladie en moyenne dix médicaments composés des mêmes substances, seuls les noms et les firmes diffèrent. Afin d'atteindre son objectif, c'est-à-dire le médecin et le patient, l'industrie pharmaceutique allemande dépense annuellement cinq milliards de marks, plus du double de ce qui est investi dans la recherche de médicaments nouveaux. Comprenez-vous ? Cinquante millions de marks uniquement pour la publicité ! C'est inimaginable ! Et savez-vous combien de représentants des laboratoires pharmaceutiques et de soi-disant conseillers médicaux parcourent chaque jour l'Allemagne ? Seize mille ! Une véritable armée ! Avec, approximativement, trente-six mille médecins autorisés à exercer, cela fait presque un conseiller pour deux médecins ! Et c'est pour cela que nous travaillons...

— ... et sacrifions des millions de bêtes !

— Nous tournons dans un cercle vicieux. L'amour des bêtes et le respect de la vie contre la guérison, l'amélioration et le prolongement de la durée de la vie humaine. Une situation qui rend un choix impossible ! Pensez au problème d'une actualité brûlante, le SIDA, sur lequel nous concentrons nos efforts. Nous connaissons le virus, cependant, aujourd'hui encore, nous nous trouvons désarmés. Et on entend déjà des voix s'élever de tous côtés : Où sont donc ces médecins si intelligents ? Que fait cette fameuse recherche ? Pourquoi n'a-t-on pas encore fait de progrès dans le traitement ? Pourquoi tout cela dure-t-il si longtemps, pourquoi faut-il qu'il y ait chaque jour de plus en plus de morts ? Rien que des pourquoi, pourquoi ? Mais si nous répondons : Oui, nous sommes attelés aux recherches, oui, nous faisons tout ce qu'il est possible de faire, nous sommes au milieu d'expériences sur les animaux prometteuses – alors, la clameur s'élève de nouveau dans tout le pays : Des meurtres commis sur des créatures sans défense ! Criminels en blouse blanche que vous êtes ! Eh bien ! dites-moi ce que nous devons faire ? On ne peut essayer des remèdes contre le virus que sur un corps vivant. *In vitro*, tout se présente autrement : on voit même se décomposer des cellules cancéreuses qui, dans le corps humain, résistent à tous les médicaments. Tout ce que je vous dis là est terriblement simplet, mais la vérité est souvent banale. »

Il baisa la main de Carola, claqua la portière quand elle fut montée dans la voiture et sentit réellement un nœud dans sa gorge lorsqu'elle lui dit, par la vitre abaissée :

« Docteur Polder... merci... »

Il resta au bord du trottoir jusqu'à ce que la voiture eût disparu au carrefour, puis il prit le chemin de Biosaturne, marchant lentement dans la neige qui tombait maintenant en flocons plus épais. Lorsqu'il arriva au pavillon 4, il avait l'air d'un bonhomme de neige.

Le docteur Schelling passait justement dans le hall d'entrée et s'arrêta, le visage fendu d'un large sourire.

« Cela vous va vraiment bien ! s'exclama-t-il d'un ton railleur. Un bonhomme de neige ! Vous ne seriez pas facile à dégeler ! »

Le docteur Polder le planta là sans répondre. Schelling était un cochon, tout le monde, ici, le savait. Inutile de s'énerver. Quoi qu'il en fût, il y aurait, très prochainement, du nouveau au pavillon 5. Les deux journées où Carola était venue ici avaient changé pas mal de choses...

Comme Carola était à Biosaturne, Horst Tenndorf au siège de la communauté d'action « Sauvez les Bêtes », et que ni l'un ni l'autre ne pouvaient aller chercher les enfants en voiture, ceux-ci avaient sorti

leurs bicyclettes des sous-sols et, malgré la neige, avaient pédalé jusqu'à l'école. Les rues avaient été dégagées au petit matin par les chasse-neige, mais la surface de la chaussée restait glissante, on ne pouvait circuler que lentement et avec précaution car sur des vélos on a encore plus vite fait de dérapier qu'en voiture. Mike, près de la grille, attendait la sortie de Wiga. Ils marchèrent un bref moment dans la rue, leurs bicyclettes à la main, et allaient se mettre en selle quand Mike s'immobilisa, pétrifié. Bouche ouverte, il regardait passer une camionnette blanche, carrossée en voiture de livraison, le pare-chocs arrière légèrement enfoncé.

« Mais... mais c'est..., balbutia Mike. Wiga, c'est... ce sont eux qui ont volé Pumpi et Mickey... »

— Tu as vu le nom : “Blanchisserie sur le pré” !

— On peut changer une enseigne ! Vite, vite ! On va les suivre. » Mike avait déjà enfourché son coursier. « On va les avoir... on va les avoir... vite, Wiga ! »

Ils appuyèrent furieusement sur les pédales, évitant à grand-peine de dérapier sur la chaussée recouverte d'une mince couche de neige glacée, roulant en zigzag sur toute la largeur de la voie, mais ils rejoignirent la camionnette.

La maison « Blanchisserie sur le pré », quittant le quartier de Bothfeld, sortit de Hanovre pour gagner la campagne.

Wiga pédalait maintenant au côté de Mike. « Mais ils quittent la ville ! s'exclama-t-elle.

— Et alors ?

— Est-ce que nous allons les suivre ?

— Cette question !

— Crois-tu que c'est vraiment leur camionnette ?

— Sûr et certain ! Le pare-chocs enfoncé... As-tu peur ?

— Mais papa ne va pas savoir où je suis allée en sortant de l'école.

— Alors, fais demi-tour. Moi, je ne les lâche pas. Ils m'ont fauché Pumpi !

— Bon, alors, je continue aussi... »

Il leur fallait peser de tout leur poids sur les pédales. En dehors de la ville, la neige n'avait pas été déblayée, et ce n'était pas une mince affaire que de rouler dans ces conditions. Serrant les dents, ils tenaient bon, sans perdre de vue le véhicule blanc. Ils passèrent ainsi devant le panneau signalant l'entrée d'Otternbruch et traversèrent le coquet village. Wiga regarda du côté de Mike ; il roulait, impassible, le visage tendu, sans manifester aucune émotion.

« Je n'en peux plus ! cria-t-elle désespérément. Mike, j'ai mal aux jambes... les mollets... s'il te plaît, arrêtons ! »

— Non ! pas question ! Même si je devais tomber mort sur la route... Ils ont pris Pumpi, il faut que je sache qui ils sont ! »

Hors d'haleine, ils continuèrent, tournèrent sur une petite route et découvrirent alors au loin les bâtiments de la ferme Wulpert. Comme la route ou plutôt le chemin était raviné et recouvert de glace, ils descendirent de bicyclette et allèrent se dissimuler sous un arbre, dont les branches alourdies de neige retombaient presque jusqu'à terre ; de là ils pourraient distinguer si la camionnette blanche continuait son chemin ou entraît dans la cour de la ferme.

« Ils ne peuvent pas aller plus loin, dit Mike d'une voix hachée par l'essoufflement. Le chemin ne va pas au-delà de la maison, ils sont forcés d'y entrer. »

Ils attendirent jusqu'à ce que la voiture eût disparu derrière le grand portail, alors, ils appuyèrent leurs deux bicyclettes au tronc couvert de neige glacée, puis, presque pliés en deux, ils se faufilèrent jusqu'au voisinage immédiat de la ferme et allèrent se cacher derrière un fournil très ancien ; dans ce bâtiment, à demi en ruine, on entreposait maintenant des betteraves, et il s'en dégageait une odeur de fermenté et de pourri. De leur abri, ils découvraient la grande cour de ferme, la rampe de chargement conduisant au bâtiment 1 ainsi que les cages empilées sous le toit en avancée d'une grange ouverte.

Un homme aux longs cheveux et le visage mangé par une barbe mal soignée apparut à la porte du bâtiment ouvrant sur la rampe, poussant devant lui une sorte de couloir grillagé. Au même moment, un homme jeune en blouse blanche – cela allait bien avec une « Blanchisserie sur le pré » – sauta à bas de la cabine de la camionnette, donna une tape cordiale sur l'épaule du barbu, puis l'aida à faire avancer le couloir mobile jusqu'à l'arrière du véhicule dont il ouvrit alors la porte. Dans un concert discordant d'aboiements bruyants et de miaulements rageurs quelques chiens et quelques chats, se bousculant dans le passage, se ruèrent à l'intérieur du bâtiment.

Avec des yeux écarquillés, Mike et Wiga observèrent le spectacle. À présent, ils savaient : Mickey et Pumpi avaient connu le même sort. Capturés, transportés dans la camionnette jusqu'ici, à Otternbruch, poussés dans ce bâtiment... Et là, quelque part, dans deux cages différentes, ils étaient condamnés à végéter, si étroitement emprisonnés qu'ils pouvaient à peine bouger, souffrant de la faim, peut-être battus, à supposer qu'ils n'aient pas déjà pris le chemin d'un laboratoire.

« Mike..., chuchota Wiga en tendant sa main, sans regarder, vers celle de Michael, Mike... ils sont là-bas... »

— Wiga, ne pleure pas. » Il passa son bras autour des épaules de son amie ; c'était lui le garçon, grand et fort, même s'il se sentait lui-

même bouleversé et prêt de pleurer. « À présent, nous savons. Nous allons raconter cela à ton papa et à maman, et ils tireront de là Pumpi et Mickey. Avec la police ! La police doit venir. C'était aussi des animaux volés que nous avons vus. Combien ? Les as-tu comptés ?

— Sûrement plus de vingt, et il y avait trois grands chiens dans le nombre... Attends. » – Wiga ferma les yeux pour mieux réfléchir. « Un boxer, un berger, un colley... oui, c'est bien ça... » Elle rouvrit les yeux.

Elle claquait des dents de froid, les commissures de ses lèvres tressaillaient d'une émotion contenue. « Qu'est-ce que nous allons faire maintenant ?

— Nous rentrons à la maison.

— Nous n'allons pas voir, Mike ?

— Ils nous laisseraient sur le carreau ! Regarde donc le type barbu ! C'est un vrai tueur, tu l'as sûrement vu à la télévision. Non, nous allons nous tirer en douceur, il faut que personne ne nous voie. Et puis nous irons à la police.

— Et si on ne nous croit pas ?

— Alors, nous jurerons que c'est la vérité.

— Et s'ils disent : on s'en fiche de vos serments, vous nous racontez des histoires...

— La police ne peut pas faire ça, crois-moi, Wiga. On lit ça tout le temps dans les journaux : les adultes doivent jurer qu'ils vont dire la vérité. S'ils ne le font pas, ils vont en tôle.

— Espérons que tout se passera comme tu le dis. » Wiga regarda encore dans la direction de la cour de la ferme. La porte arrière de la camionnette était maintenant fermée, l'homme barbu alla à la grange pour y prendre trois grandes cages.

Ils attendirent jusqu'à ce que Kabelmann eût disparu dans le bâtiment 1 et que Josef Wulpert eût rentré la camionnette blanche dans le vaste garage. À ce moment, un homme plus âgé, vêtu d'une canadienne de cuir, sortit de la maison d'habitation en boitant assez bas ; il cria dans la cour quelque chose qu'ils ne purent comprendre et ils virent seulement le jeune chauffeur refermer en hâte la porte du garage.

« Celui-là, c'est le boss, commenta Mike. Comme dans un polar. C'est le marchand d'animaux.

— C'est lui qui a Pumpi et Mickey ?

— Exactement.

— Dans les polars, à la télé, on exécute un type pareil...

— Mais c'est la télé ! Tu ne peux pas faire ça ici ! Ici, seuls ton papa et ma maman peuvent faire quelque chose.

— S'ils en ont le temps...

— Et pourquoi pas ? » Mike, l'air stupéfait, regarda Wiga.
« Pourquoi n'auraient-ils pas le temps ?

— Parce qu'ils sont amoureux l'un de l'autre. »

Mike souffla dans ses mains glacées et approuva de la tête.

« Je n'y pensais plus du tout. Mais tu as raison, Wiga. Si c'est comme cela, nous ferons tout nous-mêmes, aller à la police et le reste. Nous y arriverons. Tu veux parier ? Si Pumpi est encore en vie, je le reprendrai.

— Et Mickey aussi !

— Bien sûr. »

Ils restèrent pendant quelques minutes encore accroupis dans le fournil en ruine, puis coururent en se baissant très bas jusqu'à l'arbre sur lequel leurs bicyclettes étaient appuyées. Comme ils n'avaient entendu aucun cri s'élever derrière eux, ils en conclurent que personne ne les avait aperçus. Aussi vite qu'ils purent, roulant le long du chemin enneigé, ils rejoignirent la route.

Ils furent de retour chez eux avec un retard de trois heures, ainsi que le constata le papa de Wiga, qui se tenait, tel un juge, à la porte de la maison. « Eh bien ! ma fille, fit-il d'un ton sévère, il ne te reste plus qu'à avouer tes fautes. Qu'as-tu fabriqué pour faire trois heures de retenue ? »

Le ton voulait être très grave, mais Horst Tenndorf n'était nullement en humeur de vouloir punir sa fille. Il était débordant de bonheur et, pour le moment, pensait davantage à Carola qu'à tout le reste. Disons-le franchement, il ne pensait plus qu'à Carola, à leur premier baiser, aux premières caresses échangées.

« Je n'étais pas du tout en retenue, papa. » Wiga se redressa de toute sa petite taille et toisa son père d'un air provocant. « Mike et moi, nous sommes capables de faire plus de choses que Tatïe Carola et toi.

— Ce qu'il faut entendre ! De quoi êtes-vous capables ? Raconte-moi donc cela.

— Bon. Maintenant, tu vas être bien étonné : nous savons où sont Mickey et Pumpi !

— Répète-moi donc ça, ma petite Wiga... » Tenndorf attira sa fille contre lui. « Écoute-moi bien : on ne fait pas de plaisanterie comme celle-là !

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, papa. C'est vrai. Mike a dit qu'il faut que nous le jurions pour que vous le croyiez tous. Nous sommes allés où ils gardent Mickey prisonnier.

— Grand Dieu ! Où étiez-vous donc ? » Il aida la petite fille à

enlever son parka. « Allons, parle ! Que s'est-il passé ?

— Eh bien, voilà, papa : nous sortions de l'école, une camionnette passait et Mike s'est mis à crier : "C'est elle ! C'est la camionnette blanche !" Le nom de la maison était peint sur les côtés : "Blanchisserie sur le pré". Alors, nous avons pédalé derrière eux, de toutes nos forces. Tu imagines cela : jusqu'à Otternbruch ! Il y a une grande ferme avec plusieurs étables et des cages partout, et nous les avons vus décharger des animaux de la voiture. Des chiens et des chats. Vingt au moins, papa ! Et Mike a dit : "Maintenant, nous savons où sont Mickey et Pumpi. Là-bas !" Et il y a un homme, très méchant, avec des cheveux longs et beaucoup de barbe, et Mike a dit que c'est un tueur. Comme à la télé. Alors, nous sommes repartis tout doucement, c'est pour cela que nous rentrons si tard. » Et avant que Tenndorf ait eu le temps de poser une seule question, elle ajouta vite : « Ah ! papa, et puis il y a un autre homme qui est sorti de la maison, il boitait et Mike a dit que c'était le boss.

— Le boss, hein ? » Tenndorf attira sa fille contre lui et la regarda dans les yeux, d'un air très sérieux. « Allons, dis-le-moi : qu'est-ce que vous avez inventé là ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Un tueur barbu, le boss... Vous vous fichez de moi ? »

Wiga se libéra des bras de son père et leva sa main droite en l'air. « Je jure que j'ai dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... C'est comme cela, papa ? »

Tenndorf fixait sur sa fille des yeux stupéfaits. « Alors, c'est bien vrai, vous avez vraiment... »

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone. À l'autre bout du fil, Carola parlait d'une voix surexcitée, sans parvenir à s'exprimer aussi rapidement qu'elle le souhaitait :

« Wiga t'a-t-elle aussi raconté cette histoire de brigands ? J'ai l'impression que Mike déraile ! Figure-toi qu'il prétend qu'avec Wiga...

— Du calme, ma chérie. Bien sûr, elle vient de me raconter la même chose, et je crois qu'elle dit la vérité. Elle l'a même juré...

— Mike aussi ! Il a toujours la main levée en l'air parce que je ne veux pas le croire. Tu t'imagines : ils ont été à Otternbruch, à bicyclette et par ce temps ! Et ils prétendent savoir où se trouvent Pumpi et Mickey.

— Mais oui.

— Et toi, tu dis simplement : "mais oui", comme si ce n'était pas extraordinaire ! Horst, ils assurent avoir vu la camionnette blanche !

— Et ils se sont mis à sa poursuite, oui. Et ils ont aussi surpris un boss ! ajouta gaiement Tenndorf.

— Un boss ! Est-ce que toi aussi tu dérailles ?

— Ma chérie, il faut s'habituer au fait que cette génération parle une autre langue que nous, quand nous avions leur âge. C'est le langage du petit écran.

— Mais si tu crois tout ce qu'ils racontent, alors, il faut faire quelque chose, et très vite !

— Nous n'allons pas perdre une minute, Carola. Je vais immédiatement tomber sur le poil du commissaire Abbels. Il va enfin se passer quelque chose ! Je traverse la rue et je suis chez vous dans un instant. Et nous allons faire bouger ces fonctionnaires qui se disent nos amis et nos anges gardiens. Une grande ferme à Otternbruch – c'est à peine croyable ! Nous allons nous y rendre nous-mêmes. Ce boss boiteux, je veux le voir de mes yeux. »

Il raccrocha, attira Wiga à lui, lui posa un baiser sur les yeux et lui dit, avec toute sa tendresse : « Ma toute petite, tu peux faire confiance à papa : tu vas retrouver ton Mickey... c'est *moi* qui te le jure ! »

Ce même après-midi, Tenndorf téléphona à la police criminelle. Le commissaire Abbels n'était pas dans la maison, avec quelques autres policiers il était parti pour mettre le grappin sur une jolie société de receleurs. Son adjoint, l'inspecteur Nachtigall, était responsable du service en son absence. En entendant le nom de Tenndorf, il leva les yeux au plafond, mais répondit d'un ton poli : « Ici, Robert Nachtigall.

— Pardon ? s'enquit son interlocuteur.

— Je sais, monsieur... mais, je vous en prie, pas de mauvaises plaisanteries, j'ai bien dit : "Nachtigall." » L'inspecteur, était, en effet, d'une extrême susceptibilité en ce qui touchait son nom [2].

Il avait eu beaucoup à en souffrir : d'abord à l'école, ensuite à la police même. Et les plaisanteries pleuvaient en particulier à propos de descentes à opérer la nuit dans un certain quartier, fréquenté de préférence par les oiseaux de nuit. Il cédait toujours à l'irritation, quoiqu'il se fût déjà promis cent fois de ne plus s'énerver à ce sujet.

« De quoi s'agit-il ?

— Nous tenons la voiture de livraison blanche.

— Quelle voiture de livraison ?

— Celle du voleur de chiens inconnu ! Elle appartient à un fermier d'Otternbruch. Les enfants ont pu la filer et ils connaissent le chemin.

— Quels enfants ?

— Mon Dieu... est-ce que vous ne lisez pas vos dossiers ?

— Votre affaire est suivie par le commissaire Abbels lui-même. C'est l'usage chez nous qu'aucun collègue ne mette le nez dans une affaire dont le voisin est chargé. Mais le commissaire est en ce moment...

— Est-ce que cela signifie que vous êtes complètement paralysés ?

— Absolument pas. Je peux prendre note de vos déclarations.

— Ce ne sont pas des déclarations, inspecteur, il s'agit d'un indice important. D'une piste ! Il faut que vous agissiez sur-le-champ !

— Le commissaire Abbels est...

— Je sais ! Mais nous devons nous rendre immédiatement à Otternbruch et...

— *Nous ?* Immédiatement ? Monsieur Tenndorf, vous semblez méconnaître les principes d'une intervention policière. Nous n'avons

eu jusqu'ici qu'une indication dite sur un ton très échauffé mais très vague, basée sur des déclarations d'enfants. Est-ce exact ? Bien. Mais ce n'est nullement suffisant pour que nous déclenchions une opération. Nous devons d'abord entendre nous-mêmes ces enfants et rédiger un procès-verbal. Les observations des enfants sont toujours une chose très risquée. Dans ce domaine, nous avons déjà connu des choses plutôt ahurissantes. Leurs témoignages doivent apparaître absolument dignes de foi avant que nous ne puissions intervenir. Sinon, nous sommes bons pour une plainte. Venez avec les enfants à l'hôtel de police...

— Immédiatement.

— Demain matin. Le commissaire Abbels sera dans le service...

— Demain matin tout peut avoir changé !

— Difficilement. La ferme d'Otternbruch ne s'évanouira pas dans la nuit.

— Un Nachtigall parle sans doute d'expérience...

— Monsieur Tenndorf ! » La voix de l'inspecteur avait monté d'un ton. Ses doigts tambourinaient nerveusement sur le bureau. « Pas de ça, je vous prie. Demain, dix heures.

— À cette heure-là, les enfants sont à l'école.

— Je suppose qu'une convocation à la police constitue une excuse suffisante.

— À vous entendre, on serait tenté de penser que nous sommes les délinquants.

— Vous me semblez extrêmement susceptible, monsieur Tenndorf. »

Nachtigall éprouvait une réelle satisfaction à faire montre d'une maîtrise de soi digne de sa fonction. « Je note votre indication touchant Otternbruch, j'en ferai part au commissaire dès son retour, et nous entendrons la déposition des enfants. Voilà. À demain, dix heures. Bonsoir, monsieur. »

L'architecte, furieux, lança brusquement le combiné sur sa fourche. « Il y a de quoi s'arracher les cheveux ! s'écria-t-il, hors de lui. Nous avons une piste, une piste encore chaude, et on la laisse refroidir ! » Il regarda Wiga qui fixait sur lui des yeux qu'une interrogation muette agrandissait. « Mon petit, nous y allons seuls ! Tout de suite ! Avec Carola et Mike ! »

Mais cette descente de police privée rencontra aussitôt des obstacles. Tandis que Mike criait de toutes ses forces : « Tu as raison, oncle Horst ! Allez, on part tout de suite ! » Carola Holthusen brisa l'élan général.

« Et qu'y ferez-vous ? demanda-t-elle, sans bouger du divan, alors

que les deux enfants s'élançaient déjà en direction de la porte. Vous allez arriver en auto, pénétrer dans la maison, regarder le fameux boss boiteux et lui dire : "Rendez-nous immédiatement Pumpi et Mickey ?" Savez-vous ce qui va se passer ? On va vous flanquer à la porte, sans cérémonie. Et si vous ne partez pas de bon gré, ils emploieront la manière forte. Vous y aurez gagné une plainte pour violation de domicile. Car vous n'avez aucun atout en main.

— Et la camionnette blanche ! s'écria Mike.

— Qui porte un autre nom de firme : "Blanchisserie" au lieu de "Transport de meubles".

— Et le pare-chocs enfoncé ! intervint Tenndorf.

— Croyez-vous que ce soit l'unique pare-chocs cabossé à Hanovre et aux environs ?

— La vérité, maman, c'est que tu as peur ! » lança de la porte un Mike indigné.

Carola marqua un instant d'hésitation, puis, en regardant Tenndorf, elle répondit sur un ton empreint de sincérité :

« Oui, j'ai peur.

— Peur de quoi ?

— Que vous ne vous fassiez rosser.

— Je suis capable de me défendre. J'ai toujours été un bon boxeur, répliqua Tenndorf.

— Oh ! Horst ! En voilà une mentalité ! On se rend chez un inconnu avec l'intention de se battre avec lui ? Un architecte, un homme civilisé et cultivé veut déclencher une bagarre ?

— Mais je me défendrais, Carola, je ne ferais que me défendre, je n'ai pas dit autre chose. Mais si on m'attaque...

— Et si on provoque l'attaque... ? Non, moi je reste ici, et Mike aussi. Et vous autres, n'allez pas non plus à Otternbruch, ou bien ce sera avec la police.

— Oui... demain à midi au plus tôt. » Tenndorf entra dans le séjour.

« Carola, fit-il, pense à tout ce qui peut se passer d'ici là...

— Tu as complètement raison. Surtout si tu y vas maintenant. »

Elle resta assise sur le divan, comme si elle y était clouée.

« Demain dans la matinée, tout sera différent, dit-elle pour conclure.

— C'est tout à fait juste. Pumpi et Mickey – s'ils existent encore ! – peuvent être transportés hors de la ferme de bonne heure. Chaque minute compte. Mais si tu as tellement peur...

— Oui ! j'ai peur. Et à cause de toi, Horst. Est-ce que tu ne peux

pas le comprendre ?

— Moi, si ! intervint Mike d'un ton sentencieux en ôtant son anorak. Expédition : terminée. Nous restons ici, Wiga. Ma maman et ton papa ne sont déjà plus bons à rien. Eh bien ! ça promet ! »

À Otternbruch, le soir, il se produisit quelque chose de curieux. Willi Wulpert reçut une communication téléphonique et, aussitôt après, il se rua dans la salle commune tel un taureau furieux.

« Josef, hurla-t-il, la camionnette doit disparaître – tout de suite ! Tu as attiré l'attention sur nous, sacré imbécile que tu fais ! Et la criminelle débarquera demain chez nous ! Il faut faire aussi disparaître le chien et le chat : le mieux, c'est de les planquer chez Tonton Fritz. Pour trois jours au moins... Pour un merdier, c'en est un ! Josef, tu iras chercher le vieux camion, celui qui sert à transporter les betteraves. Alors, qu'est-ce que tu fais là ? Tu devrais déjà être parti ! »

Dans la nuit, Josef se rendit à Wunstorf, chez un marchand de voitures d'occasion ami, il laissa là la camionnette blanche et prit en échange un camion à la carrosserie très cabossée dont le plateau dégageait une odeur tenace de betteraves pourries. Pendant ce temps Willi Wulpert portait Pumpi et Mickey chez le Tonton Fritz, à Vesbeck, un village situé au bord de la Grosse Beeke.

Il revint aussi furieux qu'il était parti. Emmi l'attendait, assise devant le téléviseur. « Tout est réglé ? » interrogea-t-elle son mari lorsqu'il entra en boitillant dans la pièce.

« Rien n'est réglé ! beugla Wulpert. La police sera demain ici ! Quel est l'enfant de salaud qui nous a mouchardés ? Ou bien Josef s'y est si fichument pris que quelqu'un l'a observé. Emmi, est-ce que tous les papiers sont en règle ?

— Sans exception. Ils ne pourront pas nous épingler là-dessus. Tout est vérifié. Mais est-ce que Laurenz la bouclera ?

— Lui, il veut certainement passer l'hiver les fesses au chaud. Il ne sera nulle part aussi bien que chez nous, pas même en cabane. »

Emmi versa un petit verre de schnaps à Wulpert.

« Dis-lui tout de même deux mots.

— Demain matin. » Willi but en faisant cul sec. « Est-ce que cela a un rapport avec le reporter ? Je me le demande.

— C'est possible...

— Ces fouille-merde !

— Tu aurais dû le traiter un peu plus doucement...

— J'aurais dû l'assommer ! vociféra Wulpert qui ne se contrôlait plus. Si la criminelle met les pieds ici, nous serons sur la liste, nous

n'aurons pas fini de les voir... »

« L'audition » à la police fut naturellement un événement pour Wiga et pour Mike. Pour la première fois de leur vie, ils pénétraient dans les locaux d'un commissariat, et ceux-ci avaient beau ressembler à d'autres bureaux, c'était tout de même une expérience pas ordinaire.

À la télévision, l'atmosphère des grands crimes planait autour des tables de travail et des sièges, et lorsqu'un téléphone sonnait, il y avait au bout du fil quelqu'un qui se sentait en danger de mort, ou bien l'on venait de découvrir un cadavre, à moins qu'on n'entendit une voix contrefaite chuchoter dans l'appareil : « Bas les pattes... si tu tiens encore à ta peau... » En tout cas, il se passait toujours quelque chose.

Wiga et Mike furent très déçus en entrant dans le bureau de ne pas croiser un gangster encadré de deux policiers et solidement menotté, et d'être courtoisement accueillis par un homme d'âge mûr, à l'aspect d'un bon bourgeois.

« Ainsi, vous avez vu la camionnette blanche ? interrogea-t-il d'un ton cordial. Racontez-moi donc cela. »

Mike se redressa et gratifia Abbels d'un regard où se lisait sa conscience de l'importance du moment.

« Eh bien, voilà ce qui s'est passé. Nous sortons de l'école, la camionnette blanche passe à côté de nous. Le même modèle, le même pare-chocs enfoncé, il n'y avait que le nom de la maison de changé...

— « Blanchisserie sur le pré »...

— Oui. Alors j'ai dit : "Vite, Wiga, nous la suivons", et nous avons pédalé derrière elle jusqu'à Otternbruch. Elle a disparu dans la cour d'une grande ferme. Alors nous nous sommes rapprochés sans nous faire voir et nous avons vu décharger de la voiture des chiens et des chats. Il y avait un homme avec une grande barbe, un autre, un jeune, et un vieux, qui boitait et qui commandait. C'était le boss.

— Bien, et après ? demanda Abbels.

— Après : rien. Nous sommes repartis, toujours en nous dissimulant. Nous en avons vu assez. C'est exactement comme ça qu'ils ont volé Pumpi et Mickey.

— Et personne ne vous a vus ?

— Personne.

— Bon, nous allons voir ça de près. » Abbels contourna son bureau et décrocha le téléphone. Wiga et Mike retenaient leur respiration. C'était comme à la télévision : le commissaire allait déclencher une grande opération, la chasse aux criminels commençait.

« Que Lambert et Felix s'apprêtent, dit Abbels d'un ton très tranquille. Une petite partie de campagne. Destination : Otternbruch.

Nous prenons la Ford marron. Oui, immédiatement. » Il raccrocha, regarda les enfants et vit dans leurs yeux une expression d'attente anxieuse. « Nous allons tous maintenant à cette ferme. Réfléchissez bien encore une fois : est-ce que tout ce que vous m'avez raconté est exact ? En effet, si vous m'avez débité des inventions, vous serez emprisonnés pour fausses déclarations à la police.

— Vous êtes un grand psychologue ! lança Carola Holthusen. Ce n'est pas bien difficile d'intimider des enfants.

— S'ils ont la conscience pure, cela ne les impressionne pas. »

Abbels alla à un placard encastré, y prit son pardessus doublé de fourrure et le passa. Et cela, sans avoir au préalable fixé son holster à l'aisselle. Mike fut un peu déçu. « Ils ont l'air très dangereux... », prévint-il le commissaire.

Celui-ci acquiesça de la tête en prenant son chapeau dans le placard. « Ceux qui nous voient ne sont plus dangereux. » Il regarda du côté de Tenndorf qui avait posé un bras sur les épaules de sa fille. « Cela fait maintenant environ vingt-cinq ans que je suis dans la police. En dehors de notre stand de tir souterrain, je ne me suis encore jamais trouvé dans l'obligation de faire usage d'une arme. Ces sacrés polars ! Lorsque la situation commence à devenir critique, nous prenons avec nous un homme de la brigade cynophile. À la vue du chien policier, tout le monde devient très doux. C'est mon expérience. Et maintenant, allons-y. Vous irez dans votre propre voiture, monsieur Tenndorf. »

Le trajet jusqu'à Otternbruch fut beaucoup trop bref pour Mike, occupé à imaginer tout ce qui pouvait se passer dans les prochaines heures. Les deux voitures s'arrêtèrent sur la grand-route, en haut d'une petite côte. On descendit afin d'observer de là la vaste exploitation. La vieille maison d'habitation, les granges vétustées qui encadraient la cour, et les nouveaux bâtiments. « C'est là ! » déclara Mike d'une voix assurée.

Abbels tourna la tête vers Tenndorf. Son regard trahissait un certain doute.

« Cela m'a un air très professionnel, non ? Qu'en pensez-vous ?

— Je... je suis un peu surpris, fit Tenndorf d'un ton hésitant.

— Ah ! ah ! Pour le moment, il est préférable que vous restiez ici avec les enfants, madame Holthusen et monsieur Tenndorf. Nous allons entrer seuls. Si nous avons besoin de vous, nous vous ferions signe. Nous allons apparaître chez eux comme si de rien n'était. Avec un air un peu niais on obtient souvent davantage qu'en faisant les méchants. »

En compagnie des inspecteurs Lambert et Felix, Abbels remonta dans la Ford bien banale et s'engagea sur l'étroit chemin rendu

dérapant par la glace.

« Ils arrivent ! » annonça Willi Wulpert. Depuis deux heures, assis devant la fenêtre et armé d'une paire de jumelles, il attendait. « Une voiture est restée en arrière. Écoutez-moi bien, têtes de bois que vous êtes : est-ce que chacun sait ce qu'il doit dire ?

— Oui, répondirent d'une seule voix Emmi et Josef.

— Et toi, le clochard ? »

Laurenz Kabelmann fourgonna un peu dans sa barbe pas peignée.

« Moi, je ne sais rien du tout. Je donne à manger aux bêtes et je nettoie les boxes...

— Bon, mais, une dernière fois : tu n'as vraiment rien à te reprocher ?

— Rien, patron. Je peux vous le jurer.

— Ils entrent dans la cour. C'est à toi, Josef, tu sors, rappelle-toi ce qui est convenu... »

Josef Wulpert confirma la chose d'un signe de tête, enfila son parka fourré et quitta la pièce. Emmi alla à la cuisine, sa place était aux fourneaux. Willi Wulpert s'assit à son bureau, Kabelmann, sortant par derrière, gagna le bâtiment 2 et se mit à préparer la nourriture dans un grand mixer. Un aliment reconstituant qu'aucun des animaux ne voyait jamais.

La voiture s'était arrêtée dans la cour, Abbels, Lambert et Felix descendirent et regardèrent autour d'eux. La première impression était bonne. Une ferme soigneusement tenue, c'était manifeste. « En voici un, dit Felix à voix basse. D'après la description, ce doit être le jeune, le chauffeur.

— Et par la même occasion celui qui vole les animaux.

— Cherchez-vous quelqu'un ? s'enquit de loin Josef Wulpert. Puis-je vous être utile ? Vous êtes-vous égarés ? »

Abbels attendit pour répondre que Josef se fût approché et le salua d'un signe de tête.

« Égarés ? Je ne crois pas. Recevez-vous si peu de visiteurs ?

— Des visiteurs ? Non. Seulement des clients. Mais ils préviennent par téléphone afin que nous sachions ce que nous pouvons leur présenter.

— Des clients ? Qu'est-ce que vous vendez donc ? Des porcs, des veaux, des moutons... ?

— Non. D'autres bêtes. » Josef jouait son rôle à merveille, il n'avait pas l'air trop dégourdi. « Mais si vous voulez acheter un cochon, je pourrais vous recommander Senkebrecht, un agriculteur. Il vous faut reprendre la grand-route, à gauche, cinq cents mètres plus loin vous trouverez une petite route sur la gauche, et c'est la quatrième ferme à

droite. Senkebrecht a sûrement les meilleures truies du coin...

— Nous vous croyons sur parole. » Abbels montra son insigne de la police criminelle. « Commissaire Abbels. Mes collègues Lambert et Felix.

— La police criminelle ? » Josef, un peu théâtralement, ouvrit de grands yeux. « La police vient chez nous ? Qu'est-ce qui se passe donc ?

— C'est justement ce que nous voulons voir.

— Vous cherchez peut-être un nommé Laurenz Kabelmann, un trimardeur. Il travaille chez nous, c'est vrai, mais... »

Abbels enregistra, et commenta pour lui-même : il cherche à détourner notre attention. C'est qu'il se sent menacé. Kabelmann – ce doit être le gaillard à la barbe en broussaille. Naturellement, il faudra aussi que nous le regardions d'un peu près.

« Procédons dans l'ordre : qui est l'exploitant ?

— Mon père, Willi Wulpert.

— Où se trouve-t-il en ce moment ?

— Dans la maison. Il fait du travail de bureau. Vous ne croiriez pas ce qu'il faut remplir de paperasses pour faire venir quarante singes d'Amérique...

— Des singes ?

— Oui, nous en faisons aussi le commerce. Je croyais que la police savait tout ? »

Josef les précéda sur le chemin de la maison, ouvrit la porte devant eux, et Abbels, Lambert et Felix entrèrent dans la salle commune, spacieuse et bien chauffée.

Willi Wulpert, bon comédien lui aussi, penché sur ses registres, leva un visage où se lisait la surprise.

« La police criminelle, père ! cria du seuil Josef.

— La police ? » Wulpert se leva et fit le tour de la table. C'est exact, pensa non sans satisfaction Abbels ; il boîte bel et bien. « Il doit s'agir d'une erreur. Entrez donc, messieurs. Si je peux me permettre de demander une explication... »

Abbels exhiba de nouveau sa plaque, mais cela n'impressionna nullement le vieux Wulpert. Il fit un signe de tête, presque dédaigneux.

« Commissaire Abbels, se présenta celui-ci. Le bruit est venu jusqu'à nous que vous vendriez des animaux à des laboratoires.

— Ce n'est pas un bruit, c'est la simple réalité. Il vous suffit de téléphoner au registre du commerce, nous sommes régulièrement inscrits. Voulez-vous voir le récépissé ? Naturellement, la liste de nos

clients et leurs fiches sont à votre disposition. Rien que des noms connus : de l'Université jusqu'à Biosaturne. Je fais des livraisons jusqu'en Rhénanie du Nord-Westphalie, à Hambourg, en Hesse, et en descendant au sud, jusqu'à Fribourg. Des animaux spéciaux, vous savez.

— Je ne sais pas. » Abbels perçut un curieux goût sur sa langue.
« Qu'entendez-vous par "spéciaux" ? Des singes, par exemple ?

— Vous êtes déjà au courant ?

— Votre fils vient de nous le dire.

— Par exemple, oui. Actuellement, pour la recherche sur le SIDA. Sans ces animaux, ils ne peuvent pas avancer. Dans un verre à réaction cela se passe autrement que sur un sujet vivant. Une supposition, monsieur le commissaire, si vous aviez le SIDA...

— Je n'ai pas le SIDA ! » Involontairement, Abbels avait parlé d'un ton plus coupant. « Vous vendez aussi des chiens et des chats ?

— Des souris blanches, des lapins, des cochons d'Inde, des rats, des chèvres, de gros animaux comme les veaux... Je vends tout ce qu'on me commande et qui peut servir aux expériences. Tout cela figure aussi dans la déclaration enregistrée que j'ai faite lorsque j'ai créé mon commerce...

— C'est bon. » D'un geste de la main Abbels lui signifia d'abrégé.
« Nous voudrions visiter votre exploitation.

— À votre disposition. Nous avons justement un stock bien fourni. La semaine prochaine, vous verriez les boxes à moitié vides, nous avons quelques grosses livraisons à faire. « Willi Wulpert prit sa canne.
« Voulez-vous me suivre ?

— Vous êtes blessé.

— Oh ! une vieille affaire... cela date de mille ans... du temps du Reich millénaire... » Wulpert eut un rire bref. « Un souvenir de Russie, monsieur le commissaire, une jambe partie. Pour le Führer, le peuple et la patrie. Seulement, je n'ai pas encore vu la couleur de la reconnaissance de la patrie...

— Si c'est trop pénible, votre fils pourrait nous conduire.

— Pas question. C'est moi le patron. Je boite, c'est vrai, mais je ne suis pas infirme. »

La visite dura deux bonnes heures. Le patron n'oublia rien, il conduisit les policiers dans le moindre recoin du complexe des bâtiments, anciens et nouveaux, il n'avait rien à dissimuler. Jusqu'à Lau-renz Kabelmann qui fit bonne impression. Il avait tous ses papiers, ses « faffes », ainsi qu'il les appelait, se disait heureux de pouvoir hiverner ici, et apparut aussi inoffensif que les cochons d'Inde qu'il soignait – en ce moment, deux mille têtes environ. Abbels ne trouva

pas le moindre prétexte à justifier sa méfiance. C'était une exploitation modèle.

« Vous avez une voiture de livraison blanche ? demanda-t-il incidemment.

— Non. Seulement un vieux camion qui sert aussi pour les cultures. Surtout à la récolte des betteraves.

— Comment expédiez-vous les animaux à vos clients ?

— Il y a des transporteurs.

— Naturellement. Pouvons-nous voir ce camion ? »

À ce sujet non plus, rien à dire. Dans le garage, à côté de la voiture de tourisme de Willi Wulpert, Abbels ne vit qu'un vieux camion fort crotté, qui répandit une puanteur de betteraves pourries lorsque Josef ouvrit le panneau arrière.

Le commissaire, fronçant le nez, recula de deux pas.

« Bon... bon... Mais est-il impossible que vous receviez des livraisons faites dans une Volkswagen blanche ?

— Impossible ? Non. » Wulpert secoua la tête d'un air indifférent. « Il vient ici tant de voitures au cours d'une semaine... – qui aurait le temps et l'idée de s'intéresser à leurs marques ? Pour nous, l'important ce sont les animaux qu'on nous livre, pas les véhicules. »

Impossible de le pincer, conclut pour lui-même Abbels, qui désespérait. On ne peut absolument rien lui reprocher. Tout ce que les enfants ont vu est rigoureusement exact : le boss boiteux, le vagabond barbu, les livraisons d'animaux, le fils Wulpert. Mais, malgré cela, impossible de les coincer. Ils reconnaissent tout, parce que tout a l'apparence de la légalité ; ils tiennent même pour possible la venue d'une camionnette blanche – seulement, ils n'ont rien à voir avec. Mike Holthusen a bien observé que c'était le jeune Wulpert qui la conduisait, soit, mais comment le prouver ? Le témoignage d'un enfant contre tant d'évidences contraires – cela ne tiendrait pas...

« Hier, par exemple, lança soudainement Abbels.

— Qu'est-ce qui s'est passé hier ?

— Vers midi, une camionnette blanche a amené ici des animaux : des chiens et des chats.

— C'est bien possible. Des transporteurs viennent ici chaque jour et d'autres en repartent avec des bêtes.

— Bon. Mais sur la carrosserie on lisait le nom de la firme : “Blanchisserie sur le pré.” Depuis quand des voitures de blanchisseurs font-elles des transports d'animaux ?

— C'est ce que je me serais demandé aussi si j'avais remarqué ce nom-là. »

Un nouveau coup d'épée dans l'eau. Le sourire du vieux Wulpert

énervait énormément le commissaire. « Il se moque de moi. Le brigand malin et le policier stupide, pensa-t-il rageusement. Mais la partie n'est pas encore terminée, mon ami. »

« Donc, vous n'avez pas vu ce nom ?

— Non.

— Et votre fils ?

— Moi non plus ! dit fort poliment Josef. Hier, j'ai eu une journée rudement chargée, je ne savais plus où donner de la tête : plusieurs livraisons arrivaient... je n'avais pas le temps de regarder les voitures...

— J'ai déjà entendu ça ! » Le commissaire coupa court d'un geste. « Je voudrais voir les papiers des transporteurs. »

Nouvel échec : tous les papiers étaient irréprochables. Des livraisons venues de Suisse et du Danemark, des certificats de dédouanement du port de Brème, des certificats et des reçus signés par les vendeurs... tout était en règle. Pour chaque animal les papiers étaient là, à l'épreuve de tout soupçon. Une défaite de la police criminelle sur toute la ligne.

« Alors, satisfait, monsieur le commissaire ? demanda Wulpert, avec un sourire presque narquois, lorsque Abbels laissa retomber les chemises sur le bureau.

— Tout à fait satisfait. Vous avez une exploitation modèle.

— Merci, monsieur le commissaire. » Il respira, trahissant un certain soulagement. « Puis-je vous offrir quelque chose ? Contre le froid, un double schnaps et un jambon à l'os fait à la maison ? Avec cela, du pain que ma femme cuit elle-même... je crois qu'il faudrait aller loin pour...

— Merci. La Kripo n'a jamais le temps... »

Wulpert acquiesça d'un air entendu. « Naturellement. Il y a tellement de délinquants par les temps qui courent...

— Vous l'avez dit. Tout de même, nous mettons le grappin sur bon nombre d'entre eux. C'est une consolation. »

Le départ, dans la cour, fut cordial – presque comme si on quittait de vieux amis. Puis Abbels et ses deux coéquipiers montèrent dans leur voiture et regagnèrent la grand-route.

« Une belle merde ! proféra Felix tout haut au moment où ils franchissaient le portail.

— On peut le dire ! » Abbels sortit d'un étui un cigarillo. « Ils glissent dans les mains comme des anguilles.

— Et cependant, patron, tout le temps de la visite, j'ai eu une drôle d'impression. » Lambert, qui conduisait, jeta un regard en coin au commissaire. « Cette Blanchisserie sur le pré, je jurerais qu'on est

passé à côté.

— Des preuves, Lambert, des preuves ! Le témoignage d'un enfant, dans ce cas, est pratiquement égal à zéro. Ils reconnaissent bien qu'un véhicule commercial blanc *peut* avoir livré des animaux.

— Avec des papiers, bien que les bêtes aient été volées...

— Mais cela aussi, il faut commencer par le prouver ! » Abbels mâchonna son cigarillo. « Avec ce que nous avons en main, le procureur général Dallmanns nous ficherait dehors. Il n'y a rien, mais vraiment rien pour appuyer une plainte. » Puis il ajouta : « Les enfants me font de la peine. Ils ne reverront jamais leurs petits compagnons favoris, c'est maintenant certain. »

Sur la route, Carola, Wiga, Mike et Tenndorf avaient déjà bondi hors de la voiture.

« Eh bien ! s'écria Tenndorf, tout est réglé ? Mais vous ne nous avez pas fait signe !

— Ce n'était pas nécessaire.

— Ils sont tous arrêtés ? s'écria Mike, très excité. Ils ont des menottes ? »

Il avait suffi à Tenndorf de voir l'expression du commissaire pour juger que l'opération avait échoué. Il baissa la tête et dit à mi-voix : « Monsieur Abbels, je vous en prie, pas en présence des enfants... »

— Cela va de soi, monsieur Tenndorf. Dans mon bureau, nous parlerons de cela entre quatre yeux. Pour reprendre l'expression, plutôt raide, de notre collègue Felix, c'est un beau merdier... » Il effleura d'une rapide caresse la tête des deux enfants, fit brusquement demi-tour et regagna sa voiture. « Nous rentrons, lança-t-il à Lambert. Et mettez la radio, j'ai envie d'entendre autre chose... »

Tenndorf suivit à quelque distance la voiture des policiers sur la route du retour à Hanovre. Carola, assise à son côté, posa une main sur son bras qu'elle pressa un peu. Ils entendaient, derrière eux, Mike tenter d'expliquer à une Wiga qui avait les joues rouges d'émotion ce qui allait arriver aux voleurs de chiens. Un fourgon cellulaire viendrait incessamment les chercher pour les emmener en prison.

« Dois-je leur parler ? demanda Carola sans élever la voix.

— Non, laisse-moi faire cela, je t'en prie... » Un léger tic faisait tressaillir les commissures des lèvres de Tenndorf. « C'est vraiment terrible d'être pareillement désarmé. On sait ce qui se passe, et on ne peut rien faire. On tient le fil et on ne peut pas le remonter. On est là, à regarder, alors qu'on pourrait tout changer. Un tel sentiment d'impuissance a de quoi vous rendre fou. »

Il faisait déjà sombre lorsqu'ils rentrèrent à Hanovre, et cependant, il était tout juste quatre heures. Mais le ciel, très bas, était rempli de

neige, et il cachait le soleil. Une atmosphère de fin du monde.

Abbels, dans son bureau, eut un bref entretien en tête à tête avec l'architecte. Il ne dissimula rien. « Mais aujourd'hui n'est pas demain ni après-demain, conclut-il en guise de consolation. À présent, Wulpert se berce de l'idée qu'il est en sécurité et nous tient pour des demeurés. Et c'est parfait. Il a gagné une bataille, mais pas la guerre, il s'en faut ! Une chose, en tout cas, est certaine : Pumpi, le chien tricolore, et Mickey, la chatte rayée roux et blanc, ne sont pas dans les boxes de Wulpert. Nous avons pénétré partout, exploré tous les coins.

— Alors... alors, il est très improbable que nous les retrouvions ?

— C'est à peu près en ces termes que je définirais la situation. » Abbels se mordilla la lèvre inférieure. « Croyez-moi : je suis de cœur avec les enfants, j'imagine tout ce qu'ils éprouvent, mais nous avons examiné les papiers : Wulpert livre des commandes jusqu'à Fribourg. Des adresses en quantité, des noms réputés, bien connus. De ce côté, il n'y a plus rien à chercher.

— Et personne n'est capable d'arracher le masque de ce Wulpert ?

— Pas d'aujourd'hui à demain. Mais, faites-moi confiance : je finirai par les avoir... »

Un peu plus tard, Tenndorf confiait à Carola : « Nous ne leur dirons encore rien aujourd'hui. J'en suis tout simplement incapable. Il faut qu'ils s'endorment ce soir en pensant que, tels de petits héros, ils ont démasqué des criminels. Demain... »

Il hésita, se tut et but son thé au rhum. Ce n'était pas un de ces hommes qu'une émotion a vite fait de bouleverser, mais à la pensée de devoir dire la vérité à Wiga et à Mike, son trouble se lisait sur ses traits et dans ses yeux.

« Est-ce que... dois-je rester cette nuit près de toi ? demanda Carola d'une voix à peine audible.

— Oh ! Carola, comme cela serait bien... je me sens terriblement seul.

— Tu ne le seras plus jamais. »

Il la remercia d'un signe de tête, regarda fixement le fond de sa tasse vide et s'abandonna au sentiment de bonheur qui l'emplissait soudain.

Pendant les trois jours suivants la vie continua comme à l'ordinaire.

L'école pour les enfants ; le travail à la planche à dessin et les entretiens avec les commanditaires pour Tenndorf ; de nouveaux projets pour la collection d'hiver de l'année prochaine pour Carola.

Le quatrième jour, le professeur Sänfter appela Tenndorf, le soir. Sa voix avait pris un ton rauque, il parlait si vite que, par instants, il devait se reprendre et que l'architecte avait un peu de peine à le comprendre.

« Il est arrivé quelque chose de terrible... ma femme est dans tous ses états... elle a une crise cardiaque... Je ne parviens pas à calmer Regina... et, moi aussi, je suis à bout de forces... je n'arrive pas à comprendre... monsieur Tenndorf, je vous en prie, passez me voir, non : pas à la clinique, chez moi. Vous essaieriez d'expliquer à Regina ce qui s'est passé, que je n'ai pas la moindre responsabilité dans tout cela... que nous sommes les victimes de forbans dénués de tout scrupule... Vous m'écoutez toujours ?

— Mais certainement, monsieur le professeur. Je serai chez vous dans un instant. Seulement, expliquez-moi d'abord, je vous prie, ce qui est arrivé ?

— Mais je ne fais que vous le répéter... Arras est parti... Comprenez-vous : Arras, mon chien de berger qui a reçu tant de prix ! On a dû le voler dans le petit jardin sur la rue. Il était sorti depuis cinq minutes à peine... le jardinier a seulement entendu le moteur d'une auto qui repartait. Je ne peux pas encore y croire... Pouvez-vous comprendre cela ?

— Si moi, je peux le comprendre, Professeur ! » Tenndorf réfléchit, les yeux fixant le plafond. « Dans vingt minutes je suis chez vous. » Il avait failli ajouter : « Commencez donc par vous consoler à la pensée qu'Arras va peut-être apporter sa contribution à la lutte contre le SIDA... », mais, heureusement, il avait réprimé ce premier mouvement.

Tenndorf, naturellement, fila aussitôt chez le professeur. La lourde porte de cuivre, une création originale de l'architecte pour la grande villa, fut ouverte par une domestique aux yeux rougis par les larmes. « Dans la bibliothèque, monsieur, articula-t-elle avec peine avant de se remettre à pleurer. Ces Messieurs sont dans la bibliothèque... »

Tenndorf enregistra l'indication d'un signe de tête. Il connaissait le chemin puisqu'il avait construit la demeure. « Ces Messieurs » ? Qui donc Sänfter avait-il fait venir ? Il frappa à la porte de la bibliothèque et entra. Sänfter alla au-devant de lui, les mains tendues comme pour accueillir le retour d'un ami disparu depuis longtemps. Le commissaire Abbels se trouvait dans la pièce, ainsi qu'un homme plus âgé, aux cheveux blancs, inconnu de Tenndorf.

À la vue d'Abbels il éprouva une certaine amertume. Lorsque disparaissait le chien d'une personnalité aussi connue que Sänfter, la Kripo se rendait à domicile. On ne lui disait pas : « Un conseil : achetez un autre chien. » Non, la chose devenait une « affaire ».

La rancœur de Tenndorf s'accrut encore lorsque Sänfter lui présenta le monsieur à cheveux blancs comme le procureur général Dallmanns. C'est très bien, se dit-il, de plus en plus irrité, le chien d'un professeur – cela suffit pour faire surgir comme d'un coup de baguette magique le ministère public... le chien bâtard d'un gamin et la chatte d'une petite fille ne sont dignes que d'une formule de consolation. Bon, c'est partout la même chose dans notre société : si tu es quelqu'un tu as droit à quelque chose, mais si tu es un citoyen anonyme...

« J'ai dû faire une piqûre à ma femme, dit à mi-voix le professeur au nouveau venu. Ses nerfs sont complètement à bout.

— Wiga, ma fille, et Mike étaient eux aussi dans cet état. » Tenndorf regarda Abbels dans les yeux. « Je suppose que vous avez conseillé au professeur d'acheter un autre chien...

— Non. Heu... nous... » Abbels toussota, l'air embarrassé. « La multiplication de ces vols d'animaux est devenue telle entre-temps que nous sommes obligés d'intervenir massivement. Monsieur le Procureur général... »

Tenndorf se tourna vers Johannes Dallmanns. « Vous avez certainement expliqué au professeur Sänfter la différence juridique entre l' "homme" et la "chose" ?

— J'ignore ce que vous voulez dire par là, monsieur ! répondit l'interpellé dont l'attitude s'était raidie. Un tapis de Perse est une chose et, si on le vole, c'est notre devoir d'arrêter le voleur.

— Il me semble avoir entendu parler d'échelles de valeur...

— Arras était un chien couvert de prix ! intervint vivement Sänfter.

— C'est un fait ! souligna le procureur général.

— Bien. Mettons donc les choses au clair : un chien de race primé est à mettre au niveau d'un tapis de Perse, un bâtard à celui d'une vieille serpillière. Ai-je bien compris, messieurs ?

— Il est tout à fait oiseux de discuter de cela ! trancha Dallmanns dont la physionomie exprimait une sorte de souffrance grimaçante. Tenons-nous-en strictement aux faits : en plein jour, un chien est volé dans le jardin d'une villa...

— ... une villa – la circonstance est importante ! l'interrompt Tenndorf sur un ton empreint d'animosité.

— ... le jardinier a seulement entendu une voiture démarrer et il déclare – car il est aussi employé comme chauffeur – qu'il ne peut s'agir que d'une grosse voiture, au bruit qu'a fait le moteur...

— Peut-être une camionnette Volkswagen ?

— C'est possible. »

Abbels gardait les yeux fixés sur le motif du tapis, entre ses pieds. Il se décida à intervenir.

« Je sais à quoi vous pensez, monsieur Tenndorf. Mais, chez Wulpert, il n'y a pas de véhicule de ce modèle.

— Disons plutôt : on n'en a pas vu...

— Nous avons perquisitionné partout. Nous sommes arrivés à l'improviste, ce véhicule n'a donc pas pu être éloigné... au cas où vous penseriez à cette éventualité. Il est naturellement concevable que Wulpert travaille avec des hommes de main à lui, mais il faut commencer par le prouver. Le trafic quotidien des livraisons qu'il reçoit et expédie est considérable – mais qui apporte la marchandise et qui l'emporte ? Comment contrôler cela ? En barrant la route et en contrôlant tous les véhicules ? Il faudrait d'abord que le magistrat compétent nous en donne le pouvoir.

— Les éléments de suspicion sont-ils suffisants ? s'enquit Dallmanns.

— À peine. Chez Wulpert, tout est en règle, les factures d'acquisition et de vente, les certificats d'origine et le reste. On ne peut absolument rien lui reprocher. Il faut encore ajouter que Wulpert n'est pas le seul marchand d'animaux de la région de Hanovre.

— Mais les enfants ont cependant observé et témoigné que...

— Des enfants... » Dallmanns, d'un geste, écarta l'objection. « Si tout est en règle chez ce Wulpert, un témoignage d'enfants est égal à zéro. Malheureusement... je le souligne. » Il lança un regard de côté à Abbels. « Que proposez-vous, commissaire ?

— Une nouvelle perquisition éclair. Mais il y a autre chose. » Abbels sortit d'une poche quatre coupures de journaux et les étala sur ses genoux. Des coupures prises dans les pages des annonces. « Nous avons découvert cela dans quatre quotidiens. Le texte est toujours le même : "Cherche chien grande taille. Soins et affection assurés. Un grand jardin. Quel ami des bêtes fera ce plaisir à un autre ami des bêtes ?" Au service, nous sommes tous d'avis qu'il s'agit d'une annonce de trafiquants.

— Sûr et certain à cent pour cent ! s'exclama Tenndorf, excité par cette nouveauté.

— Ceux qui répondront à cette annonce vendront sans doute bien leurs chiens, mais ils ignoreront qui les achètent et dans quel but.

— Une acquisition régulière n'est pas punissable, objecta Dallmanns.

— Mais ensuite...

— Ni ce qu'on fait ensuite avec ce chien. Tant qu'il ne s'agit pas de mauvais traitements. Le chien est juridiquement sa propriété.

— C'est une chose ! lança Tenndorf, sarcastique.

— Cependant, grâce à ces annonces nous pourrions détecter une piste. Nous aurions seulement besoin de quelqu'un qui réagisse à cette demande d'achat. » Abbels leva ses deux mains, dans un geste de protestation lorsqu'il vit que l'architecte voulait placer un mot. « Non ! non ! pas notre brigade – c'est exclu ! Tous les maîtres-chiens se refuseront comme de beaux diables à voir vendre leurs chiens pour servir d'appât. En outre, ce n'est même pas possible : un chien policier appartient à une hiérarchie et il est membre de la police. Enfin, n'importe quel marchand d'animaux reconnaîtra aussitôt qu'il s'agit d'un chien policier. Non, il nous faut trouver quelqu'un qui soit disposé à nous prêter son chien. Connaîtriez-vous quelqu'un, messieurs ? »

Tenndorf prit une des coupures de presse sur les genoux d'Abbelles et relut encore une fois l'annonce. Il pensa alors à Steffen et à sa communauté d'action « Sauvez les Bêtes ! ». Si quelqu'un pouvait être prêt à procurer à la police un appât, c'était certainement lui. Il avait aussi à coup sûr la possibilité de surveiller toute l'opération sans se faire remarquer.

« Je pourrais peut-être vous être utile », dit-il d'un ton très calme. Le professeur Sänfter se retourna brusquement de son côté.

« Vous ?

— J'ai dit : peut-être. Je vais essayer. En faisant appel à une de mes connaissances qui mettrait – encore une fois : peut-être ! – son chien à votre disposition. Je lui parlerai ce soir même. » Puis, s'adressant à Abbels :

« Quand l'opération devrait-elle commencer ?

— Le plus tôt possible. Tant que l'annonce est encore « chaude ».

— Mais cela ne me redonnera pas mon Arras ! s'exclama Sänfter.

— Je crains, mon cher Hans... commença prudemment Dallmanns, mais le médecin l'interrompit, levant les deux bras.

— Messieurs, vous méconnaissiez tous la situation dans laquelle je me trouve ! Ma femme a subi un choc qui exige un traitement en clinique. Si Arras n'est pas retrouvé, je crains de très sérieuses complications. Bon, je vous l'accorde : ma femme est hystérique. Mais une crise d'hystérie est aussi un phénomène morbide. Je sais, je sais : aucun d'entre vous ne peut me rendre notre chien. Mais je suis en droit d'exiger que tous les individus, ou tous les établissements suspects soient placés dès maintenant sous la surveillance de la police, comme sous une loupe...

— Mais, excusez-moi, monsieur le Professeur, votre propre institut, Biosaturne et les cliniques de Hanovre sont de ce nombre, intervint Tenndorf.

— Cela va de soi : tous ces établissements sans exception et sans égard à la personne ou au nom. Bien qu'il soit absurde que dans mon propre laboratoire de recherche...

— Qui achète, chez vous, les animaux d'expérience ? interrogea Abbels.

— Mon directeur de laboratoire.

— Et vous connaissez le ou les fournisseurs ?

— Non... » Ce « non » fut prononcé comme à regret. « Jusqu'à présent je ne m'en étais pas particulièrement préoccupé. Mais on m'a toujours dit que l'origine était irréprochable.

— C'est peut-être une notion quelque peu extensible, ne croyez-vous pas, monsieur le Professeur ?

— Demain, je vérifierai tout cela moi-même. »

Sänfter se tut. La domestique aux yeux rougis entra dans la bibliothèque avec un plateau portant du vin et des verres. Sänfter distribua les verres et les remplit.

« Comment se trouve ma femme en ce moment ?

— Elle dort, monsieur le Professeur, répondit la domestique en posant sur la table basse un plat de biscuits. La clinique a appelé il y a un instant. Une péritonite aiguë : on demande si vous...

— Dites que le docteur Hulmer doit s'en occuper.

— Oui, monsieur le Professeur. » Et elle sortit rapidement de la bibliothèque.

Sänfter leva son verre. Chacun but une gorgée dans le silence devenu général.

« Et maintenant, que fera le ministère public ? interrogea Sänfter en s'adressant à Dallmanns.

— Nous mettrons en œuvre toutes les possibilités et tous les moyens d'action. » Le procureur général se pencha du côté d'Abbels. « À mon avis, on devrait regrouper tous les cas connus, les confier au même magistrat et mener rondement l'affaire. J'en chargerai le substitut du procureur Holle. »

Comme celui-ci l'avait prévu, pensa Tenndorf, presque amusé. Ah ! Messieurs ! si vous saviez ce que je sais... et ce qui va se passer un de ces jours prochains...

« Je crois, dit-il – il se leva et vida son verre – que je suis de peu d'utilité ici. Mais je peux joindre mon ami avant ce soir et lui demander de répondre à l'annonce. » Il jeta de nouveau un coup d'œil sur une coupure de presse. « On indique seulement un numéro de téléphone...

— Que nous avons naturellement appelé, dit Abbels. Un certain M. Schulte a répondu. Il y en a des centaines de ce nom dans la région de Hanovre. Il m'a demandé mon numéro et a promis de rappeler. C'était hier. Jusqu'à présent, il ne s'est pas manifesté.

— J'aurai peut-être davantage de chance. »

Tenndorf prit congé et Sänfter le reconduisit jusqu'à la porte.

« Qui était-ce donc ? s'enquit Dallmanns lorsque le professeur rentra dans la pièce.

— Mon architecte.

— Un homme peu sympathique, un de ces soixante-huitards attardés. Tu devrais le tenir à distance, Hans.

— C'est une capacité dans sa branche. C'est lui qui a construit cette villa...

— Peu importe. Il ne manque pas d'autres bons architectes. On n'est pas obligé d'employer un gaillard de cette génération toujours en train de manifester.

— Peut-être... mais sur beaucoup de points il a raison. »

Sänfter alla s'asseoir auprès de son ami, le procureur général, remplit à nouveau son verre et offrit des cigares. « Si des milliers d'animaux doivent périr afin qu'on améliore la fabrication des fards pour les cils ou des crèmes pour les paupières, je proteste aussi ! Alors, je suis prêt à me joindre à la première marche de protestation... sous un slogan, dans ma blouse blanche !

— Je ne te reconnais plus, Hans, soupira Dallmanns, avant de tirer sur son cigare. Si on voit les choses ainsi, si on se met à considérer notre monde d'un point de vue aussi critique, chacun aurait un motif pour protester. Tout le monde ! Personne ne pourrait plus travailler, on ne ferait plus que protester. Pour pouvoir vivre dans notre monde, on doit avaler beaucoup de choses.

— C'est ainsi que pense le conformiste, Johannes. C'est pourquoi je suis heureux de voir se former des générations de non-conformistes. »

De la villa de Sänfter, Tenndorf fila directement au bureau de Steffen Holle, siège de la fantomatique société IMPO. Il eut de la chance. Holle s'y trouvait, en compagnie d'Angelika Rathge, sa main droite, sa fiancée et protestataire de choc.

Tenndorf la reconnut immédiatement. Sa photographie avait déjà paru dans la presse et la télévision l'avait aussi montrée au cours de marches de protestation. Dans ces occasions elle avait un peu l'air d'une dure, avec parka, foulard et bonnet de laine, jeans et grosses chaussures. Aujourd'hui, elle produisait une tout autre impression : elle portait une robe du soir mi-longue et des escarpins en vernis noir.

« Nous allons à l'Opéra », expliqua Holle. Lui était en smoking – un élégant jeune homme qu'on n'aurait pas imaginé en train de libérer la nuit des animaux enfermés dans des animaleries de laboratoire, le visage dissimulé par un bas et vêtu d'une sorte de tenue de camouflage, bref, en train de commettre ce que le code définit comme un « vol avec effraction ». « *La Bohème...* "Comme cette petite main est glacée..." La température qu'il fait dehors semble faite exprès... Mais je vois sur votre visage qu'il y a des complications. N'allez surtout pas me dire : je ne marche plus !

— Au contraire : j'ai besoin d'un chien de grande taille, qui servira d'appât – un simple prêt. » Tenndorf leur tendit une coupure de presse que Holle et Angelika lurent ensemble.

« Cela a l'air authentique, mais pourrait être aussi un joli tour de salaud. » Holle mit la coupure de côté. « C'est vraiment une curieuse annonce.

— Dans quatre quotidiens, le même jour. La Kripo est d'avis qu'il y a un marchand d'animaux derrière. Nous devrions faire quelque chose, monsieur Holle. »

— N'était-il pas entendu que vous m'appeliez Steffen ?

— C'est vrai. Donc : Steffen, il me faut un chien de grande taille, tout de suite. Il ne pourra rien lui arriver parce que nous serons là pour surveiller toute l'affaire. Cela peut nous mettre sur une piste toute chaude.

— Je connais peut-être ce qu'il vous faut... » Holle réfléchit un

moment. « Mais il faut d'abord que Fabricius parle avec Laurenz.

— Qui sont Fabricius et Laurenz ?

— Holger Fabricius est un reporter photographe qui travaille pour nous et qui, surtout, explore les animaleries des instituts et laboratoires de recherche, en prend des photos et grâce à ses descriptions exactes et très détaillées, rend dans une grande mesure nos actions sans risques. Laurenz Kabelmann est un zoologiste, il s'est rangé sans réserve de notre côté et se camoufle souvent en trimardeur. Il pénètre partout où aucun de nous ne pourrait entrer. Ses informations nous sont extrêmement précieuses.

— Par exemple sur Wulpert. Kabelmann est certainement l'homme à la barbe inculte qu'ont décrit les enfants.

— Exactement. Grâce à lui nous savons déjà une quantité de choses sur ce Wulpert. Il figure sur notre liste pour une de nos prochaines actions. Il s'agit de plusieurs centaines d'animaux !

— Vous devrez d'abord écarter les Wulpert père et fils.

— C'est le travail de Laurenz. » Holle jeta un coup d'œil à sa montre. « Nous pouvons encore vous accorder dix minutes, ensuite nous devons partir. Expliquez-moi cette histoire de chien que vous empruntez.

— J'apparaîtrai comme vendeur. Tout le reste suivra.

— Bon, mais sans doute avec un risque élevé. Je vais voir s'il marche. »

Holle forma un numéro, discuta du projet avec son interlocuteur, l'écouta patiemment pendant un moment et dicta une adresse à Tenndorf.

Lorsqu'il raccrocha, il regarda celui-ci avec une expression satisfaite.

« Horst, vous allez avoir un magnifique chien de chasse. On vous l'amènera demain matin. C'est un braque allemand, très intelligent et superbement dressé. Vous allez voir de quelles prouesses Bravo est capable. Laurenz nous appellera demain vers midi, et nous le mettrons dans le coup. De plus, Fabricius restera en alerte à proximité pour éviter que Bravo ne soit aussitôt revendu. » La mine de Holle se fit soudain grave. « Horst, une dernière recommandation : soyez prudent ! Les marchands d'animaux clandestins ont une morale de *mafiosi*. Sous une apparence de pères tranquilles, ils ont une âme et un cœur de glace. Soyez constamment sur vos gardes...

— Je saurai me défendre. » Tenndorf serra la main de Holle. « Merci pour votre aide.

— Lutz, c'est le propriétaire de Bravo, vous téléphonera ce soir. Voilà – il va être grand temps, Angelika. » Holle prit une lourde pelisse

noire. « En route pour Paris et pour *La Bohème* ! »

Tenndorf était déjà attendu chez lui par Carola. Celle-ci avait appris de Wiga qu'il était parti aussitôt après une conversation téléphonique, et elle craignait des nouvelles tout autres que réjouissantes. Un simple regard sur l'expression du visage de Horst lui montra qu'elle s'était trompée.

« Où étais-tu, papa ? s'écria Wiga avant même que Carola ait pu prendre la parole.

— Chez le professeur Sänfter, mon petit. »

Tenndorf, après avoir accroché son pardessus dans la garde-robe, entra dans le séjour.

« Visite privée. Mobilisation générale. Le commissaire Abbels, un procureur général... Le chien couvert de prix des Sänfter a disparu. On s'est réveillé tout d'un coup.

— Ce qui nous est arrivé touche donc à son tour le professeur...

— C'est exactement ce que j'ai dit. » Il sortit la coupure de presse de sa poche et la tendit à Carola. « Lis donc cela... »

Elle lut l'annonce très lentement et, après un instant de réflexion, la rendit à Horst.

« Je sais à quoi vous pensez tous, dit-elle. Mais il peut aussi bien s'agir d'une demande tout à fait innocente.

— L'annonce a paru dans quatre quotidiens. La Kripo a déjà appelé ce numéro et, en passant par les Téléphones, s'est assurée de l'identité de l'interlocuteur. C'est un homme sans aucun passé judiciaire. Un célibataire. Il habite dans un grand immeuble à l'étage. Pas de trace d'un grand jardin pour que l'animal choyé puisse s'ébattre. Il y a déjà là quelque chose qui cloche.

— Et qu'as-tu à voir avec cela ?

— Je téléphone maintenant et vais lui offrir un chien. Un braque. Un vrai prix de beauté. Son nom, Bravo, est déjà tout un programme.

— Mais tu n'as pas de chien !

— Tu te trompes, ma chérie, j'en ai un. Demain matin, tu le verras de tes propres yeux, agitant joyeusement sa queue. » Tenndorf claqua gaiement dans ses mains. « L'organisation fonctionne ! »

Il s'assit sur le divan, attira l'appareil téléphonique à lui et regarda en riant l'expression médusée de Carola.

« Dehors, il y a au minimum 10° au-dessous de zéro. Que dirais-tu de préparer pour ton aimé un grog brûlant un peu raide ? Le rhum est dans le réfrigérateur, le sucre dans le placard de la cuisine et les verres de même...

— Qui veux-tu appeler ? demanda-t-elle sans cacher sa curiosité.

— L'ami des chiens.

— Alors, je ferai le grog après... »

Tenndorf posa la coupure de presse sur le divan et composa le numéro indiqué. La sonnerie se fit entendre huit fois avant qu'une voix plutôt revêche ne réponde.

— Oui ?

— J'ai sous les yeux votre annonce, expliqua l'architecte : vous dites rechercher un grand chien. Êtes-vous toujours demandeur ? Ce journal est vieux de deux jours, je ne l'ai lu qu'aujourd'hui chez des amis.

— Quelle sorte de chien avez-vous ?

— Un braque allemand. Un animal superbe. Je pense qu'il vous enthousiasmerait.

— Pourquoi voulez-vous vous en défaire ?

— Nous sommes logés trop à l'étroit. Lorsqu'on nous a fait cadeau de ce chien, nous avons espéré pouvoir le garder. Mais un chien de chasse a besoin de beaucoup d'espace pour se dépenser et je n'ai pas le temps de le sortir tous les jours à la campagne. C'est à grand regret que nous nous séparons de lui et je veux être sûr qu'il tombe en de bonnes mains. Ce serait le cas chez vous, n'est-ce pas ?

— Il ne manquerait de rien. Un grand espace, la meilleure nourriture. Et combien en demandez-vous ?

— Ce que j'en demande... c'est que nous n'avons aucune expérience en la matière. On nous l'avait donné, il y a environ un an. Que vaut un beau chien de grande taille comme celui-ci ?

— Je vous en offre cinq cents marks...

— Cinq cents marks ? » Tenndorf fit comme si cette somme le renversait. « Vous avez bien dit : cinq cents ? C'est une jolie somme. Bon, il est à vous ! Quand venez-vous le prendre ?

— Demain vers midi ?

— Parfait. » Tenndorf donna son adresse et son numéro de téléphone. « Dois-je rédiger un contrat de vente ?

— Ce n'est pas nécessaire. C'est une affaire entre amis des chiens. On se tope dans la main, comme on l'a fait pendant des siècles, et affaire conclue. À demain donc.

— À demain. »

Tenndorf raccrocha, visiblement satisfait. Wiga avait écouté la conversation bouche bée. Carola parut plus réservée.

« L'affaire a été rondement menée, commenta-t-elle.

— Trop... Deux jours après l'annonce : il a certainement reçu une

quantité d'offres. Ce n'est pas un solitaire qui cherche un compagnon, c'est un professionnel ! » Tenndorf se frotta vigoureusement les mains. « Nous allons tomber sur une piste encore chaude – à propos, chérie – où en est notre grog ?

— Tout de suite. Tu es persuadé que tu viens de parler avec un gangster ?

— Avec un professionnel, oui. Je n'irais peut-être pas jusqu'à dire "gangster". Pour ces messieurs, leur trafic est un honnête métier. Ils sont enregistrés au Tribunal de commerce. C'est précisément l'obstacle que nous devons franchir. Ce Wulpert nous a fait la démonstration qu'il est inattaquable. Avec des papiers en règle on peut mener n'importe quel animal dans l'enfer des expériences. Un animal est une chose, un objet commercialisable. Personne ne s'indigne non plus du fait que, chaque jour, des centaines de bêtes entrent aux abattoirs et en ressortent sous forme de pièces de boucherie qu'on mange avec plaisir. Les adversaires des expériences sur les animaux veulent aussi manger leur steak et leur côtelette, leur rôti et leur jambon.

— On ne peut tout de même pas comparer les deux choses !

— Certainement pas. Dans un cas on ne martyrise pas un animal pendant des semaines ou des mois pour essayer un nouveau sirop contre la toux. Je voulais seulement te montrer combien les frontières sont floues. »

Le téléphone sonna. Tenndorf, du doigt, montra l'appareil. « C'est Lutz, le propriétaire de Bravo. On parie ? »

C'était Lutz. Une voix bien virile qui commença par expliquer que Lutz n'était pas son prénom : c'était son nom – Eberhard Lutz, forestier à l'Office des forêts domaniales de la région d'Hanovre. « Steffen m'a mis au courant, continua-t-il. Je mets Bravo à votre disposition, mais à contrecœur, vous le comprendrez, car le risque est gros. Mais si je puis vous aider à démasquer un de ces criminels, cela lève toute hésitation. Je vous amènerai Bravo demain matin, vers neuf heures. Ça va ?

— D'accord. Bravo est déjà vendu...

— À ce soi-disant ami des chiens ? Combien paie-t-il ?

— Je l'ai vendu pour cinq cents marks.

— Vous êtes fou ! Au-dessous de trois mille – au minimum – il ne faut pas le laisser partir !

— Monsieur Lutz, il fallait que je joue l'idiot, sinon l'affaire ne se serait pas faite. Il ne serait jamais monté à trois mille. Mais il croit avoir trouvé un innocent, et vis-à-vis de ce trafiquant professionnel c'est notre meilleur camouflage. Je lui ai même dit que ce chien nous avait été donné et, en entendant parler de cinq cents marks, j'ai presque poussé des cris de joie. Il viendra chercher Bravo demain aux environs de midi.

— Il faut que j'assiste à cela ! J'attendrai dans la rue en face de chez vous et filerai ce gaillard. Peu importe l'endroit où il l'emmènera, je n'aurai qu'à siffler, et personne ne sera capable de retenir Bravo. Au besoin, il se ferait son chemin en mordant.

— Très bien : tout est donc organisé pour le mieux. Si Wulpert est vraiment derrière cette annonce, il n'y aura pas de pépin. Fabricius attendra Bravo chez Wulpert et Laurenz prendra soin de lui. Soyez tranquille, monsieur Lutz.

— Je n'ai jamais eu d'inquiétude non plus. Je connais trop bien Steffen : s'il passe à l'action, tout est calculé jusque dans le moindre détail. »

Tenndorf se trouva très satisfait. Mais il n'avait toujours pas son grog. Il fit signe à Wiga de le rejoindre et se leva du divan.

« Viens, mon petit, dit-il avec une résignation apparente. Mets ton manteau. Nous allons de l'autre côté de la rue à la Taverne de la Lande. Là, on nous fera un grog brûlant...

— Bien sûr, à peine a-t-on dit oui qu'il faut jouer le rôle de l'épouse-servante ! » Carola alla à la cuisine, en feignant d'être vexée, mais elle jouait bien mal ce rôle. « Monsieur attendra bien encore dix petites minutes...

— Avec beaucoup de rhum ! cria Tenndorf dans son dos. » Il attira Wiga contre lui en riant : « Est-ce que tu n'as pas une fantastique Tatïe Carola, ma chérie ?

— Ou une nouvelle maman... » Elle regarda son père avec un air très sérieux. « Mike et moi n'avons rien contre. »

Le lendemain matin, à neuf heures sonnantes, Eberhard Lutz amena son chien. Bravo était véritablement un magnifique exemplaire de braque allemand, de grande taille, avec des yeux bruns pleins d'intelligence, au regard doux mais toujours en éveil. Tenndorf put le caresser et Lutz parut très satisfait.

« Il vous a accepté, dit-il. Cela n'est pas aussi naturel qu'il le semble. Bravo fait montre d'une intuition presque inquiétante en ce qui concerne les humains. Vous lui êtes manifestement très sympathique.

— Quel honneur !

— Vous pouvez le dire. Et moi, je me sens le cœur plus léger. Résumons : à partir de midi j'attendrai dans ma voiture, de l'autre côté de la rue. Laurenz et Fabricius, de leur côté, seront là pour observer si Wulpert tire les ficelles de l'affaire. Si ce n'est pas le cas, je resterai dans le sillage de mon chien. Il ne sera pas seul une minute. » Il serra énergiquement la main que lui tendait l'architecte. Bravo

regardait les deux hommes, silencieux, mais l'air très intéressé.

Tenndorf attendit que Lutz eût quitté l'appartement et revint auprès de Bravo qui était resté dans le séjour. Comment le chien allait-il réagir maintenant que son maître était parti et qu'il se retrouvait seul dans un environnement étranger ? Allait-il se mettre à hurler, se montrer agressif ou se réfugier dans un abattement muet ? Que se passait-il dans l'âme et dans la cervelle de cet animal ?

Carola, dans son rôle de femme pratique, entra dans la pièce, portant une assiette remplie de viande de goulasch crue. « Tiens, fit-elle en posant l'assiette sur le sol devant Bravo, mange, tu as besoin de prendre des forces – qui sait ce qui t'attend ? »

Le braque regarda l'assiette de viande, la flaira, mais n'y toucha pas. Un chien bien élevé n'accepte de nourriture que de la main de son maître, si sympathiques et amicaux que peuvent apparaître les autres humains. Il se détourna, délaissant le plat si tentant et alla se coucher aux pieds de Tenndorf, assis dans un fauteuil. Dans le langage des chiens cela signifiait : J'ai confiance en toi.

À midi, Wiga et Mike rentrèrent de l'école. Carola avait préparé une soupe aux pois dont l'odeur mettait l'eau à la bouche.

« C'est vraiment fabuleux, dit Tenndorf en passant ses bras autour de sa fille et de Mike. Tout d'un coup on a... on est une famille. Une odeur merveilleuse vient de la cuisine, maman est aux fourneaux... »

— Et le reste de la famille baye aux corneilles au lieu de mettre la table ! cria la cuisinière. Mais cela va changer... »

Ils avaient à peine fini de déjeuner lorsqu'on sonna. Tenndorf bondit sur ses pieds en jetant sa serviette sur la table.

« C'est lui ! » Il lança un coup d'œil à Bravo, qui n'avait pas bougé, mais avait dressé les oreilles. « Bravo, maintenant c'est à toi ! Montre-nous comme tu as été bien élevé, et ne va pas gâcher toute l'affaire. »

Un homme jeune se tenait devant la porte et ôta fort poliment sa casquette fourrée lorsque Tenndorf lui ouvrit.

« Suis-je à la bonne adresse ? demanda-t-il. Vous avez bien un chien à vendre ? »

— C'est exact. Suivez-moi, je vous prie. »

Tenndorf le conduisit dans le séjour, où Bravo était toujours couché devant le fauteuil du maître. Il ne fit pas un mouvement, mais ses yeux bruns examinèrent l'étranger d'un regard très critique.

Le nouveau venu regarda le chien. « Est-ce celui-ci ? Un superbe animal, c'est vrai. Comment s'appelle-t-il ? »

— Bravo.

— On ne pouvait pas le baptiser mieux. Quand on le voit, il est impossible de ne pas dire : bravo ! » Il mit la main dans la poche de

son vêtement. « J'ai les cinq cents marks en espèces sur moi. »

Tenndorf, sur le moment, ne savait quoi dire. La voix qu'il avait entendue au téléphone n'était pas celle de cet homme encore jeune. Elle avait un ton revêche, celle-ci avait un timbre plus clair.

« Ce n'est pas avec vous que j'ai parlé hier au téléphone ?

— Non, c'était avec mon père. »

Tenndorf jeta un coup d'œil du côté de la cuisine. Carola et les deux enfants s'y étaient retirés lorsque l'amateur de chiens était entré dans l'appartement. À cet instant Mike apparut par la porte entrebâillée de la cuisine, lui faisant des signes impératifs de venir.

Tenndorf sentit que son cœur commençait à battre plus fort. « Un instant, dit-il en s'efforçant de garder tout son calme, je vais chercher le collier et la laisse... »

Il alla à la cuisine et referma vivement la porte sur lui. Wiga et Mike, dans leur excitation, sautaient d'un pied sur l'autre.

« C'est lui ! s'exclama Mike – il avait ses joues toutes rouges. C'est l'homme qui conduisait la camionnette blanche !

— Et c'est lui aussi qui a fait descendre les chiens et les chats ! compléta Wiga.

— Vous en êtes bien sûrs ? C'est l'homme de la ferme d'Otternbruch ?

— Oui, oui !

— Mon Dieu, nous avons de la veine. » Il regarda Carola. « C'est Wulpert junior ! Et j'ai téléphoné hier avec le Wulpert qui boite !

— Alors, tout est clair maintenant, Horst. » Elle souffla vigoureusement sur une mèche de cheveux qui lui cachait les yeux. « C'est de cette façon qu'ils se procurent des grands chiens pour les laboratoires. Que vas-tu faire maintenant ? Vas-tu appeler la Kripo ? Tu ne peux pas laisser Bravo... »

— Lutz attend dehors avec sa voiture. Il faut jouer le jeu jusqu'au bout, Carola. Rappelle-toi ce que dit la police : les témoignages d'enfants comptent pour zéro. Mais si nous prouvons à présent que Wulpert achète des animaux par ce moyen, entre autres, nous aurons fait un grand pas pour le démasquer. Bravo est vendu en ce moment même, et nous en possédons les preuves. De sa voiture, Lutz va prendre des photos, à Otternbruch Fabricius attend Bravo avec sa télécamera, et Laurenz Kabelmann va prendre soin de lui. Il ne peut absolument rien lui arriver de mal. Mais le piège est tendu. Surtout, ma chérie, il ne faut pas que nous perdions notre calme... »

Il retourna dans le séjour et trouva Josef Wulpert agenouillé devant Bravo. Le chien se prêtait au jeu... il était vraiment fantastique. Il ne grondait pas, mais observait le jeune Wulpert avec

des yeux très attentifs.

« Je vois que vous vous comprenez du premier coup. C'est merveilleux. Cela me sera moins pénible de m'en séparer. Mais l'appartement est vraiment trop petit pour un chien de chasse. Donc, comme convenu : cinq cents marks. »

Josef mit la main à la poche, en sortit une poignée de billets qu'il plaqua dans la main tendue de Tenndorf : c'était le « tope-là » paysan à l'ancienne. Marché conclu.

Le piège s'était refermé.

Vers midi, après la visite des chambres, le professeur Sänfter fut appelé au téléphone intérieur. Le directeur du laboratoire de recherche l'avisait que tout était prêt pour la nouvelle série d'expériences animales. Barthke avait déjà anesthésié deux chiens et il attendait le patron.

« J'arrive, dit Sänfter ; dans dix minutes.

— Le docteur Barthke doit-il commencer ?

— Non. Attendez-moi. Je voudrais être là dès le début. »

Sänfter se savonna soigneusement les mains, passa une autre blouse et prit quelques notes sur son bureau. Il était pâle et marqué par une nuit sans sommeil. L'entretien avec le procureur Dallmanns et le commissaire Abbels s'était prolongé longtemps encore, on avait un peu bu, puis Regina Sänfter, malgré un tranquilisant, s'était réveillée et s'était de nouveau tellement agitée qu'elle avait eu une crise cardiaque. C'est au petit matin seulement que le professeur avait enfin pu se coucher, pour un sommeil de trois heures à peine.

Après une nouvelle tasse de café très fort, il descendit avec le lift au sous-sol et pénétra dans son domaine particulier, le département de recherche et d'expériences de la clinique. Barthke, en tablier de caoutchouc, avec calotte et masque, attendait, debout, devant la table de marbre sur laquelle les deux animaux anesthésiés étaient étendus. Comme pour les interventions pratiquées sur les humains, seuls les champs opératoires et les têtes avaient été laissés découverts. Le directeur du laboratoire s'approcha, tenant la calotte et le masque destinés au patron.

« Deux exemplaires superbes, monsieur le professeur, dit le docteur Barthke, d'une voix un peu étouffée par le masque. Très vigoureux.

— Parfait. »

Sänfter glissa ses mains dans les gants de caoutchouc qu'on lui présentait, puis il s'approcha de la table et se pencha sur les bêtes.

Il parut, à cet instant, comme traversé par un puissant courant électrique. Les deux assistants, médusés, virent leur patron agripper le

bord de la table d'opération et vaciller. Puis il arracha calotte et masque, les jeta au loin en luttant pour retrouver une respiration normale. Son souffle rauque et précipité fit l'effet d'un cri réprimé.

Il avait, étendu sous ses yeux, préparé pour une opération expérimentale, Arras, son berger allemand disparu.

Un silence total régna pendant un bref moment dans la salle d'opération carrelée et immaculée. On n'entendait plus que le très léger bruit du climatiseur. Lorsque Barthke laissa tomber un instrument sur les carreaux, ils sursautèrent tous, comme à un coup de tonnerre soudain.

« D'où vient ce chien ? » demanda Sänfter d'une voix assourdie. Puis il respira profondément et hurla de toutes ses forces : « D'où vient ce chien ? »

Il arracha presque le drap qui recouvrait le corps, défit les attaches qui immobilisaient les pattes et coucha Arras sur le côté, dans une position normale. D'un geste presque brutal il ôta l'écarteur de la gueule du chien.

Le docteur Barthke lança un regard du côté du directeur de laboratoire qui restait sans voix. Il était aussi responsable de la réception des animaux et ne comprenait toujours pas l'inexplicable coup de gueule du patron.

« Alors, me direz-vous enfin d'où vient ce chien ? Qui l'a acheté ?

— C'est moi, monsieur le professeur. »

Anton Hellbrecht, directeur du laboratoire, s'approcha de la table d'opération. Il n'était conscient d'aucune faute. Il était seulement surpris par la soudaine curiosité du professeur, tout à fait inhabituelle.

« C'est vous, Hellbrecht ? » Sänfter montra du doigt le grand berger allemand. « Chez qui l'avez-vous acheté ?

— Chez un marchand. Comme tous nos autres animaux.

— Quel marchand ?

— Nous avons plusieurs fournisseurs.

— Des "fournisseurs" ! » Le professeur, de nouveau, respira à fond. « Le nom ! vociféra-t-il.

— Je vais immédiatement vous présenter la liste, dit Hellbrecht, de plus en plus perturbé.

— Je ne veux pas d'une liste, je veux le nom, le nom de celui qui a amené ce chien ici.

— Il faut d'abord que je regarde les bons de livraison, monsieur. On ne me livre rien sans un bon de livraison.

— Ne parlez pas de ces bêtes comme si c'était des choux ! cria le professeur. Des fournisseurs ! des bons de livraison !

— Y a-t-il quelque chose d'anormal avec ce chien, monsieur ? » s'enhardit à demander le docteur Barthke. Lui qui travaillait depuis plus de deux ans avec Sänfter à des expériences sur des animaux ne comprenait pas non plus le patron. Un tel cinéma à propos d'un chien, si soudainement et sans motif... Mon Dieu, combien de centaines de chiens avait-on eus déjà sur la table d'opération, et Sänfter n'avait encore jamais dit un mot à ce sujet !

« D'anormal, Barthke ? » Sänfter fixa sur son assistant des yeux brillant de colère. « Combien de fois êtes-vous venu chez moi ? »

— Je ne pourrais pas en faire le compte, monsieur le Professeur.

— Ah ! ah ! Et qui, chaque fois, est venu à votre rencontre dans le hall d'entrée et vous a accueilli, d'abord avec circonspection, ensuite comme un ami ?

— Mais... votre berger allemand, monsieur, Arras... »

D'un index frémissant Sänfter montra le chien. « Et quel est le chien étendu là ? » articula-t-il d'une voix qui s'étranglait.

Barthke, en cet instant, comprit. Il secoua la tête, incrédule.

« C'est... c'est impossible, Professeur. Vous... vous devez vous tromper...

— Me tromper ! Je connais mon Arras ! Et *c'est* Arras ! Il m'a été volé devant ma maison, en plein jour ! Et aujourd'hui le voici sur la table d'opération ! C'est donc ainsi que cela se passe ! Volé et aussitôt vendu ! Hellbrecht, que faites-vous donc ? Quand m'apporterez-vous enfin votre sacrée liste de fournisseurs ? Hellbrecht !

— J'arrive, monsieur le Professeur. » Le directeur du laboratoire sortit du bureau voisin, apportant un registre d'entrées et un reçu.

« J'ai trouvé... le voici. Un cas exceptionnel...

— Comment ?

— Les deux chiens ont été livrés ce matin même...

— Encore une fois, cré dieu ! exprimez-vous de façon plus humaine, Hellbrecht !

— Les deux chiens nous ont été vendus par un certain Schneider...

— Un nom vraiment très rare ! l'interrompit Sänfter, d'un ton sarcastique.

— Ce Schneider m'était inconnu, mais il avait sur lui une recommandation de la firme "Besoins Médicaux", un de nos principaux fournisseurs... excusez-moi : vendeurs d'animaux de laboratoire. Comme ces chiens étaient grands et vigoureux et que le programme prévoyait une expérience importante pour aujourd'hui, je les ai achetés immédiatement. Six cents marks pièce. Un prix moyen. »

Sänfter fit une grimace douloureuse. La brutalité de ce commerce avec la vie le saisissait soudain à la gorge. « Ensuite ? fit-il d'une voix

assourdie.

— Ensuite : rien, monsieur le Professeur. J'ai anesthésié les chiens et les ai préparés pour l'opération. Comme toujours. Il n'y a rien de plus à dire. Voici le reçu, et voici la mention portée dans le registre des entrées : "Vendeur privé. Le vendeur certifie que ce sont ses chiens et qu'il sait dans quel but ils sont vendus." Avec la signature.

— Un certain M. Schneider ! » D'un revers de main Sänfter balaya registre et reçu qui allèrent tomber sur le sol. « Hellbrecht ! Ce chien est mon chien Arras qui a été volé hier !

— C'est... c'est... » Hellbrecht en avait la parole coupée. Il fixait sur le professeur des yeux exorbités en secouant la tête, comme l'avait fait avant lui le docteur Barthke.

« Et maintenant, que faisons-nous ? demanda celui-ci.

— On ne procède pas à l'intervention ! Quand les chiens se réveilleront, je les prendrai avec moi. Tous les deux. Appelez "Besoins Médicaux" et demandez-leur s'ils connaissent ce Schneider. C'est une démarche inutile : il est certain qu'ils ne le connaissent pas, mais je ne veux rien négliger. Pendant ce temps j'informerai la Kripo. »

Le commissaire Abbels était une fois de plus à l'extérieur, et c'est son adjoint, l'inspecteur Nachtigall qui répondit. Il ne voulait plus entendre parler de ces histoires d'animaux. Pour lui il y avait des choses plus importantes que cette poignée de chiens et de chats qui disparaissaient pour être vivisectionnés Dieu sait où. Il y avait, par exemple, deux hold-up dans des supermarchés – un vol d'une valeur totale de sept cent mille marks. Et il fallait que le commissaire Abbels s'agenouille dans la crotte de chiens, bien qu'il n'existât aucun indice, même pas un soupçon. On ne pouvait que hocher la tête en faisant des vœux pour que la presse n'entende pas parler de cela.

« Je vous félicite d'avoir retrouvé votre chien, monsieur le Professeur, dit l'inspecteur d'un ton plutôt indifférent. Pour un hasard...

— Est-ce tout ce que vous avez à dire ?

— Qu'est-ce qu'il faudrait donc dire ? D'autres ont moins de chance que vous.

— Rappelez-moi donc votre nom ! aboya le professeur.

— Nachtigall...

— Vous me faites plutôt l'impression d'un drôle d'oiseau... Je parlerai avec le procureur Dallmanns. »

Profondément vexé, Nachtigall reposa le combiné. Arrogance d'intellectuel ! Le demi-dieu en blouse blanche ! Le médecin – représentant de Dieu sur terre ! Comme ces types me sont sympathiques !

Le procureur Dallmanns commença lui aussi par féliciter son ami Sänfter pour le retour inespéré de son chien.

« Merci ! coupa nerveusement Sänfter. Mais nous en sommes exactement au même point qu'avant, Johannes. Ce Schneider est certainement un faux nom.

— C'est en effet vraisemblable.

— “Besoins Médicaux” ignorent naturellement tout de l'affaire.

— Nous allons y regarder de plus près.

— C'est ce que j'ai déjà fait. Ils ont joué les offensés. Ils vendent tout eux-mêmes, disent-ils, et n'ont nul besoin d'intermédiaires privés.

— On peut en déduire que ce M. Schneider était aussi le voleur. As-tu déjà appris à qui appartient l'autre chien ?

— Non. Il y aura une annonce dans les journaux de demain. Je suis curieux de voir qui se manifesterá. Et du côté de la justice, Johannes, que va-t-il se passer ?

— Nous pouvons clore ton affaire et laisser le dossier se couvrir de poussière.

— Vous ne voulez donc pas punir le voleur ?

— Est-ce que nous le tenons ?

— Mais alors, cherchez-le !

— Nous avons sur les bras deux énormes affaires : des hold-up dans des supermarchés. Cela monte à près d'un million...

— C'est évident... En face de cela un chien ne fait pas le poids ! »

Le ton de Sänfter était empreint d'une ironie mordante.

« Hans ! Tu as retrouvé Arras !

— Oui : par un hasard quasi miraculeux ! Mais tous les autres à qui on a volé des animaux, eux ne les reverront jamais ! Qui pense à ces gens ?

— Nous aussi, naturellement. Mais il faut tenir compte des ordres de grandeur et faire les distinctions qui s'imposent. Un vol de bicyclette ne représente tout de même pas la même valeur que le hold-up d'un supermarché, par exemple, au cours duquel un gardien a été blessé grièvement. Bien sûr, nous nous occuperons aussi des voleurs d'animaux.

— Merci, Johannes. »

Le professeur Sänfter raccrocha sans douceur. Il se demanda s'il devait téléphoner à Tenndorf, puis se décida à se rendre chez lui. Maintenant qu'il avait été lui-même touché, il se sentait d'une certaine façon complice du malheur des enfants. Quant à lui, il avait la quasi-certitude que Mickey et Pumpi étaient disparus depuis longtemps dans un laboratoire. N'avait-il pas vu de ses propres yeux avec quelle

rapidité Arras avait été « mis au service de l'humanité », et cela avec déclaration signée et reçu ?...

Sänfter dîna sans appétit à la cantine des médecins, but une demi-bouteille de vin, confia les visites au meilleur médecin du service et alla chercher les deux chiens dans un box du sous-sol. Il fut profondément ému à la vue d'Arras qui l'accueillit en jappant et en se tortillant de joie, lui lécha les mains, sans parvenir à se calmer, si grand était son bonheur de retrouver son maître. L'autre grand berger, qu'il baptisa Mercredi parce qu'il lui avait sauvé la vie en ce jour de la semaine, à sa vue, parut lui aussi retrouver son maître chéri. C'était une magnifique bête au poil brun foncé, jeune et pleine de vigueur, qui aurait gagné un prix à n'importe quel concours. Le fantomatique « monsieur » Schneider lui avait bien entendu enlevé son collier, mais Sänfter découvrit sur lui un signe particulier : il portait le nombre 28 tatoué à l'oreille gauche. Cela avait certainement une signification et le professeur eut l'idée de rédiger ainsi son annonce : « Le propriétaire du numéro 28 peut le retirer chez... » Qui se manifesterait ? Sänfter, quand il le pouvait, attendait avec curiosité les surprises. Les surprises sont le poivre de la vie.

Il rentra chez lui en voiture, les deux chiens sur le siège arrière ; il lâcha Arras dans la villa en lui disant : « Cours voir ta petite maîtresse », puis il se rendit dans la bibliothèque avec Mercredi.

Cinq minutes plus tard, la domestique y faisait irruption, une fois de plus dans tous ses états.

« Madame a perdu connaissance ! cria-t-elle. Un grand chien de berger est assis sur son lit !

— Mais, Erna, c'est Arras !

— C'est... » Elle s'appuya au dossier d'un fauteuil. « Oh ! Monsieur le Professeur ! je sens que, moi aussi, je vais m'évanouir...

— Ne faites surtout pas cela, Erna ! lui ordonna Sänfter en riant. Portez plutôt un verre de cognac à ma femme.

— Et... et celui-là, qu'est-ce que c'est ? » Elle montrait le berger inconnu.

« C'est notre hôte, peut-être jusqu'à après-demain seulement. Ce monsieur s'appelle Mercredi.

— Mercredi ? Mais c'est aujourd'hui.

— Erna, tu ne comprends pas. Porte donc à ma femme un double cognac. »

Et Sänfter souhaita soudain que le propriétaire de Mercredi, du numéro 28, ne se présente pas...

La vente de Bravo se déroula à la perfection. Josef Wulpert fit une

caresse sur la tête du magnifique chien d'arrêt, mais avec précaution, car Bravo hérissa les poils du dos. Lutz l'avait bien dit : c'était un chien qui faisait montre d'une étonnante intuition.

« Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, fit Tenndorf, sans paraître insister, tandis qu'il rangeait les cinq cents marks dans son portefeuille.

— Est-ce nécessaire ?

— Je le pense. J'aimerais pouvoir faire de temps en temps une visite à Bravo.

— Mon père ne voudra pas. Vous êtes payé, le chien nous appartient, et il faut qu'il s'habitue complètement à nous. Ça ne serait pas facile si vous réapparaissez tout le temps. Cela ne pourrait que perturber le chien. »

Tenndorf admira presque le naturel de Wulpert junior : on lui aurait vraiment donné le Bon Dieu sans confession. Il lui donna raison d'un signe de tête.

« C'est vrai. Mais nous voulons tout de même vous demander quelque chose, ma femme, les enfants et moi. Nous voudrions voir le nouveau foyer de Bravo. Cela nous ferait plaisir de l'accompagner jusqu'à la porte de chez vous... pas plus.

— Mais vous n'aviez pas parlé de cela !

— Non, mais j'en parle maintenant. » Tenndorf mit une main dans la poche intérieure de son veston. « Vous pouvez naturellement rentrer dans votre argent, monsieur...

— Bärtke. Jacob Bärtke.

— ... monsieur Bärtke... Eh bien, que décidez-vous ? »

C'est alors que Josef Wulpert commit une faute. Après un bref moment de réflexion, il céda. « Bon... si cela ne tient qu'à moi... Vous amenez Bravo jusque devant la maison, mais ce sera le dernier contact entre votre famille et le chien. Nous ne voulons pas que le chien se sente partagé entre deux maîtres, vous le comprenez sûrement, non ? »

Un peu plus tard, ils quittèrent tous la maison. Bärtke-Wulpert avait Bravo avec lui. Tandis qu'ils montaient en voiture, Tenndorf jeta un coup d'œil derrière lui. De l'autre côté de la rue le forestier Lutz était à son poste. Il fit un léger signe de la main : tout va bien – je ne vous perds pas de vue.

Ils sortirent de Hanovre, atteignirent Langenhagen où ils prirent l'autoroute vers le nord pour la quitter à la sortie conduisant à Mellendorf.

« J'ai l'impression, dit Tenndorf, qu'il se dirige bien vers Otternbruch.

— Non, ce serait trop stupide. » Carola secoua la tête.

« Il ne sait pas qui nous sommes. Pourquoi devrait-il se méfier ? »

Mais Tenndorf se trompait. Ou, pour mieux dire, Wulpert tenta de le tromper. Une fois sorti de Mellendorf, il ne prit pas la direction d'Otternbruch, mais resta sur la route et stoppa à Negenborn, un petit village. Là, il descendit, entra dans le bureau de poste, évidemment pour téléphoner.

Lutz, qui suivait les deux voitures à une certaine distance, s'arrêta devant une boulangerie pour acheter trois sandwiches au saucisson et ne manqua pas de faire un petit signe d'entente à Tenndorf. Dans l'auto de Bärtke-Wulpert, Bravo sautait contre la vitre. Il avait reconnu Lutz par la lunette arrière et se mit à japper bien qu'il eût été dressé à exécuter impeccablement ce qui lui était commandé par son maître. Mais comment faire comprendre à une âme de chien que la séparation – fût-ce pour un temps très court – peut être une mission ?

Wulpert ressortit bientôt du bureau de poste et remonta dans sa voiture. Bravo gronda alors, mais Wulpert se contenta de lui faire signe de se taire en murmurant : « Ne fais pas le méchant, mon beau, dans deux ou trois jours tu ne diras plus rien... » et se remit en route. Tenndorf suivit et, à un intervalle plus grand, Lutz, qui fermait la marche.

Passé Metel, on prit de nouveau le chemin du sud en direction de Scharrel. Ils se retrouvaient de nouveau dans le voisinage du Moor d'Otternhagen.

« Qu'est-ce que je disais ! s'exclama gaiement Tenndorf. Ce n'est qu'un petit détour, et nous arrivons à Otternbruch. Il aurait vraiment pu prendre un chemin plus direct. »

Il se trompait. Wulpert traversa Otternhagen, demeura sur la grand-route et s'arrêta au hameau de Meklenhorst, un peu en dehors de l'agglomération, devant une ferme d'aspect coquet.

Tenndorf, étonné, regarda Carola et les enfants. « Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Il s'agit sûrement d'une astuce ! »

Bärtke-Wulpert descendit de l'auto, tenant Bravo en laisse, et attendit que Tenndorf et les siens fussent descendus à leur tour. Lutz s'était arrêté à bonne distance et observait la scène avec ses jumelles.

« Eh bien ! nous y sommes, déclara Josef Wulpert. Vous voyez l'endroit... là, le grand jardin bien clôturé, tout autour les champs, et le petit bois que vous apercevez plus loin appartient aussi à la ferme. Qu'est-ce que vous voudriez de plus ? Est-ce que Bravo sera heureux ou non ?

— Un paradis en comparaison d'un appartement à l'étage. » Tenndorf s'efforça de montrer une physionomie des plus satisfaites. « Je vous souhaite beaucoup de plaisir avec le chien. »

À ce moment, une femme d'un certain âge, à la mine très

sympathique, sortit de la maison, embrassa le jeune Wulpert et parla amicalement au chien. Tenndorf, légèrement agacé, salua la femme, lui présenta Carola – « ma femme » – et les enfants et caressa Bravo.

« Eh bien ! adieu mon chien, dit-il d'une voix un peu oppressée. Tu seras mieux ici que chez nous, avec notre petit bout de pelouse. Tu vas pouvoir te dépenser, chasser les lièvres et les renards...

— Nous avons même des sangliers, déclara fièrement la fermière. Bon retour. »

C'était poli, certes, mais sans équivoque. Traduction : fichez donc le camp ! La visite est terminée. Vous n'avez plus rien à voir ni à entendre ici.

Tenndorf comprit. Il prit congé et remonta en voiture avec sa « famille ». Par la lunette arrière il eut encore le temps de voir Josef Wulpert traîner par sa laisse pour le faire entrer dans la maison le chien qui opposait une certaine résistance.

« Et pourtant, papa, c'était bien lui ! s'exclama Wiga lorsqu'ils eurent roulé un instant.

— Oui, c'était le chauffeur de la camionnette blanche ! confirma Mike. C'est le fils du boss, pas moyen de se tromper !

— Je n'en doute pas. Il nous a conduits sur une fausse piste. Je suis prêt à parier qu'aujourd'hui même, au plus tard demain, Bravo sera à Otternbruch, chez les Wulpert. Cette ferme doit appartenir à des parents à eux, ou à des amis, peut-être à des complices. Quelqu'un a-t-il remarqué le numéro de la maison ?

— C'est au 167 », dit Carola. Elle avait maintenant pris la place de Mike au côté de Tenndorf et nota aussitôt dans son carnet : « Meklenhorst, 167. » « Je te signale que tu as dit deux fois : "ma femme".

— C'est vrai... Il ne m'est pas venu autre chose à l'esprit. Était-ce tellement désagréable ?

— Non... seulement je n'y suis pas habituée... »

Mike et Wiga, sur le siège arrière, se donnèrent mutuellement des coups de coude en se clignant de l'œil. Comme les grands font des cérémonies, et avec cela ils disent aussi des mensonges ! Et nous, si nous mentons un tout petit peu, nous recevons une claque. Mais eux, les grands, ils ont le droit... est-ce que c'est juste ?

« Il va falloir que tu t'y habitues, chère Carola.

— Mon Dieu ! est-ce une demande en mariage ? Comme cela, en auto, dans cette situation ? Ce n'est pas possible...

— Tu sais, avec moi, cela se passe souvent autrement, parce que je ne suis pas non plus comme les autres...

— Tu ne serais pas non plus un peu prétentieux ?

— Absolument pas. Je suis essentiellement réaliste. Donc, réfléchis et vois si tu peux t'habituer à "ma femme"...

— Bien, je vais encore y penser sérieusement. »

Sur le chemin d'Otternhagen, ils trouvèrent Eberhard Lutz, qui les attendait après un tournant de la route. Il fumait un cigarillo et paraissait très satisfait. Tenndorf alla s'arrêter non loin de lui. C'était une journée ensoleillée mais très froide et les haleines se transformaient aussitôt en petits nuages de brouillard. La neige, craquait sous les semelles.

« Qu'en pensez-vous ? interrogea Tenndorf. Le soi-disant Bärtke est en réalité le fils du marchand d'animaux d'Otternbruch, c'est lui qui capture des animaux avec sa camionnette truquée à Hanovre et aux environs. Seulement, on n'a rien pu prouver jusqu'ici. Le témoignage des enfants est considéré avec beaucoup de circonspection par la Kripo. Une descente éclair n'a rien donné. Je suis un peu inquiet, monsieur Lutz.

— Pourquoi ?

— Comment allez-vous récupérer votre Bravo ?

— Il réagit d'une façon fantastique au coup de sifflet.

— Voulez-vous dire que vous allez rester ici et que vous sifflez votre chien lorsqu'il sortira de la maison ?

— Exactement. J'ai eu dès le début la certitude qu'il ne venait pas dans cette ferme pour y demeurer. Il faudra donc qu'il soit transporté ailleurs, à sa véritable destination. C'est à ce moment-là que mon fidèle chien se sauvera. Il est très rapide, extrêmement intelligent ; en outre, il a des mâchoires dont il saura se servir en cas de besoin contre ce jeune homme. Vous vouliez une piste encore chaude – la tenez-vous maintenant ?

— Oui et non. » Tenndorf haussa les épaules. « Nous avons reconnu Josef Wulpert, mais ce n'est pas ici qu'il demeure.

— En somme, ce ne serait qu'une piste tiède ?

— En quelque sorte, oui. Je parierais même que le fermier du 167 s'appelle réellement Bärtke. Pourquoi Wulpert ne devrait-il pas acheter un chien pour Bärtke puisque c'est un spécialiste ? C'est un alibi en béton. Aucun homme de la Kripo ne s'y frottera. Et moi, je ne le ferais pas non plus.

— Alors, que décidez-vous maintenant ?

— On doit savoir tirer un enseignement de ses échecs. Il faut absolument que je coince Wulpert directement, sans intermédiaire. Ce sera peut-être faisable dans les jours prochains, mais je préfère ne pas encore en parler. »

Tenndorf songeait à Steffen Holle et au projet de délivrance des

animaux au cours d'une nuit prochaine. On avait d'abord pensé à un autre marchand d'animaux, mais les rapports de Laurenz Kabelmann et les photos prises clandestinement étaient parvenus entre-temps à la communauté d'action « Sauvez les bêtes » — un matériel qui avait amené Holle à modifier le plan initial et à faire de Wulpert l'objectif de la prochaine opération.

« Vous rentrez maintenant chez vous ? demanda Lutz.

— Oui, je ne vois vraiment rien d'autre à faire. »

Tenndorf regarda autour de lui. Une route de campagne solitaire, de la neige soulevée par des coups de vent, un ciel d'un bleu d'acier d'où tombait la gelée et, aussi loin que le regard portait, des champs enfouis sous la neige.

« Et vous, vous n'allez pas rester ici ?

— Non, je retourne au voisinage de la ferme, assez près pour que mon chien m'entende siffler. » Lutz eut un large sourire. « J'ai tout ce qu'il faut avec moi. Un bidon d'essence, qui me permet de laisser tourner le moteur et de faire marcher le chauffage, une bouteille de rhum, plus une grande bouteille Thermos de thé, deux couvertures de laine, une montagne de sandwiches, une boîte de cigarillos. Je ne verrai pas le temps passer...

— Dans ce cas, bonne chance, monsieur Lutz. Encore une fois, je vous remercie d'avoir bien voulu mettre Bravo à notre disposition.

— Quoique le résultat ait été maigre. Mais j'observerai peut-être quelque chose qui pourra vous être utile. On a déjà vu des hasards amener de grandes découvertes. »

« Ce soir, il aura récupéré Bravo, dit Tenndorf à Carola lorsqu'ils eurent repris la route.

— Oui, mais nous, nous n'avons pas encore Mickey et Pumpi ! s'exclama Mike, assis à l'arrière. Mais nous y arriverons aussi, hein, papa ? »

Papa ! Tenndorf tressaillit en entendant ce mot sorti de la bouche de Mike et il jeta un regard en coin sur Carola. Elle était assise à son côté, appuyée confortablement contre le dossier, et regardait devant elle, silencieuse, mais souriante.

Laurenz Kabelmann s'était remarquablement habitué à sa nouvelle vie chez les Wulpert. Il était apparu que Lauro n'était pas seulement intelligent et plein de zèle, ne reculant devant aucune besogne malpropre, mais il s'était aussi montré solidaire de la maisonnée lorsque, pour la seconde fois, l'antipathique reporter photographe s'était montré à la ferme, essayant de fourrer son nez partout.

Avant que le vieux Wulpert ait pu intervenir et chasser Fabricius

hors de la ferme à l'aide d'arguments frappants, Lauro était déjà sur place et, à coups de poing, l'avait fait sortir de la cour et passer le portail d'entrée. Et si, à ce moment, un échange de pellicules avait eu lieu – pellicule impressionnée contre film vierge – on n'avait pas pu l'observer de la maison d'habitation.

Quand Lauro rentra, Willi Wulpert le serra sur son cœur : il était presque devenu un membre de la famille !

« C'est la bonne méthode, Lauro ! s'écria-t-il. Quand ils deviennent insolents, de grands coups de poing plein la gueule ! Ils ne comprennent que ça ! Ce gars-là n'est pas prêt de revenir. Cré nom de Dieu, tu as un sacré punch !

— On apprend ça sur le trimard, patron. Il faut être capable de se défendre. On ne rencontre pas que de bons copains sur la route.

— Et malgré tout, tu veux repartir au printemps ?

— Oui.

— Tu peux rester avec nous, Lauro ; tu pourrais y faire de vieux os. Réfléchis bien. Ici, on a besoin de gens comme toi. Tu auras deux marks de plus à l'heure, net d'impôts. C'est pas une proposition, ça ?

— Je ne suis pas encore allé au Maroc, je veux y aller cet été.

— Que le diable emporte ton Maroc ! Il fait trop chaud, ça pue partout et, au lit, les femmes sont comme celles d'ici. Tu veux manger du mouton et du riz à tous les repas ? Et pas de schnaps ! Il faut que tu sois tombé sur la tête si tu refuses de rester chez nous. Ici, tu mènes une vie rangée, tu gagnes bien assez pour toi, une nourriture de première et, à Hanovre, il y a des clacs comme on fait pas mieux. Je te le répète encore une fois : pense bien à tout cela, mon gars ! »

Kabelmann promit de réfléchir encore à la chose. Depuis qu'il avait retiré à la poste un petit paquet, adressé poste restante, sous la devise « Valencia », il était en possession d'une caméra Minox avec laquelle il photographiait en cachette les boxes et les bâtiments abritant les cages. Comme il jouissait à présent de la confiance illimitée de Wulpert, il pouvait aller partout à tout moment et fixer sur la pellicule des choses incroyables, comme la « cloche », ainsi que d'autres installations dues à l'invention de Wulpert. Avec Erna Sudereich, l'employée des postes, il avait d'ailleurs noué des relations assez exceptionnelles. Son histoire d'une liaison d'amour secrète avait dû faire sur elle une énorme impression ; pour Erna, il venait d'un monde dont elle, éternelle jeune fille, rêvait fréquemment et secrètement, et qui lui mettait le rouge aux joues – le monde du vice, de la passion qui ne connaît pas d'obstacles.

Erna lisait en cachette des magazines porno qu'elle achetait à un kiosque de la gare de Hanovre, et qu'après lecture elle brûlait dans son poêle de faïence. À la vue de certaines photographies, elle éprouvait

une sensation très spéciale et, à deux ou trois reprises, elle perdit presque conscience en imaginant que l'on aurait pu aussi faire toutes ces choses avec elle.

Et voici qu'était arrivé dans le village un homme capable de tout ! Un homme sans mœurs ! un débauché ! Dans les nuits qui suivirent, Erna rêva beaucoup, elle se voyait au centre de scènes défiant l'imagination la plus luxurieuse et elle se réveillait chaque matin comme rouée de coups.

Ce fut cette nouvelle Erna qui rencontra un soir Kabelmann à l'auberge de la Poste. Il se tenait bien tranquillement au comptoir, buvait une bière et un alcool de grain en conversant du Portugal avec l'aubergiste. En passant à côté de lui, Erna surprit les propos non exempts de suffisance de Kabelmann : « Et dans le Nord, il y a des femmes rousses qui sont comme des volcans au lit. On a du mal à tenir le coup... » Elle se sentit soudain toute drôle, dut s'asseoir vite à une table et s'efforça de respirer normalement. Laurenz, toujours debout devant le comptoir, regarda Erna. Ses petites joues rondes étaient cramoisies et ses lèvres tremblaient légèrement.

« Vous êtes allé au Portugal ? lui demanda-t-elle d'une voix oppressée. Je vous ai entendu parler de cela sans le vouloir. Parlez-moi de ce pays... je voudrais tellement y aller... »

— Ce serait excellent pour vous, mademoiselle la postière et, se penchant un peu pour parler plus bas, avec une mine de conspirateur, il ajouta : Les hommes sont obligés de faire coudre du cuir au milieu de leurs pantalons, devant, pour ne pas traverser trop vite l'étoffe... »

À partir de ce moment Erna Sudereich, lèvres pincées, s'écarta du chemin de Kabelmann. Et lorsqu'il téléphonait de temps à autre du bureau de poste, elle pendait vite un écriteau au-dessus du guichet à l'ancienne : « Fermé provisoirement. » Laurenz, en sortant de la cabine, lui faisait chaque fois un clin d'œil complice ; elle regardait ailleurs, rouge comme une pivoine. Comment aurait-elle pu deviner que cet inconnu troublant était un zoologiste aux mœurs tout à fait rangées ?

Quant à Pumpi et Mickey, rebaptisés Drapeau et Maus, Kabelmann eut rapidement un excellent contact avec eux. Les deux animaux n'oubliaient pas qu'il les avait toujours bien traités. Ils jouaient avec lui à la maison et Willi Wulpert lui permit même d'aller se promener avec eux le soir, après la fin du travail. Laurenz ignorait tout de l'appel publié par Tenndorf dans la presse, et déjà oublié, car, ce jour-là, il n'avait lu aucun journal. Aussi tenait-il pour une lubie du patron son affection soudaine pour le corniaud tricolore et pour le chat rayé roux et blanc. Wulpert, en effet, avait plus d'une marotte qu'il avait appris à connaître. L'une des plus spectaculaires, par

exemple, était la sonnerie prussienne « aux champs » que Wulpert mettait de temps en temps sur le tourne-disque et qu'il écoutait au garde-à-vous, battant vigoureusement la mesure avec une longue cuillère de bois. Le déranger au cours de cette cérémonie du souvenir était presque un crime et personne ne s'y aventurait, même pas Emmi, son épouse.

Cette aimable « vie de famille » fut ébranlée du jour au lendemain – du moins pour Kabelmann, car les Wulpert ne se doutèrent de rien. Steffen Holle avait averti Kabelmann que la prochaine action serait dirigée contre les Wulpert. Les photos qui avaient été développées et remises par Fabricius avaient emporté la décision ainsi que l'achat de Bravo sous un nom d'emprunt.

Laurenz avait vécu de près l'affaire Bravo, mais vue de l'autre côté. La veille au soir, Josef était rentré furieux de chez sa tante Bärtke, de Meklenhorst, la main gauche enveloppée d'un pansement. Son récit déclencha aussi une grande colère chez papa Wulpert qui frappa la table du poing, faisant danser les assiettes.

Josef raconta donc qu'il avait voulu, ce soir-là, amener Bravo à Otternbruch, car le chien s'était conduit très sagement chez la tante Bärtke. Un chien qui, entre initiés, valait plusieurs fois le prix que Josef avait payé à Tenndorf. Cependant, les laboratoires ne le paieraient pas plus de sept cents marks – le maximum de leur tarif.

Il était donc sorti de la maison avec Bravo et se disposait à monter dans sa voiture lorsqu'il avait entendu, venant de la route, un curieux sifflement. Une voiture était à l'arrêt, phares éteints, une Mercedes dont la portière gauche était ouverte. Bravo avait réagi comme un fauve : il avait mordu la main de Josef qui tenait bon la laisse, et, libéré, avait filé droit vers l'auto. Il avait sauté à l'intérieur, la portière s'était refermée, et la voiture avait démarré brusquement en direction d'Otternhagen en soulevant des tourbillons de neige. Lorsque Josef avait enfin pu mettre sa voiture en marche, l'autre avait une telle avance qu'une poursuite était vouée à un échec certain.

« Et les cinq cents marks ? » vociféra le vieux Wulpert.

— Ils sont foutus, père.

— Ce Tenndorf nous les rendra !

— Et pourquoi ? Ce n'est pas lui qui a sifflé le chien ! C'était une Mercedes complètement inconnue.

— Ils étaient de mèche. Un aveugle verrait cela, idiot ! Lauro, qu'en penses-tu ?

— Un beau tour de cochon ! dit prudemment l'interpellé.

— On peut le dire ! Josef, tu files demain matin chez Tenndorf !

— Et qu'est-ce que je pourrai lui prouver, hein ? Naturellement, le

chien ne sera pas chez lui. » À son tour, Josef serra les poings. « Non, il faudra nous refaire de ces cinq cents marks avec les singes. Bon Dieu ! cette sale bête m'a sérieusement mordu ! Il n'a pas des crocs pour rire !

— Il doit se manigancer quelque chose de pas clair, je le sens. D'abord, la descente de la Kripo, que rien ne justifiait. Ensuite, ce coup fourré avec le chien de Tenndorf, et la livraison de Suisse qui est en panne à la douane – on est partout dans la merde ! Tu as dû faire l'imbécile, Josef !

— Ça y est ! Moi, toujours moi...

— C'est pourtant évident : il a fallu que tu attires l'attention quelque part sur la camionnette blanche – sinon, dis-moi comment la Kripo nous aurait cuisinés là-dessus ? Et depuis, on n'arrête pas de recevoir des coups de pied dans le cul !

— Est-ce que ce ne serait pas une histoire de concurrents jaloux ? hasarda Laurenz d'un air innocent.

— Non, pas aux environs. Et puis, il y a assez à faire pour tous. Si les "Besoins Médicaux" vendent deux ou trois bêtes de plus que nous, cela ne me fait ni chaud ni froid, et c'est pareil pour les autres. Nous avons tous de bonnes raisons de ne pas nous faire de mal les uns aux autres. Non, c'est pas de ce côté-là qu'il faut chercher l'explication : il s'agit sûrement d'autre chose – mais quoi ? »

Ce soir-là, chez les Wulpert, c'est de mauvaise humeur qu'on alla se coucher. Kabelmann demeura encore longtemps éveillé dans son réduit situé derrière le bâtiment 2. D'où venait donc cette succession de tuiles qui tombaient sur la ferme Wulpert ? Il se promit de téléphoner le lendemain matin à Steffen Holle en se rendant en bicyclette à Otternbruch pour y faire des achats. Le jour était bien choisi : Josef était parti livrer un lot de chats, de lapins et de rats à un laboratoire de recherche de Braunschweig, Willi Wulpert se rendait à Hildesheim où un nouveau et prometteur client s'était fait connaître – une usine de produits chimiques qui avait un besoin urgent d'animaux de tests. Bref, un jour où Laurenz pût s'éclipser pendant une heure, le temps d'aller à Otternbruch.

Il y apprit de Holle l'opération mise au point contre la ferme Wulpert, et du même coup les missions qui lui étaient attribuées dans l'entreprise : laisser ouvert le portail donnant accès à la cour, éloigner les deux chiens de garde et se tenir prêt à la porte de derrière de sa petite chambre. On apporterait le matériel nécessaire : torches électriques, colliers et laisses, sans compter quelques outils. Il fallait aussi que les petites cages à chats et à lapins soient tenues prêtes à être enlevées avec leurs hôtes. Tout devrait se faire très rapidement et, surtout, sans bruit. Ah ! encore une chose : Kabelmann devrait se

laisser tabasser afin que toute la chose eût l'air d'un authentique coup de force.

« Quand ? interrogea Kabelmann.

— Tu seras prévenu à temps.

— Comment et par qui ?

— Nous devons encore combiner cela. » Steffen Holle toussota.

« Tu sais, Laurenz, tes photos sont extra. »

Kabelmann fronça les sourcils. « Est-ce que tu tousses, Steffen ?

— Oh ! ce n'est qu'un léger rhume.

— Soigne-toi d'abord, avant de passer à l'action, dit Kabelmann d'un ton insistant. Un accès de toux, ça suffit pour faire rater le coup ! Tu l'as dit toi-même : tout doit se faire sans aucun bruit. Le vieux Wulpert se doute de quelque chose, alors : pas de précipitation. Je ne voudrais pas voir, après, un substitut du procureur au chômage... Alors, j'attends des nouvelles de vous. Terminé. »

Donc, l'affaire est décidée, monologua-t-il lorsqu'il fut de retour dans sa petite chambre, où il se prépara un grog brûlant pour réchauffer ses membres engourdis par le froid. Cela va de nouveau faire sensation, des millions de gens nous applaudiront, nous allons peut-être sauver la vie d'une centaine de bêtes qui seront accueillies dans un refuge pour animaux.

Et ensuite ? Il n'y aura rien de changé. Il n'y aura plus de Wulpert, mais cent autres commerces livrent des bêtes aux laboratoires. Intouchables, financés par l'industrie. Des centaines de milliers de bêtes chaque année...

Les remous dans l'opinion publique ? Restez tranquilles, mes amis, et surtout pas de vagues. Pas de commentaires, le silence, uniquement le silence. Dans quelques semaines, l'opinion publique, un instant soulevée, aura de nouveau tout oublié. D'autres sensations occuperont l'attention, par exemple une fameuse star du tennis qui perd un match. Ou encore, un coup de vent soulevant la jupe d'une princesse royale et qui découvre ses cuisses.

Conclusion : pas d'agitation, mes amis. Le scandale d'Otternbruch ne mènera à rien. Un cri n'a d'effet qu'aussi longtemps qu'il y a des oreilles pour l'entendre.

Tout, dans ce monde, est emporté si vite par le vent.

« C'est là la triste vérité, conclut à mi-voix Laurenz pour lui-même. Nous avons désappris à ancrer profondément nos sentiments dans notre âme... »

Mais, quoi qu'il en fût – il était d'accord : il fallait faire et réussir cette opération.

Si l'on est un peu honnête avec soi-même, on peut comprendre que les enfants soient à l'occasion méfiants à l'égard des adultes. Le principe patriarcal d'antan selon lequel les grands avaient toujours raison a reçu une sérieuse fêlure. Les enfants sont devenus plus critiques, et bien des choses que font ou acceptent les adultes rencontrent chez eux une saine incompréhension.

C'est ce que fit Mike. Tenndorf et Carola s'étaient rendus dans le centre afin d'acheter pour Horst un bonnet assez grand pour qu'il pût le tirer sur son visage en guise de cagoule. Cependant, Carola avait refusé d'avance de faire deux trous dans ce bonnet et il en était résulté une petite dispute.

« Non et non ! s'était-elle exclamée. Si tu es assez aveugle pour ne pas voir les conséquences de ton acte, tu peux bien partir en expédition sans y voir. Un aveugle reste un aveugle ! De plus, je ne veux pas me rendre complice de cette affaire. Vous délivrerez peut-être cinquante animaux... bien : vous leur sauverez la vie. Mais les autres ? Wulpert en a quelques centaines dans toute sa ferme. Allez-vous aussi lâcher les rats et les souris blanches ? Personne ne vous en saurait gré. Vous voulez tirer un signal d'alarme ? Pour qui ? Croyez-vous vraiment que les cliniques et les laboratoires, les industries chimique, pharmaceutique et cosmétique renonceront à leurs expériences ? Ils ne feront que rire des idéalistes naïfs que vous êtes. Ils se soucient comme d'une guigne de la réprobation des amis des bêtes, et même si les marchands d'animaux devaient fermer boutique en Allemagne, ils se fourniraient à l'étranger. Cela représente un chiffre d'affaires qui s'élève à des millions de marks, et chaque place devenue libre est aussitôt occupée. Non, on ne peut pas être aussi sot.

— Merci ! répondit Horst en évitant de la regarder. J'ai l'impression d'être marié depuis vingt ans...

— Mais il ne te vient pas à l'idée que j'ai peur pour toi !

— Si tout le monde avait toujours peur, le monde serait perdu à cause de quelques individus sans scrupule.

— Avec ce raisonnement on justifierait aussi les guerres...

— Mon Dieu ! voilà que tu vas faire de la politique ! »

Tenndorf avait bondi sur ses pieds et avait passé son manteau doublé de fourrure. « Viens-tu ou non avec moi ?

— Oui, je viens. Te laisser seul serait encore pire ! »

Tandis que Tenndorf et Carola se rendaient dans le centre, Wiga avait traversé la rue pour retrouver Mike ; ils avaient fait leurs devoirs ensemble, puis s'étaient mis à parler du comportement bien étrange de leurs parents.

« Une chose est sûre, dit Mike, perspicace comme toujours, ils ont tiré un trait sur Pumpi et Mickey. Ils croient qu'ils sont morts tous les deux. D'ailleurs, ils n'en parlent plus. »

Wiga répondit par un signe de tête tristement affirmatif. « Mais, toi, Mike, qu'en penses-tu ?

— Pour moi ils sont toujours vivants !

— Alors, où sont-ils ?

— À Otternbruch, chez Wulpert. Même si personne ne veut me croire, je suis sûr que c'était la Volkswagen blanche... camouflée un jour en transport de meubles, l'autre fois en voiture de livraison d'une blanchisserie. Et c'est le fils du boiteux qui la conduisait.

— La police n'a pas trouvé cette Volkswagen.

— La police ! » Mike fit un grand geste de la main pour signifier le cas qu'il en faisait. « C'est nous qui devons le faire.

— Nous, Mike ? Mais comment ?

— Comme Winnetou. Nous allons nous mettre aux aguets et les espionner.

— Mais où donc ?

— Dans le vieux fournil. C'est une cachette extra. Personne n'y entre plus jamais. Nous, nous pourrions tout voir de là.

— Bon, mais quand ?

— Si tu n'as pas peur...

— Je n'ai pas peur ! s'exclama Wiga, indignée. Je n'ai jamais eu peur !

— ... si tu veux m'accompagner, nous sécherons l'école demain et nous irons à bicyclette à Otternbruch. Si nous rentrons en retard à la maison, nous dirons que nous étions en retenue.

— Papa va encore me poser des tas de questions...

— Tu vois : tu as peur ! conclut Mike d'un air méprisant. Bon, j'irai tout seul.

— Et si papa ou ta maman viennent nous chercher à l'école et ne nous trouvent pas ?

— Eh bien ! nous dirons qu'il n'y a pas eu classe pendant la dernière heure et que nous sommes allés faire un tour dans la Grosse Heide.

— Mais c'est un mensonge, Mike.

— Et alors ? Est-ce que les grands ne mentent pas aussi ? Et

comment...

— Oui, mais ce sont des grands. »

Wiga regarda tristement le tapis sur lequel Mike avait construit un établissement industriel avec une usine, des rails, une grande grue et des camions. Quand on se déplaçait dans sa chambre il fallait faire de grands pas en levant haut la jambe pour ne pas rencontrer d'obstacles. « Je ne veux pas dire de mensonges. Pourquoi ne leur demandons-nous pas la permission avant ?

— Parce qu'ils diront non, c'est tout vu ! Inutile de le leur demander. Ou nous séchons l'école et allons là-bas sans rien dire, ou nous laissons tomber. Alors, nous nous avouons battus comme ton papa et maman. »

Mike se leva, enjamba le toit de l'usine et alla se planter devant la fenêtre. « Je ne les comprends plus du tout. Ils ne parlent plus de Pumpi et de Mickey, mais ils passent leur temps à dire des bêtises. Pourquoi ton papa ne dit-il pas à maman : "Carola, nous nous marions !" ?

— Moi non plus je ne sais pas...

— Est-ce que nous devons aussi le faire pour eux ? Tu sais, Wiga, les grands sont très bêtes. Ils veulent tout savoir et font beaucoup de sottises. Je l'ai déjà dit à maman.

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Comme toujours : tu n'y comprends rien ! »

Mike se retourna pour regarder Wiga bien en face.

« Alors, qu'est-ce que nous faisons ? Nous séchons l'école demain ?

— Oui, mais seulement si tu es avec moi, après, pour m'expliquer avec papa.

— Naturellement... » Mike eut un large sourire de supériorité, il se voyait en protecteur et en homme fort. « Tu prendras les jumelles de ton papa... nous serons comme aux premières loges. »

Tenndorf et Carola rentrèrent du centre à la fin de l'après-midi. Ils avaient trouvé un bonnet de laine bleu marine que Horst avait essayé dans une cabine et qui lui dissimulait entièrement le visage. Pour se fondre complètement dans la nuit, il avait aussi fait l'acquisition d'un jogging noir et de bottillons fourrés noirs, avec une grosse semelle qui laisserait sur le sol de fantastiques empreintes, mais il n'y avait pas pensé.

« Tu es fin prêt, mon gangster du dimanche ? questionna Carola quand ils portèrent ces emplettes dans l'auto. Un pistolet d'enfant ne me semblerait pas inutile. Il y a des imitations, c'est à s'y méprendre, et tu n'as que l'embarras du choix : Smith & Wesson, Walter PPK, 08 !

— Je ne me doutais pas que tu pouvais être capable de tant d'ironie.

— C'est qu'en vérité, tu sais très peu de choses de moi. »

Elle ouvrit la portière et attendit que Tenndorf se fût assis. Elle s'installa alors derrière le volant, mit la clé de contact, sans faire partir le moteur. « Et malgré tout, tu veux m'épouser !

— Parce que je t'aime.

— En es-tu tellement certain ?

— Aussi sûr que je le suis de la solidité de mes constructions.

— Ça... je n'en mettrais pas ma main au feu.

— Jusqu'ici aucune ne s'est écroulée. Mais toi...

— Quoi : moi ?

— Toi et tes mignons qui font dans la mode ! La grande assurance que tu affiches n'est bel et bien qu'un déguisement. Mais qu'y a-t-il dessous ?

— Ahah ! Toi, tu sais ce qu'il y a dessous ?

— Oui. » De la main il montra la chaussée. « Démarre donc...

— Pas avant que tu ne m'aies dit ce qu'il y a dessous !

— Une fille de trente ans pas du tout sûre d'elle qui a un fils de neuf ans.

— Bon. Je te prouverai le contraire.

— Eh bien, fais-le. » Il regarda par la vitre de côté et fit tomber quelques cristaux de glace d'une de ses manches. « Si je n'avais pas perdu ma femme dans un accident, j'aurais souhaité avoir un fils. Maintenant, j'en ai un... »

Carola ne répondit pas, mais l'expression de son regard changea. Elle mit le contact et sortit en trombe du parking.

Tenndorf poussa un profond soupir, prit appui sur ses pieds pour mieux se caler au dossier de son siège et se contenta de gémir : « Dire que les statistiques veulent nous prouver que les femmes conduisent mieux que les hommes... »

Lorsqu'ils furent parvenus sains et saufs à la maison – selon Horst, un de ces miracles qui se produisent rarement – ils décidèrent de ne pas faire de cuisine ce soir, mais de dîner, à deux pas de là, dans un restaurant hongrois.

« Pour avoir un peu de gaieté autour de moi, dit Tenndorf d'un ton non exempt d'agressivité. La musique de la puszta a un petit quelque chose qui fait pétiller mon sang comme du champagne. »

Carola, sans réagir, sortit pour aller se changer. Elle revint avec une jupe aux couleurs violentes, une blouse verte et des bottes rouges.

Tenndorf la fixa, médusé. « Qu'est-ce que c'est que ce costume ?

— Hongrois ! Maman aussi veut s’amuser ! Il faut respecter la couleur locale, mon cher ! »

Ce fut une curieuse, mais belle soirée. La cuisine hongroise était excellente, le vin merveilleux – et la musique telle qu’on pouvait l’attendre : nostalgie de la plaine chantée par les violons tsiganes. Tenndorf, comme sans y songer, regarda les enfants, saisit leurs mains en disant d’un ton presque solennel : « Seriez-vous opposés à ce que nous ne formions plus qu’une famille ? Mike aura une sœur, Wiga aura un frère...

— Et toi, papa, qu’est-ce que tu auras ? demanda Wiga d’un ton innocent.

— Oui... qu’est-ce que j’aurai ? » Tenndorf regarda du côté de Carola. Elle était assise à l’autre extrémité de la table, avec une expression impénétrable. « C’est une bonne question, Wiga. Qui peut y répondre ?

— Peut-être maman ? intervint Mike.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. » Carola serrait fort son verre dans sa main.

Mike secoua la tête. « Ne fais donc pas semblant, maman...

— Personne ne me l’a encore demandé, à moi.

— Maman, tu sais bien de quoi il s’agit !

— Tais-toi, Mike ! » Carola but une gorgée de vin. On vit que sa main tremblait. « Vous êtes encore trop petits pour comprendre.

— Tu dis toujours cela. Nous comprenons plus que tu ne crois.

— Un jour, ce monsieur Tenndorf pose la question entre deux portes, une autre fois en voiture, maintenant dans un restaurant hongrois où la musique fait pétiller son sang comme du champagne... et je devrais prendre cela au sérieux ?

— Faut-il que je fasse une demande à genoux avec une gerbe de fleurs ? »

Tenndorf tenait toujours solidement les mains des deux enfants.

« Nous sommes tous trois d’accord. Cela fait trois contre un...

— Est-ce que nous jouons ici au football ou au tennis ?

— Mais tu aimes Horst, maman...

— Qui a dit cela ?

— Toi ! un jour tu m’as dit...

— Mike, je te préviens : tu vas recevoir une claque.

— Continue donc, Mike, dit Tenndorf d’un ton paternel. Un homme fort ne se laisse pas intimider par des menaces...

— Un jour maman m’a demandé...

— Mike ! s’écria Carola, devenue pourpre...

— ... elle m'a demandé : "Que dirais-tu si Horst devenait ton nouveau papa ?" Et j'ai répondu : "Ce serait extra, maman."

— Papa m'a demandé cela à moi aussi ! s'exclama Wiga, enthousiasmée.

— Eh bien, c'est réglé. » Tenndorf regarda Carola dont toute la table le séparait. « Ne serait-ce que pour ne pas décevoir les enfants, la question ne devrait plus se poser, ma chérie. »

Son sourire, le sourire-Tenndorf, d'ordinaire contagieux, ne fit, cette fois, que peu d'effet sur Carola.

— Ce serait un motif raisonnable, se borna-t-elle à dire.

— Ainsi, c'est dit : nous n'allons plus former qu'une famille ! » Et Tenndorf lâcha les mains des deux enfants. « Nous allons boire un verre pour célébrer l'événement. Et nous discuterons du reste quand votre papa se sera acquitté d'une mission importante.

— Quand votre papa se sera acquitté de cette mission importante, vous aurez peut-être la joie d'aller le visiter en prison...

— Oh ! ce serait super ! s'exclama Mike, enchanté par cette perspective. Derrière de vrais barreaux ? Avec des menottes ?

— Avec tout ce qu'il faut, Mike, dit Tenndorf.

— Formidable, papa ! »

Tenndorf, comme à regret, haussa les épaules en regardant à nouveau Carola. « Chérie, tu vois de quel côté se portent les sympathies ?

— Tu devrais avoir honte d'exploiter ainsi leur crédulité. Pourquoi ne leur dis-tu pas que je suis presque morte de peur ?

— Vous avez entendu, les petits ? » Tenndorf se frotta vigoureusement les mains. « C'est une déclaration d'amour à cent pour cent dont vous êtes témoins. Et c'est la vérité : votre maman m'aime, et j'aime votre maman. Et puisque nous nous aimons tous tellement, nous n'aurons plus peur de personne. »

Cette nuit-là, Mike et Wiga eurent pour la première fois la permission de dormir dans la chambre de Wiga, car Tenndorf et Carola dormaient eux aussi dans la même chambre. Tout se déroula très naturellement, comme si cela n'avait pas été une nouveauté. Ils ne formaient plus qu'une famille.

« Dis donc, Wiga, tu as vu comment nous avons réglé cela ? dit Mike avant de s'endormir. C'est curieux : il faut toujours brusquer les grands. » Puis il ajouta, en baissant la voix : « Et demain, nous séchons la classe et nous allons à Otternbruch. »

Le retour mouvementé d'Arras avait rétabli la paix au foyer du professeur Sänfter, et comme tout était rentré dans l'ordre, Regina put

de nouveau donner une de ses cocktail-parties où l'on rencontrait tout ce qui, à Hanovre, faisait partie de la « société ». Mais Sänfter avait subi une transformation profonde que Tenndorf fut le premier à connaître.

Non sans étonnement, il accueillit le professeur, apparu dès le début de la matinée à son cabinet et qui lui demanda de bien vouloir lui accorder quelques instants.

« Je n'ai pas encore beaucoup avancé le projet de votre piscine, monsieur le Professeur, déclara aussitôt Tenndorf. Ces dernières semaines ont été vraiment trop agitées. Mais si tout se passe bien et si l'office municipal de la construction y met du sien, nous pourrons commencer sérieusement les travaux dès le printemps. Je ne pense pas que l'office ait des objections à la construction d'un bâtiment annexe... surtout chez vous, monsieur le Professeur.

— Oh ! la piscine ! » Sänfter, d'un geste de la main, signifia que pour lui la chose n'était pas urgente ; il s'assit près d'une grande table à dessin et posa ses mains sur ses genoux. « Ce n'est plus au premier plan de mes soucis. Je dois vous communiquer une nouvelle bien plus réjouissante. Mon Arras est revenu chez nous !

— J'en suis heureux pour vous. Il n'était donc pas parti bien loin ? Une jolie chienne, non ? Une sorte d'escapade amoureuse...

— Je ne dirais pas cela. » Sänfter parut se concentrer. « Je l'ai trouvé dans mon institut, sur une table d'opération. » Le silence qui suivit parut inhabituellement long aux deux hommes. Enfin Sänfter reprit : « Vous êtes estomaqué, monsieur Tenndorf...

— C'est bien le mot. Je n'en reviens pas.

— Volé dans l'après-midi, dès le lendemain matin prêt à être opéré – ces crapules ne perdent pas de temps ! Mon directeur de laboratoire l'a acheté ainsi qu'un berger allemand à un vendeur privé. Ce type a donné pour nom Schneider. Il y en a des centaines à Hanovre. Cela n'aurait aucun sens de se livrer à des recherches. En outre, c'était sans doute un faux nom.

— Certainement.

— C'est aussi mon opinion, et le commissaire Abbels ne voit aucune chance d'obtenir un résultat. Le procureur Dallmanns a bien donné des instructions pour qu'on instruisse l'affaire – une pure formalité. Pour me faire plaisir. Mais pour quel résultat ?

— Aucun.

— C'est pourquoi je suis ici, monsieur Tenndorf : j'ai pensé que vous seriez très intéressé de savoir avec quelle rapidité les animaux sont revendus. Vous... vous comprenez... » Tenndorf acquiesça d'un signe de tête. « Je vous remercie, Professeur. Je n'ai jamais compté revoir Pumpi et Mickey. J'ai fait le possible et l'impossible pour

donner quelque espoir aux enfants, non pour me bercer d'illusions. Ils croient toujours qu'ils nous reviendront – cela ne sera pas facile de leur dire que les deux animaux qu'ils aiment n'existent plus. » Il s'appuya au mur et regarda le professeur de haut en bas. « Imaginez un instant que votre Arras n'ait pas été vendu à votre institut, mais, par exemple, à Biosaturne...

— Croyez que j'y ai beaucoup réfléchi. Arras serait peut-être aujourd'hui bourré de substances chimiques...

— Ou il serait prisonnier d'un appareil, hérissé de tuyaux et d'instruments de mesure. Vous auriez là d'impressionnantes photographies sur votre bureau, monsieur le Professeur. »

Sänfter garda le silence.

Toute la nuit il avait agité ces pensées, arpentant sa chambre – naturellement, on dormait dans des chambres séparées à la villa Sänfter. Regina avait meublé sa chambre d'un lit baroque blanc et doré, il y avait des anges baroques aux murs, des tapisseries de soie brillantes et d'épais tapis. La chambre de Sänfter, en comparaison, n'était qu'une pièce faite pour dormir, bien que garnie de meubles d'acajou et pourvue d'une salle de bains aux dalles de marbre.

« J'ai pris cela trop à la légère, je le reconnais, dit le médecin d'un air songeur. Mais il y avait des raisons à cela. Toutes les universités pratiquent la dissection des bêtes, tout jeune médecin travaille sur l'animal et, ce faisant, ne sent plus qu'il a devant lui un être vivant, qui éprouve de la souffrance. À un niveau supérieur, et partout, la recherche a recours à l'expérimentation animale, et il n'y a que fort peu de médecins ou de chimistes pour dire qu'on pourrait procéder autrement, qu'il faut changer de méthodes et de moyens. Naturellement, c'est plus simple d'inoculer du poison dans les veines d'un singe et de lui ouvrir ensuite le cerveau pour vérifier l'action du toxique que d'utiliser un ordinateur et de procéder à des simulations au moyen de modèles de neurones. C'est la routine, la paresse qui coûtent encore des millions de vies animales. » Sänfter se tut un instant en hochant la tête. « Vous me regardez sans en croire vos yeux, monsieur Tenndorf. Oui, moi aussi je faisais partie de l'armée de ces chercheurs médicaux si fantastiquement conditionnés. Mais depuis la nuit dernière... »

Sänfter enfonça la main dans une poche de son pardessus et en retira quelques feuilles couvertes d'une écriture serrée. Puis il remonta un peu sur son nez ses lunettes à monture d'or et regarda l'architecte. « Est-ce que je vous ennuie ? s'enquit-il.

— Absolument pas. Il est très rare qu'on assiste ainsi à une conversion de Saül en saint Paul...

— Dans la nuit j'ai beaucoup lu et appris, et je suis effrayé par le

peu qu'on sait. Connaissez-vous Robert Spaemann, le philosophe munichois ? Dans un article intitulé "Les animaux sont des êtres sensibles", il écrit entre autres : "L'utilité de 95 % de toutes les expériences sur les animaux a été discutée ces derniers temps par des médecins compétents. Leur nocivité pour l'homme a même été soutenue avec de bonnes raisons. En tout cas, les effets secondaires ne seraient pas apparus si on ne s'était pas fié entièrement aux résultats de ces expériences. L'explosion des coûts de la santé est liée aussi en partie à ces essais. L'expérimentation animale est devenue depuis longtemps déjà une fin en soi, dont la signification réelle n'est plus mise sérieusement à l'épreuve. Il suffit que l'un quelconque de ces prétendus intérêts de la recherche soit satisfait."

— C'est raide en effet, monsieur le Professeur. Mais également vrai.

— Qui le conteste ? Plus moi en tout cas ! Mais écoutez la suite : "Les expériences sur les humains dans les camps de concentration devaient aussi – on le prétendait – servir à des fins médicales bienfaisantes. Je ne dis pas qu'une chose est aussi détestable que l'autre. Je dis seulement que les deux choses sont détestables et qu'on trouve derrière les deux le même principe condamnable, à savoir que la fin justifie tous les moyens..."

— C'est véritablement fort à avaler ! dit Tenndorf d'une voix légèrement oppressée. Cette comparaison ne me plaît pas...

— Écoutez ce qui suit et vous allez comprendre ce que Spaemann veut dire : "Chanter des psaumes sur le chemin des chambres à gaz – cela, aucun animal n'en est capable. Il est livré à une peur obscure et muette, et sa peur est presque toujours la peur de la mort. La communauté des êtres sensibles dépasse les limites de l'espèce humaine et nous n'avons pas le droit de livrer d'autres êtres doués de sensibilité à une existence faite uniquement de tortures et de peur de la mort. Ce n'est pas une question de pitié. Nous n'avons pas le droit !" Et Spaemann ajoute encore dans cet article que malheureusement trop peu de gens connaissent : "Dans de telles discussions ne nous laissons pas intimider par l'argument de cas exceptionnels, de terribles exemples d'intolérables souffrances humaines – qu'on fait suivre de cette question : peut-on permettre cela ou ne doit-on pas plutôt faire souffrir un animal ?..."

— Il y a quelques jours un certain professeur Sänfter me demandait ce qui était le plus important : les humains atteints du SIDA ou les animaux dont le sacrifice permettrait – peut-être – de combattre le virus », dit Tenndorf.

Sänfter acquiesça d'un nouveau signe de tête. « C'était la logique du chercheur. Des milliers de chercheurs penseront ainsi. Mais

Spaemann a une autre logique. Son argumentation : de telles objections servent uniquement à l'intimidation. Une entreprise, à l'abri de tout contrôle, qui s'accroît constamment selon le principe de Parkinson, entreprise consistant à torturer des millions d'animaux, depuis longtemps indépendante de toute finalité raisonnable, doit être immunisée contre les critiques. Eh bien, monsieur Tenndorf, cela m'a réellement effrayé. Oui, effrayé, parce que la vérité est exposée ici en termes aussi simples.

— Cet homme parle d'or. » Tenndorf chercha des cigarettes dans ses poches. Comme il n'en trouvait pas, Sänfter lui tendit son étui à cigares en cuir.

« Un havane de si bon matin ? Est-ce que je pourrai survivre à cela ?

— Vous avez un médecin pas loin de vous. »

Une plaisanterie un peu forcée, comme le sourire qu'elle provoqua.

« Oui, il parle d'or, reprit l'architecte lorsqu'il eut allumé son cigare. Mais qui atteint-il ? Qui se soucie de ces propos ? Les médecins interpellés se contentent de se tapoter le front et pensent : Tu peux continuer tes élucubrations – nous, nous avons des malades qu'il s'agit de guérir. C'est un autre univers que celui de la philosophie qui n'engage à rien.

— C'est exactement ainsi que je pensais avant. Avec des principes philosophiques on ne traite aucune encéphalomyocardite. Mais bien avec des médicaments qui ont été testés sur l'animal.

— Encé... et cetera – un bien grand mot. Avec cela on peut convaincre tout le monde ! dit ironiquement Tenndorf.

— Oh, il y en a encore bien d'autres en médecine ! » Sänfter sourit. « Depuis cette dernière nuit je ne suis plus aussi sûr que cette orgueilleuse réponse est la bonne. Soudain, elle me paraît cynique. » Il se remit à feuilleter ses notes. « Je vais encore vous citer Spaemann : "Nous ne devrions pas nous laisser impressionner par l'argument suivant : il y a dans le monde une telle injustice bestialement infligée à l'homme : la faim, les tortures, les humiliations. Tant que tout cela existera, nous avons autre chose à faire qu'à prendre la défense des animaux. À ceux qui ont recours à cet argument on devrait demander ce qu'ils ont fait déjà pour combattre ce mal. Rien du tout pour la plupart. Mais la question n'est nullement de savoir ce qu'il y a de plus important encore. Qui d'entre nous, dans son existence, fait ce qu'il y a de plus important ? Et que serait une telle existence ? En tout cas, ce que nous faisons le plus souvent et pour quoi nous nous engageons est bien moins important que d'envoyer une carte postale au Bundestag portant ces mots : « Il faut en finir avec l'expérimentation animale ! S'abstenir de faire ce qui vient en second dans l'ordre des choses

importantes jusqu'à ce que le plus important soit acquis serait la fin de toute civilisation !"

— J'entends d'ici les ricanements méprisants de milliers de médecins...

— Ne nous mettez pas tout sur le dos, s'il vous plaît ! N'oubliez pas qu'il existe aussi une armée de chercheurs en chimie ! » Le professeur suivit du regard, l'air songeur, les anneaux que dessinait la fumée de son cigare. « Savez-vous bien ce que peut durer une nuit sans sommeil ? Assez pour douter de soi-même. Je vous avais parlé de mes recherches sur le SIDA et vous avais peut-être dit que nous les continuerions prochainement sur ceux qu'on a baptisés primates...

— C'est-à-dire sur les singes...

— Mais il existe aussi, naturellement, des méthodes alternatives. Elles exigent un changement complet de notre pratique, tellement bien rodée, de la recherche. On peut, par exemple, procéder à des tests sur des cultures de champignons et de bactéries, ou encore prendre des cultures organiques de tissus et d'organes humains et animaux. Il y a un moyen plus sûr encore : des organes, des cœurs ou des foies, isolés et maintenus artificiellement en vie, sur lesquels on peut se livrer à des expériences. » Après une pause qui lui permit de reprendre sa respiration, Sänfter poursuivit : « Le professeur Gartner a expliqué très clairement que des cultures de bactéries ou de cellules donnent souvent des résultats sensiblement plus précis que les expériences sur l'animal, et avec cela moins coûteuses et dans un temps plus court. Une équipe de scientifiques de l'université de Münster a si bien étendu le champ d'utilisation des tests sur les œufs de poule que l'on ne procède plus nécessairement aux redoutables tests D.M. 50 des œufs de poule couvés, c'est-à-dire sur des embryons de poulets : on dispose d'autres tests. Jusqu'à présent on injectait sous forme de gouttes les substances dans les yeux de lapins vivants ; il existe de nouvelles voies, il s'agit seulement de les trouver, de les perfectionner et de les utiliser ! Dès maintenant je vais suivre ces voies.

— Vous, Professeur. Mais les milliers de chercheurs qui pensent autrement ? J'ai pu voir – où ? ce n'est pas en ce moment le problème – une liste. D'après celle-ci, en Allemagne seulement, plus de 1 200 laboratoires – donc, sans compter les cliniques – se procurent des animaux chez les marchands. Le chiffre d'affaires annuel d'un marchand bien introduit est en moyenne de quelque 700 000 marks. La marchandise est-elle "malpropre", ce qui désigne surtout des animaux volés, elle voyage en Europe. Elle est expédiée en Suisse ou en Tchécoslovaquie et en revient pourvue de "bons" certificats d'origine. Pour l'acheteur, une simple attestation de propriété du vendeur est suffisante... et les recherches d'animaux volés

n'aboutissent à rien.

— C'est ce qui s'est passé avec mon chien. Et je le confesse : je ne me suis jamais soucié de la provenance de mes animaux. Ils étaient là... cela me suffisait.

— Combien d'animaux se trouvent encore dans l'animalerie de votre institut, monsieur le Professeur ?

— Aucune idée. Trente, quarante peut-être. Pourquoi ?

— Serait-ce abuser que de vous demander de me confier la clé de cette partie de vos locaux... pour deux heures seulement ?

— Pour quoi faire ?

— Je voudrais en faire faire un double.

— C'est... ce sera un vol, monsieur Tenndorf.

— Vous ne serez concerné en rien, Professeur. Vous aurez perdu, puis retrouvé cette clé.

— Mais je serai devenu tacitement votre complice.

— Refoulez cette idée. Pensez seulement que vous aurez conservé la face. » Tenndorf tendit sa main droite. « Il arrive à tout le monde de perdre une clé, monsieur le Professeur.

— Donnez-moi un temps de réflexion jusqu'à demain. » Sänfter se leva. « J'ai voulu vous voir parce que vous deviez être le premier à savoir que je renonce à l'expérimentation animale. Lorsque j'ai vu Arras étendu devant moi, anesthésié, préparé pour être sacrifié... j'ai eu un peu l'impression que c'était une partie de moi-même qui était là, sur la table d'opération. Il faut avoir connu la souffrance soi-même pour comprendre la souffrance des autres. Cela aussi, c'est une forme de l'imperfection humaine. » Il boutonna son pardessus et posa dans le cendrier son cigare fumé à moitié. « À demain, donc, monsieur Tenndorf. Je crois que je pourrai perdre ma clé pendant deux heures...

— Merci, Professeur. » Ils se serrèrent la main. « N'attendez aucune félicitation de vos confrères. Au contraire. L'industrie chimique et pharmaceutique, si la vérité devait être connue, vous rangera parmi ces rêveurs qui s'opposent au progrès de l'humanité. Et cela, avec une inondation de médicaments dont 75 % au moins sont superflus. Le lobby pharmaceutique vous maudira. » Ils se secouèrent de nouveau la main. « Je vous souhaite beaucoup de force de caractère, Professeur.

— Ne vous faites pas de souci pour cela. Ne suis-je pas une de ces têtes dures de Poméraniens ?... »

Dès dix heures du matin ils se trouvaient à Ottenbruch et ils gagnèrent leur cachette dans le vieux fournil ruiné proche de l'entrée de la ferme Wulpert.

Ils avaient marché plus vite qu'ils ne l'avaient prévu. Les routes de

campagne avaient été déblayées dès le petit matin par des chasse-neige. La chaussée était glissante, mais les bicyclettes roulaient bien sur la couche de neige glacée ; il suffisait d'éviter les freinages brusques et de prendre des virages trop serrés.

Pour être tout à fait certains que leur arrivée ne serait pas observée de chez Wulpert, Mike et Wiga avaient enchaîné leurs vélos à un arbre au bord de la route, bien qu'un vol de bicyclettes ne fût guère probable dans cette région isolée. Mais avec une chaîne et un cadenas on est plus tranquille.

Ensuite, ils avaient longé le chemin menant à la ferme, sautant d'un buisson à l'autre, et ils avaient parcouru en rampant la fin du trajet conduisant au four. Ils se trouvaient maintenant à l'intérieur des murs à demi écroulés, se faisant mutuellement tomber la neige de leurs vêtements et sautillant sur place car ils avaient froid aux pieds. Mike avait apporté une Thermos de thé qu'il avait fait en cachette lorsque, après la « soirée familiale », il avait vite couru à l'appartement de Carola sous le prétexte d'aller chercher quelques livres de classe.

Ce thé très chaud fit merveille. Ils en burent un gobelet chacun et sentirent aussitôt la chaleur se répandre dans leur corps.

« Tu penses vraiment à tout, Mike, dit Wiga en lui rendant le gobelet. C'est fantastique...

— C'est que je suis un homme. » En recoiffant la bouteille avec le gobelet, il se sentait réellement très fort. Maintenant qu'il avait une sœur, il fallait bien montrer ce qu'est un protecteur. Il posa la bouteille sur le haut d'un mur à moitié effondré, sortit les jumelles de l'étui en toile à voile de Tenndorf et s'approcha de ce qui restait d'une lucarne. Il avait devant les yeux la cour de la ferme Wulpert avec l'entrée du bâtiment 2, la cuisine et la rampe de chargement.

« Dis donc, Wiga, il y est encore ! dit-il pas très haut en réglant la vis de l'oculaire afin d'obtenir une image plus nette.

— Qui ? murmura Wiga qui se tenait derrière lui.

— Le type barbu. Il sort une brouette de fumier d'un bâtiment... Bon sang, quelle allure il a ! Il ficherait la frousse à n'importe qui... mais pas à nous, hein, Wiga ?

— Non, pas à nous. » La voix de la petite fille n'était pas tellement assurée, mais – n'importe – cela raffermissait son propre courage. « À part cela, qu'est-ce que tu vois encore ?

— Rien. Les voitures sont déjà parties.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Les traces... » Mike lança un regard bref sur Wiga en secouant la tête. « Tu n'y connais vraiment rien. On commence toujours par

observer les traces. Et il y a des traces fraîches de pneus d'autos dans la neige. Deux autos différentes, parce que les empreintes sont différentes.

— C'est fou tout ce que tu sais, Mike.

— Tu devrais lire davantage, Wiga. On trouve tout ça dans Karl May... » Le garçon approcha de nouveau les jumelles de ses yeux. « À présent, le barbu revient. Il pose la brouette le long du mur et regarde de ce côté...

— Oh ! Mike ! Est-ce qu'il peut nous voir ? » Wiga serra un bras de son compagnon avec ses deux mains. « Recule-toi de la fenêtre, Mike !

— Tais-toi ! Il ne peut pas nous voir. Et puis, il ne lui viendrait jamais à l'idée qu'il y a quelqu'un dans le vieux fournil. Il regarde comme ça... À présent il se cure le nez...

— Oh !

— C'est comme ça ! Maintenant il va à la porte de la maison et décroche ses semelles... Il entre dans la maison...

— Chic ! Il ne nous a pas vus...

— Tu es trop bête pour espionner quelqu'un, fit sèchement Mike. Assieds-toi sur le banc et tais-toi. Je te dirai tout ce que je verrai. Quand on est aux aguets, il ne faut faire aucun bruit.

— C'est Karl May qui dit aussi cela ?

— Chut ! »

Cinq bonnes minutes s'écoulèrent avant que Laurenz Kabelmann ressortît de la maison. Mike porta les jumelles à ses yeux et, soudain, se mit à trembler, comme s'il se trouvait, tout nu, exposé au vent glacial. Wiga fixait des yeux écarquillés sur son dos et enfonça ses ongles dans le bois vermoulu du banc.

« Qu'est-ce qui se passe, Mike ? interrogea-t-elle d'une voix étranglée.

— Il... il... » L'excitation de Mike était si grande qu'il bégayait. Les mots se bousculaient tellement qu'il ne parvenait pas à les articuler. « Wiga... Wiga... approche-toi... Vite, vite... Ils sont là... je les vois... Ils sont vivants tous les deux... le type tient Pumpi en laisse... et Mickey les suit... »

En deux bonds Wiga fut à la petite fenêtre. Même sans jumelles, on pouvait voir distinctement la scène : l'homme barbu promenait Pumpi dans la neige. Son poil tricolore brillait dans le soleil matinal. Et Mickey courait derrière lui, comme toujours la queue dressée en panache, manifestation du plaisir que la chatte prenait à cette sortie.

« Mickey ! appela Wiga avant que son compagnon ait pu poser une main sur sa bouche.

— Tais-toi ! Bon sang ! tais-toi ! »

Mais il était déjà trop tard. Laurenz Kabelmann, le barbu, s'était brusquement immobilisé et regardait dans la direction du vieux fournil.

Les deux enfants demeurèrent quelques secondes comme pétrifiés, regardant avec des yeux agrandis par la peur le barbu par la petite fenêtre cassée. Lui semblait se demander s'il s'était trompé ou non. Il tenait Pumpi de court, tandis que le chat, la queue toujours glorieusement dressée et qui se frottait contre ses jambes, parut soudain s'agiter. Son instinct venait de lui signaler quelque chose, un événement qui n'appartenait pas à sa nouvelle existence quotidienne.

« Tu as tout fichu par terre ! murmura Mike. C'est toujours pareil : on ne peut rien entreprendre avec les femmes... »

— Mais... Mike... voyons : ce sont Pumpi et Mickey ! » Le chuchotement de la petite fille était à peine audible ; elle avait les larmes aux yeux. « Ils sont vivants, Mike ! Vivants ! Il faut aller les chercher ! »

— Pas la peine... ce sont eux qui viennent ! »

L'homme barbu s'était enfin décidé à aller voir de plus près ce qui se passait dans le vieux fournil. Mike, pendant un instant, hésita, puis il s'éloigna de la fenêtre. « On pourrait encore se sauver..., dit-il à mi-voix.

— Non ! » Wiga se planta, jambes écartées, devant l'entrée du petit bâtiment. « Moi, je reste avec Mickey ! Quoi qu'il arrive ! puisque je l'ai retrouvé ! »

— Bon. Comme tu veux. » Du milieu de l'ancien fournil il regardait l'homme s'approcher lentement. Tout d'un coup, Pumpi leva le nez, manifesta de la nervosité, comme Mickey avant lui. Il se mit à tirer sur sa laisse en poussant des cris plaintifs, la tête tendue en avant.

« Il se passe quelque chose, monologua Kabelmann, très surpris. Drapeau, tu as flairé quelque chose ! Allons, Maus, reste donc tranquille. »

D'une poche de son parka il sortit une courte matraque de cuir et la balança dans sa main gauche. S'il y avait quelqu'un dans l'ancien fournil, en cas d'explication violente il trouverait à qui parler.

« Il va nous tuer, fit Wiga dans un souffle. Il a tout à fait l'air d'un assassin.

— Peut-être qu'il ne nous fera pas de mal parce que nous sommes encore des enfants. » Avec des yeux ronds comme des billes, Mike, comme fasciné, regardait Pumpi qui s'était mis à hurler à la manière

d'un loup et tirait sur sa laisse comme un fou. Une pensée courageuse galvanisa le jeune garçon. Passant un bras autour de Wiga, il l'entraîna jusqu'à la porte à demi démolie.

« Que... Qu'est-ce que tu veux faire, Mike ?

— Je fais ce que ferait un Indien : nous nous présentons à l'ennemi.

— Karl May écrit aussi cela ?

— Je sais ce qu'il faut faire.

— Et après, Mike ?

— Après : ou bien il nous assomme, ou nous pourrions palabrer avec lui. Viens, Wiga, il n'y a pas autre chose à faire. »

Le bras toujours posé autour des épaules de sa protégée, il la serra encore plus contre lui, respira bien fort et, surmontant sa peur, ouvrit la porte démantibulée. Elle alla se rabattre contre le mur en grinçant, et les deux enfants sortirent à découvert.

À leur vue, Kabelmann s'arrêta, médusé. Mais Pumpi réagit à sa façon : dans un élan furieux, il arracha la laisse de la main de Kabelmann, poussa un curieux cri, qui tenait plus du cri humain que d'un aboiement et, faisant voler la neige sous lui, fila comme un trait vers Mike. Mickey le suivit à quelque distance en faisant des bonds allongés et se précipita dans la direction de Wiga.

La petite fille s'agenouilla dans la neige, des larmes ruisselaient sur ses joues, elle ouvrit les bras et, d'une voix étranglée, parla à son petit compagnon : « Mickey – puis, d'une voix toujours plus faible, tant elle avait la gorge serrée : Mickey, mon Mickey... viens ici... viens... Mickey... »

Dans un dernier grand bond la chatte sauta vers elle, la heurta, se jeta sur le dos dans la neige tandis que Wiga frottait son visage mouillé de larmes contre sa tête. Pumpi, pendant ce temps, avait rejoint son petit maître, il bondissait contre lui en gémissant, et lorsque Mike s'agenouilla et mit ses bras autour du chien, celui-ci se mit vraiment à pleurer, son petit corps tricolore n'était plus qu'un tremoussement qui exprimait la joie et l'amour, les retrouvailles et la liberté.

Ils se roulèrent ensemble dans la neige, étroitement embrassés, et on n'entendait plus que les exclamations répétées sans fin : « Pumpi, mon Pumpi ! Mon petit Pumpi ! » et « Mickey, Mickey... mon Mickey chéri... » La neige se soulevait en petits nuages autour d'eux, ils ne sentaient plus le froid ni l'humidité pénétrante ni leur peur de l'homme barbu. Il n'y eut, en ce moment, pour eux, plus rien dans le monde que le bonheur immense de s'être retrouvés.

Laurenz Kabelmann s'était arrêté à quelque distance, sans

intervenir. Il avait eu vite fait de comprendre la scène qui se déroulait sous ses yeux, et il laissa les deux bêtes et les deux enfants à ces merveilleuses minutes d'un bonheur joyeux. Ce fut seulement lorsque Mike et Wiga, hors d'haleine, les joues rougies par le froid, se furent assis dans la neige, tenant chacun son ami sur ses genoux qu'il s'approcha plus près. Mike, fixant sur lui des yeux agrandis par l'inquiétude, avala avec effort sa salive. Pumpi se mit à gronder. Il avait beau aimer l'homme barbu, il était maintenant avec son vrai maître.

« Vous pouvez me tuer si vous voulez, prononça Mike d'une voix rauque, je ne vous rendrai pas Pumpi.

— Ni moi Mickey ! s'exclama Wiga.

— Qui parle de vous tuer ? » demanda Kabelmann, qui se tenait maintenant devant eux. Il regardait avec étonnement les deux animaux : Mickey crachait coléreuseusement et Pumpi découvrait ses crocs.

« Mais vous ! Vous avez l'air d'un assassin !

— Les apparences trompent. » Kabelmann sourit. Cela ne rendait d'ailleurs pas son visage barbu plus sympathique mais lui donnait un air encore plus menaçant. « Expliquez-moi ce qui se passe avec ces bêtes. N'ayez pas peur de moi, je ne vous ferai rien. Je suis un ami.

— Je ne vous crois pas, répondit courageusement Mike. Vous avez volé Pumpi et Mickey. Oui, vous les avez volés : vous aviez une camionnette blanche dont le plancher était truqué. Vous les avez attirés dedans, c'était dans la Grosse Heide. Et vous voulez être notre ami !

— Je le suis. C'est vrai, vous pouvez me croire. Ce n'est pas moi qui ai enlevé vos animaux, c'est quelqu'un d'autre. Je ne travaillais même pas ici.

— Le fils du patron qui boîte ?

— Exactement. » Kabelmann rempocha sa matraque. « Et maintenant, ne restez pas assis dans la neige. Qu'y gagneront votre Pumpi et votre Mickey si vous êtes au lit avec la grippe ? » Il attendit que les deux enfants se soient relevés, tenant tous deux les bêtes dans leurs bras. « Entrons dans le fournil, personne ne nous verra. Vous allez tout me raconter. Vous n'avez rien à craindre de moi. Si j'ai un air si méchant, c'est uniquement un masque. Je suis entièrement de votre côté. »

Ils restèrent près d'une demi-heure dans l'ancien fournil. À la fin, Kabelmann réussit à convaincre Mike et Wiga que leurs deux favoris devaient encore rester chez Wulpert, car ils fourniraient la seule preuve que le marchand faisait commerce d'animaux volés. Les autres bêtes avaient été vendues depuis longtemps à des laboratoires de

recherche ou pourvues de « bons » papiers. De plus, les propriétaires ignoraient complètement où leurs bêtes avaient échoué.

« Je vous promets qu'il ne leur arrivera rien de mal », insista Kabelmann, car Wiga et Mike secouaient énergiquement la tête dans une mimique de refus tout en serrant plus fort leurs amis contre eux. « Vous pouvez me croire. Nous ne pourrons faire tomber Wulpert que si vos animaux se trouvent chez lui. Dans deux ou trois jours, tout sera fini.

— Et si cela rate ? dit Mike, obstiné dans sa méfiance.

— La question ne se pose même pas. Vous rentrez maintenant chez vous, vous racontez tout à vos parents, et ton père va immédiatement prévenir la police. De mon côté, j'essaierai d'appeler mes amis. Ceux de la ferme doivent absolument continuer à ne se douter de rien, et pour cela Pumpi et Mickey sont indispensables. Si vous les emmenez, on ne pourra rien prouver contre Wulpert. Contre un témoignage d'enfants il aura cent arguments : des animaux qui se sont échappés et qui ont été trouvés errants, ou qui ont été livrés par des inconnus... Rien ne sera changé, et Wulpert pourra continuer tranquillement à voler des chiens, des chats et des lapins et à les revendre jusqu'à ce qu'on mette enfin le grappin sur lui. Vous comprenez bien cela ? »

Ce fut long et difficile, mais Mike finit par accepter. Il serra une dernière fois Pumpi dans ses bras en lui disant, non sans tristesse : « Pumpi... il faut que tu restes encore ici... Est-ce que tu comprends pourquoi, mon petit Pumpi ? Plus que deux jours, et tu rentreras chez nous. » Il lui fit une dernière caresse sur le museau. « Et quand tu rentreras à la maison, nous aurons un nouveau papa et tu pourras dormir dans la même corbeille que Mickey. Nous ne faisons plus qu'une grande famille, tu comprends ? Il ne manquait plus que toi, et, naturellement, que Mickey... »

Ce fut une séparation empreinte de tristesse, un déchirement. Mike et Wiga restèrent à la porte du fournil pour suivre longtemps des yeux Kabelmann qui rentrait à la ferme Wulpert en compagnie des deux bêtes. Il tenait de nouveau Pumpi en laisse, et celui-ci s'arrêtait à chaque instant, regardait dans la direction du fournil, poussait des petits cris, se couchait dans la neige, refusant d'avancer. Il ne comprenait plus le monde : il avait retrouvé son maître et il lui fallait le quitter encore une fois. Comment une âme de chien pourrait-elle déchiffrer ce mystère ?

Mickey ne savait pas davantage ce qu'il fallait faire. La petite chatte courait bien sagement derrière Pumpi, mais elle aussi s'arrêtait souvent, battant de la queue dans la neige, et regardait du côté de Wiga, attendant manifestement quelque chose. Mais aucun appel ne lui venait de celle-ci, aucun signe de la main... elle entendait

seulement la petite pleurer doucement, mais ce n'était pas un signal.

Elle continua donc de suivre son compagnon qui se laissait tirer en avant et elle disparut avec lui à l'intérieur de la maison. Mike et Wiga demeurèrent seuls dans leur abri.

« Avons-nous bien fait ? demanda Wiga à voix basse.

— Je ne sais pas, répondit Mike.

— Oh ! Mike ! toi qui sais toujours tout !

— Pas cette fois.

— Il a dit qu'il était notre ami.

— C'est possible, mais le contraire aussi. Les gangsters connaissent tous les trucs.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il ne nous a pas tués.

— Ça aussi, ça peut être un truc. » Mike, après être resté un moment silencieux, se décida. « Il faut rentrer en vitesse à la maison et tout raconter à papa. » Il appelait maintenant Tenndorf papa, c'était venu tout naturellement.

Ils furent de retour à Hanovre-Bothfeld vers deux heures et demie de l'après-midi. Carola, avec des yeux rouges, était assise sur le divan, chez Tenndorf. Elle sursauta en poussant un léger cri à l'entrée de Mike et de Wiga. Les larmes, le désespoir, les tentatives de Horst pour tranquilliser Carola, l'hésitation à informer la police – tout cela avait rempli pour eux les heures précédentes. Ne voyant pas les enfants rentrer à l'heure habituelle, Carola s'était rendue en auto à l'école, où on lui avait appris que Mike et Wiga n'y avaient pas fait d'apparition. Perturbée et craignant le pire, la jeune femme s'était précipitée chez Tenndorf.

« Ils sont partis ce matin à bicyclette à l'heure de l'école ! s'était-elle écriée, mais ils ne sont pas arrivés à destination. Il s'est passé quelque chose... ils ont peut-être été écrasés...

— Voyons, ma chérie, s'ils avaient eu un accident, nous serions prévenus depuis longtemps. » Tenndorf n'avait pas perdu son calme, il prit Carola dans ses bras et l'embrassa. « Wiga a son nom et son adresse dans son cartable, et Mike également, autant que je sache.

— Mais puisqu'ils ne sont pas allés à l'école alors qu'ils sont partis d'ici à l'heure...

— Eh bien ! ils auront fait l'école buissonnière.

— Mike n'a encore jamais fait cela !

— Wiga non plus. Mais quand je pense à ma propre enfance, grand Dieu ! J'avais toujours une réserve de prétextes pour pouvoir sécher la classe. J'ai même écrit des mots d'excuse sur la machine à écrire de mon père et personne ne s'en est jamais aperçu.

— Au lycée, Horst ! Mais pas à neuf ans !

— Ça... c'est vrai. » Tenndorf devint pensif et de plus en plus inquiet à mesure que les heures passaient. Carola se mit à pleurer et voulait alerter la police, mais Horst hésitait encore. Il savait ce qu'on lui dirait : Si à la tombée de la nuit ils ne sont pas encore... Ils ont peut-être rencontré des amis et sont allés faire de la luge quelque part... Ils devraient avoir faim ? Mais quand les enfants s'amuse bien ils n'ont jamais faim... Si, à la tombée de la nuit... Mais qui pourrait attendre tranquillement la tombée de la nuit ?

Et les voici soudain sur le seuil, gelés mais sains et saufs. Avec des visages rougis, les yeux brillants, des cristaux de glace sur les parkas et les bonnets de laine.

Tenndorf tira légèrement Carola en arrière et s'avança lui-même de deux pas.

Wiga connaissait cette manifestation muette et baissa un peu la tête.

« N'avez-vous rien à nous dire ? demanda-t-il sévèrement.

— Et comment, papa ! » s'écria joyeusement Mike.

Le mot « papa » toucha Tenndorf en plein cœur. Sa colère s'évapora sur-le-champ... cédant la place à un sentiment de bonheur.

« Vous avez séché la classe.

— Oui, papa, avoua Wiga.

— Et où étiez-vous jusqu'à maintenant ?

— Tu ne le devinerais jamais, papa », dit fièrement Mike en se redressant de toute sa taille. Il s'agissait de déguster pleinement son triomphe. « Ce que vous n'avez pas pu faire, nous, nous l'avons fait : nous avons retrouvé Pumpi et Mickey. »

Tenndorf n'estima pas indiqué d'informer aussitôt la police afin de mettre la machine en mouvement. En effet, immanquablement, le commissaire Abbels commencerait par faire subir un nouvel interrogatoire minutieux aux enfants et par rédiger un procès-verbal. Non, il préféra appeler le professeur Sänfter à sa clinique.

« Je crois que nous possédons maintenant assez d'atouts, monsieur le Professeur. Les animaux de nos enfants qui ont été volés sur la voie publique se trouvent chez ce Wulpert ; le chien d'un de mes amis, Eberhard Lutz, a été pris chez moi, contre argent comptant, par le jeune Wulpert, qui s'est présenté sous le nom de Bärtke, et Lutz a pu le récupérer – nous avons donc un témoin irrécusable. Quant à votre Arras, je suppose qu'il a été également volé par les Wulpert et que ce monsieur Schneider qui l'a vendu à votre institut n'était nul autre que le jeune Josef Wulpert. Une confrontation avec votre directeur de laboratoire le confirmera. Il faudrait vraiment frapper sans attendre, immédiatement. Mes enfants ont laissé Pumpi et Mickey chez Wulpert

comme des preuves vivantes.

— C'est fantastique. Vous avez des enfants très courageux, monsieur Tenndorf.

— Aussi suis-je très fier d'eux, Professeur.

— Bien, je vais agir aussitôt. » La voix de Sänfter exprimait la résolution la plus ferme. « Je vais appeler le procureur Dallmanns, et je suis certain qu'il se passera quelque chose dans les prochaines heures. Dès que je saurai quelque chose de précis, je vous mettrai au courant.

— J'aimerais être présent quand on prendra Wulpert sur le fait, et aussi emmener tout de suite Pumpi et Mickey.

— Je vais essayer également de me rendre libre et d'aller à Otternbruch avec mon directeur de laboratoire. La confrontation pourra avoir lieu sur place. Cela facilitera tout. Ces truands n'ont plus aucune chance de s'en tirer par des mensonges. »

À partir de cet instant tout, en effet, se déroula très rapidement. Beaucoup plus que Tenndorf ne l'avait espéré. Qui compte un procureur général parmi ses amis peut s'estimer heureux – les rouages de la bureaucratie se mettent à tourner.

Une demi-heure plus tard, Sänfter téléphonait déjà la bonne nouvelle à l'architecte.

« L'avalanche est en marche ! claironna joyeusement la voix du médecin. Dallmanns a aussitôt mis au trot le jeune substitut qui jusqu'à présent est chargé de l'affaire. Un certain Steffen Holle...

— Alors elle est en de bonnes mains, dit Tenndorf qui ne cacha pas sa satisfaction.

— Vous connaissez le substitut Holle ?

— Oh ! je l'ai rencontré occasionnellement.

— C'est un de vos clients ?

— Quelque chose comme cela. Nous avons parlé d'un projet ensemble, mais qui ne se réalisera pas. C'est maintenant dépassé. »

Sänfter ne pouvait deviner à quoi Tenndorf faisait ainsi allusion mais il n'y attacha pas d'importance : les architectes, comme les médecins, parlent parfois comme le Sphinx.

« Dans une demi-heure le commissaire Abbels va partir pour Otternbruch avec trois inspecteurs. De mon côté, je me mets en route avec mon directeur de laboratoire. Et vous ?

— Je pars à l'instant avec ma femme et mes enfants.

— C'est donc quelque chose comme un départ vers la Terre promise ! »

Sänfter était vraiment d'excellente humeur. « Dites-moi : qu'est-ce

qui ferait plaisir à vos enfants ?

— À Wiga des chocolats, Mike aime le chewing-gum.

— Quels enfants faciles à satisfaire !

— Ce sont aussi *mes* enfants, monsieur le Professeur !

— Allons, monsieur Tenndorf, un peu de modestie. » Sänfter partit d'un bon rire. « Vous portez *une* plume étrangère à votre chapeau.

— Mais elle me va bien, c'est la chose importante. Et je l'ai conquise honnêtement. À tout à l'heure, Professeur. »

Ils n'avaient encore jamais couru si vite en direction de la voiture. Mike, à l'intention de Pumpi, emportait un gros os en caoutchouc, Wiga tenait dans ses mains un plat rempli de nourriture pour chats : un mélange de foie de bœuf et de thon. Ils étaient tous frémissants d'excitation.

« Et toi ? » demanda Horst en prenant place derrière le volant. Il regarda Carola, assise à côté de lui, et mit la clé de contact.

« Moi : quoi ?

— Qu'as-tu emporté ?

— Une bouteille de vodka. Tu n'en voudras pas ?

— Tu es une femme comme on souhaite qu'une fée vous en fasse cadeau ! C'est juste ce qu'il nous faudra quand nous aurons réglé son compte à Wulpert : une gorgée de vodka... » Il fit démarrer le moteur et s'accrocha solidement au volant. « Famille Tenndorf, attention ! Tenez-vous bien ! En avant, toute ! »

Dans un crissement de pneus l'auto s'élança sur la chaussée. Mike battit des mains. « C'est comme à la télé, dans un film policier, bravo, papa ! » s'écria-t-il, enthousiasmé.

Laurenz Kabelmann se doutait bien qu'il ne s'écoulerait pas deux jours avant que la police vienne mettre fin à son activité chez Wulpert. Il prit ses dispositions en vue d'un départ prochain.

Willi Wulpert rentra le premier à la maison. Il était bien luné et rejoignit Kabelmann dans le bâtiment 1, affecté principalement aux petits animaux, celui où la redoutable « cloche » se trouvait reléguée dans un endroit à l'écart, et lui tapa sur l'épaule.

« Encore une bonne journée, Lauro ! lança-t-il, dans son humeur communicative. Nous avons un nouveau relais dans le Liechtenstein. Nous ferons désormais transiter – officiellement – une partie de nos animaux par ce pays, et ils arriveront chez nous pourvus de papiers en règle.

— Félicitations, patron ! dit Kabelmann sur un ton voisin de l'admiration. Alors nous pourrions tranquillement emmerder la Kripo !

— En long et en large, Lauro, tu peux le dire. La première livraison nous amènera vingt beagles robustes. Achat : 200 marks, vente : 700. Cela fait dix mille pour une signature, net d'impôts ! Josef n'est pas encore rentré ?

— Il devrait arriver d'une minute à l'autre, patron.

— Je te donne la journée de demain. » Wulpert lui fit un clin d'œil complice. « Tu pourras faire un tour chez les putes de Hanovre ; avec tes heures supplémentaires, tu dois avoir mis assez d'argent de côté. »

Kabelmann eut un sourire en coin qui, avec sa barbe inculte, eut plutôt l'air d'une grimace. Wulpert clopinait le long de la large allée, inspectant les cages superposées, et il hocha plusieurs fois la tête d'un air satisfait.

« C'est très bien, Lauro. Ça n'a encore jamais été aussi propre ici. On pourrait presque se croire dans une clinique vétérinaire. » Il eut un ricanement chevrotant et assena une nouvelle claque sur l'épaule de son employé. « Demain, attends un peu jusqu'à demain, monologuait en lui-même Laurenz. Si tu pouvais te douter de ce qui te pend au nez...

— As-tu un peu réfléchi à ma proposition : tu pourrais rester ici après l'hiver ?

— Pas encore eu le temps, patron.

— Alors, je te le répète : tu peux faire de vieux os chez moi. Et quand les singes arriveront, tu te sentiras encore mieux à ton affaire, non ? Tu te croiras redevenu gardien de zoo. »

Il passa encore une fois en revue les cages des chats, tapant de temps à autre de l'index contre le grillage. Derrière, il y avait des chats portant des abcès ou des plaies ouvertes, quelques-uns étaient déjà aveugles et ils regardaient avec des yeux fixes et grisâtres dans la direction d'où venait le son d'une voix humaine. Des bêtes « préopérées » que Wulpert avait reprises à des cliniques ou à des instituts de recherche et qu'il revendrait de nouveau – cette fois à bon marché – pour des expériences mortelles.

« Ceux-là, sous la cloche ! dit Wulpert sans marquer la moindre émotion. On ne pourra plus s'en débarrasser. Ils ne font plus que nous coûter l'argent de leur nourriture.

— Ce soir, patron.

— N'oublie pas... »

Pourvu que tout soit fini ce soir, pensa Kabelmann en jetant un coup d'œil à sa montre. C'était le milieu de l'après-midi, un peu après quatre heures. Le crépuscule se traînait lentement sur les champs, les marais et les bois. À cinq heures il ferait tout à fait nuit, et lorsqu'on se mettrait à table pour dîner, vers sept heures, Wulpert attendrait la

confirmation de l'exécution de son ordre : « Sous la cloche, tout est en ordre, patron. »

D'ici à sept heures, cela faisait encore trois heures...

Josef Wulpert fut de retour un peu plus tard. La camionnette blanche avait été passée à la peinture bleu foncé, et un panneau mobile annonçait : « Commerce d'animaux d'Otternbruch », raison sociale suivie du numéro de téléphone. Un véhicule parfaitement en règle, au cas où la Kripo ferait sa réapparition. D'autres panneaux portant les noms de firmes imaginaires étaient bien planqués dans un grenier, au-dessus du garage.

Josef apportait lui aussi de bonnes nouvelles. Sa tournée à travers Hanovre avait été rentable. Avec un produit qui exhalait une odeur de chienne en folie, il avait attiré douze mâles sous sa voiture et les avait embarqués au moyen de la trappe escamotable. Parmi eux il y avait sept bêtes superbes, dont un doberman qui portait encore une muselière. Bénéfice de la journée : sept mille marks au minimum.

« Eh bien ! les affaires ne marchent pas mal ! constata le vieux Wulpert avec satisfaction. Demain matin, vous irez d'abord à l'usine biochimique Dr. Hakbert & Co. Leur commande date déjà d'une semaine. Allons, les gars, nous allons vider un petit verre de schnaps ! »

Kabelmann donna encore un coup de main lorsqu'il s'agit de pousser les douze chiens capturés dans le couloir menant aux grandes cages. Ceux qui renâclaient ou essayaient de mordre autour d'eux recevaient de bons coups d'une cravache de cuir maniée par Wulpert. Même le chien le plus courageux rentrait la queue entre ses pattes et obéissait en poussant de faibles gémissements. Quant au malheureux qui, dans sa peur, faisait une crotte, il avait droit à une ration supplémentaire de coups et allait se réfugier dans le coin le plus reculé de la cage, beaucoup trop petite et déjà pleine d'excréments.

Kabelmann, une fois de plus, regarda furtivement sa montre. Quatre heures et demie ! Le père des enfants devait avoir prévenu la Kripo depuis longtemps déjà. Pourquoi tout se déroulait-il si lentement ? Personne ne se doutait donc que chaque heure écoulée signifiait pour un certain nombre d'animaux d'affreuses tortures, et peut-être la mort ?

Enfin, un peu avant cinq heures et demie, quatre voitures firent craquer la neige glacée en pénétrant dans la cour de la ferme Wulpert. Les conducteurs s'arrêtèrent de telle façon que leurs phares plongeaient tous les bâtiments dans une lumière crue.

Willi Wulpert, qui lisait le journal dans un fauteuil, sursauta en entendant le bruit des moteurs. Presque au même instant, Josef, suivi de sa mère, faisait irruption dans la pièce.

« Ça doit encore être la Kripo ! s'écria-t-il. Il n'y a qu'eux pour entrer comme ça !... Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Ne fais donc pas dans ton froc ! » Willi Wulpert chiffonna le journal et le laissa tomber à terre. « Personne ne peut nous toucher. Où est Lauro ?

— Je crois qu'il est à la "cloche".

— Nom de Dieu ! Va tout de suite le chercher, et remettez les bêtes dans les cages. Allez ! file ! »

Lorsque Josef, sortant par une porte de derrière, partit au galop dans la direction du bâtiment 1, on sonnait déjà à la porte principale. Wulpert, de la main, fit signe à Emmi de disparaître. Lui-même alla en clopinant à la porte et ouvrit. Il reconnut immédiatement le commissaire Abbels, mais deux autres hommes, des inconnus, pénétrèrent à sa suite dans l'entrée.

« Bonsoir ! dit Wulpert d'une voix assurée. Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que nous sommes à Chicago ? Je m'appelle Willi Wulpert, pas Al Capone...

— Cela ne fait pas une telle différence, dit un des personnages inconnus. On n'a jamais pu condamner Al Capone pour ses meurtres, mais pour des irrégularités fiscales.

— Ahah ! Ces messieurs sont du fisc ? » Wulpert, des deux bras, fit un large geste d'invitation. « Entrez. En ce qui concerne les impôts j'ai la conscience pure.

— Procureur Dallmanns, se présenta le plus âgé des deux inconnus. Et voici le substitut du procureur Holle. Avez-vous une petite idée des motifs de notre visite ?

— Ma foi non. Quelle petite idée ? Quand on a sa conscience pour soi, on n'a rien à craindre. » Il accompagna cette réplique d'un sourire en faisant entrer les visiteurs dans la salle de séjour. « Tout est à votre disposition, messieurs. Je n'éprouve même pas le besoin d'avertir mon avocat... tellement j'ai la conscience tranquille.

— Laissons votre conscience de côté, monsieur Wulpert... Ne parlons pas des absents. »

Steffen Holle s'était approché d'une fenêtre pour regarder dans la cour. Là, pour sauvegarder les apparences, on s'était assuré de la personne de Laurenz Kabelmann ; gardé entre deux inspecteurs, il avait la mine longue et prenait à partie Josef qui sortait à cet instant du bâtiment 2. Il était suivi par Horst Tenndorf, Carola, Mike et Wiga qui avaient dans leurs jambes un Pumpi coaillant joyeusement et un Mickey à la queue fièrement dressée. Josef Wulpert paraissait légèrement endommagé : il pressait un mouchoir sur son œil gauche qui enflait lentement et larmoyait. C'était à cet endroit qu'il avait été touché par un direct de Tenndorf lorsqu'il avait voulu jouer l'innocent,

assurant qu'il n'y avait chez eux ni chien tricolore ni chat rayé roux et blanc. Il avait fallu ce vigoureux coup de poing pour lui redonner de la mémoire. Quand il vit les deux animaux accueillir les enfants avec de telles démonstrations d'amitié, il eut l'impression que la partie était perdue. Et voilà que Kabelmann l'injurait, protestant très haut qu'il n'était au courant de rien.

« Moi, ici, je ne suis qu'un homme de peine ! clamait Lauro. Est-ce que je peux savoir d'où viennent les animaux ? Je les nourris et je nettoie leur merde... je n'ai pas d'autre boulot ! »

Les policiers l'écoutaient en souriant et gardaient le silence. Kabelmann jouait parfaitement son rôle... Dans sa tenue de travail dégoûtante et avec sa barbe inculte il était impressionnant.

Steffen Holle s'écarta de la fenêtre et s'adressa à Willi Wulpert.

« Je pense que vous feriez tout de même mieux de téléphoner à votre avocat, dit-il en appuyant sur chaque mot.

— Pourquoi ?

— Vous allez en avoir besoin, votre fils arrive...

— Mon fils ? Qu'est-ce qu'il y a avec mon fils ? » Wulpert préféra se montrer prudent ; ses yeux se rétrécirent un peu. « Qu'est-ce que vous voulez tirer de lui ? Il raconte souvent des sottises. Vous savez, il est un peu demeuré. Tout gosse, il a eu une sale méningite, il doit lui en être resté quelque chose. »

La porte s'ouvrit brusquement, Josef fit irruption dans la pièce, la respiration haletante.

Willi Wulpert, comme mû par un ressort, bondit sur ses pieds. « Ça, ça va faire du bruit ! La police qui arrache presque un œil à un innocent ! Dans quel pays vivons-nous ? Oui, j'appelle tout de suite mon avocat...

— Père, c'est pas la police. » Josef Wulpert s'adossa au mur et tamponna avec un mouchoir son œil maintenant très enflé. « C'est ce Tenndorf. Nous sommes dans le merdier, père... tout est foutu...

— Ferme-la ! cria Wulpert, sortant de ses gonds. Qu'est-ce qui est foutu ? » Et, se tournant vers les autres, il ajouta : « Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? Ce gars-là, il ne sait pas ce qu'il dit...

— Mais vous, vous allez savoir, dit Steffen Holle en dégustant chaque syllabe. Vous n'avez pas de chance cette fois : le fait est qu'on peut vous convaincre d'un vol : nous en avons la preuve.

— Croyez-vous m'impressionner avec ces méthodes ? cria Wulpert.

— Alors, écoutez : dans la Grosse Heide votre fils attire dans sa camionnette, entre autres animaux, un chien et un chat... un chien tricolore et une chatte rayée roux et blanc. Les propriétaires de ces bêtes sont Michael Holthusen et Ludwiga Tenndorf. Ils vont entrer

dans cette pièce d'un instant à l'autre, avec leurs petits favoris, retrouvés chez vous. Mais ce n'est pas tout : votre fils, qui ne pouvait soupçonner le piège – a acheté à Tenndorf un chien d'arrêt, Bravo, que Tenndorf avait seulement emprunté pour la circonstance et que son maître, un forestier du nom de Lutz, a délivré en le sifflant. Ce chien se trouvait chez vous, Wulpert ; en effet, c'est votre propre fils qui l'avait acheté sous le nom de Bärtke, celui de votre sœur. Enfin, numéro trois : vous faites voler chez le professeur Sänfter son chien de berger, Arras, et le vendez aussitôt à l'institut de recherche d'une clinique, dont le directeur est le professeur Sänfter. Le vendeur, un certain Schneider, était également votre fils... Est-ce que ce n'est pas beau comme un roman d'aventures ? »

Willi Wulpert fixait des yeux injectés de sang sur son fils. Celui-ci, appuyé au mur, se contenta de hausser les épaules.

« Espèce de crétin ! proféra le père d'une voix assourdie. Bon à rien !

— C'est fichu, père... », bégaya Josef, résigné à la défaite.

Emmi Wulpert, qui se tenait près du gros poêle de faïence, se mit à pleurer. Ses sanglots furent, durant quelques secondes, le seul bruit qu'on entendit dans la salle où tous s'étaient tus. Puis Willi Wulpert respira un bon coup et rentra sa tête dans les épaules.

« C'est mon fils qui a fait tout cela, l'idiot. » Il parlait lentement en pesant ses mots. « Quand il me ramenait des animaux, j'ai toujours cru de bonne foi qu'il les avait achetés. Et c'était bien naturel : mon affaire est régulièrement enregistrée au Tribunal de commerce. » Du geste il indiqua Abbels. « Le commissaire a vérifié tout ça. Je ne le nie pas, car j'exerce un commerce parfaitement en règle : c'est vrai, je vends des animaux à des cliniques et à des laboratoires chimiques ou pharmaceutiques. Dans notre pays des millions d'animaux sont vendus chaque année à des établissements de recherche. Ce n'est pas interdit, et l'État encaisse des taxes là-dessus... en ce qui me concerne, 55 % d'imposition ! Sur chaque bête qui entre dans n'importe quel laboratoire l'État prend sa part : plus de la moitié ! C'est avec ces impôts que vous êtes payés, messieurs les procureurs, et vous aussi, monsieur le commissaire ! L'État gagne plus que moi sur ces animaux. Et le lobby de la pharmacie et celui de la chimie, celui de la médecine, tous gagnent là-dessus... Pourquoi l'État ne décide-t-il pas une interdiction légale des expériences animales ? Parce que tous ces lobbies montreraient les dents, parce qu'on brandirait la menace de nouveaux chômeurs, parce qu'on pleurerait sur le vilain coup porté à la recherche. » Wulpert se redressa de toute sa taille. « Qu'est-ce que vous me voulez, exactement ? Allez donc à Bonn vous expliquer au Parlement, avec tous ces pleutres qui n'ont pas le courage de fabriquer

des lois claires !

— En cela il a malheureusement raison », constata tranquillement Holle.

Le procureur Dallmanns se tourna brusquement vers lui. « Je vous en prie, monsieur le substitut...

— À Bonn, on a promulgué une nouvelle loi sur la protection des bêtes, et dans le texte de cette loi le ministre compétent – certainement conseillé par de “nombreuses autorités scientifiques” – a inséré une liste d’expériences animales étiquetées “positives” – c’est-à-dire d’expériences qu’il faut considérer comme expressément permises. Autrement dit : d’une loi sur la protection des bêtes on fait une loi sur l’exploitation des bêtes...

— Vous me surprenez beaucoup, monsieur Holle ! commenta sèchement Dallmanns.

— C’est la pure et simple vérité ! s’exclama Wulpert, dégustant un triomphe fugitif. Et c’est sur un pauvre bougre comme moi qu’on tombe !

— J’ai eu sous les yeux un texte de la société allemande Max-Planck, poursuivit Holle sans se laisser troubler par l’interruption, dont la phrase suivante constitue le sommet : “Nous mettons le législateur en garde : des obstacles bureaucratiques, dressés pour des raisons d’opportunisme, auraient des conséquences très coûteuses qui rendraient plus difficile la Recherche scientifique. Les expériences sur les animaux sont, du point de vue moral, aussi bien fondées que la mise à mort d’animaux aux fins de nourrir et vêtir les hommes...” À Bonn, on a compris cet avertissement.

— Bravo, monsieur le substitut ! s’écria Wulpert, transporté d’enthousiasme.

— Votre approbation, Wulpert, sera de courte durée. »

Steffen Holle regarda de nouveau par la fenêtre. La grosse voiture du professeur Sänfter entrait dans la cour de la ferme. Il avait eu en chemin quelques difficultés avec le verglas et, pour ce motif, arrivait avec un léger retard. « Le professeur Sänfter avec son directeur de laboratoire qui a acheté à votre fils des chiens volés, dont le propre chien du professeur. Avec de fausses attestations de propriété. Nous sommes indiscutablement en présence de cas de vol et de falsification de documents. Pour être tout à fait clair : vous êtes inculpés de ces deux délits sans compter ceux de complicité de mauvais traitements infligés à des animaux, et de dissimulation au fisc. Cela vous suffit-il, monsieur Wulpert ?

— Je désire parler à mon avocat, prononça Wulpert d’une voix assourdie. Je ne dirai plus un mot en dehors de sa présence. »

Cependant, il manifesta quelque réaction lorsque Tenndorf et sa

famille, accompagnés de Pumpi et de Mickey, entrèrent dans la pièce, suivis, quelques instants plus tard, par le professeur Sänfter et le directeur de son laboratoire. Celui-ci, à la vue de Josef Wulpert, s'écria : « C'est lui... Schneider ! Je peux en témoigner sous serment !

— Dire qu'il faut que j'aie un tel idiot pour fils, gémit Wulpert, d'un ton qui aurait presque ému de pitié. Cela fait des siècles que les Wulpert demeurent ici, et tout est gâché maintenant. Je l'ai toujours dit : cette nouvelle génération ne vaut rien. »

Ce furent les derniers mots qu'il prononça à cette occasion. À partir de cet instant il garda le silence, même lorsqu'on l'arrêta, qu'on le conduisit jusqu'à la voiture cellulaire et que Dallmanns, après avoir inspecté les bâtiments et les boxes, s'approcha de lui et lui dit d'une voix entrecoupée par l'indignation : « C'est moi-même qui représenterai le ministère public. Ce que j'ai vu aujourd'hui défie l'imagination. Pour vous et vos semblables notre législation est presque ridicule. »

Lorsqu'un procureur s'exprime en ces termes, il faut que ce soit vrai.

Et, cependant, au terme d'un bref procès, Willi Wulpert écopa de deux ans de prison avec sursis parce que, jusqu'alors, son casier judiciaire était vierge. Josef, lui, s'en tira avec un an. Tel fut le châtiment pour les mauvais traitements infligés à des animaux, des vols, et des faux en écritures.

La sanction touchant la dissimulation au fisc n'était pas encore prononcée. De ce côté, on attendait une peine plus sévère, sans sursis, car dissimuler de l'argent à l'État est beaucoup plus grave que d'assassiner des bêtes. Il arrive même que des terroristes s'en tirent mieux qu'un fraudeur fiscal. La morale de l'État est une assez curieuse chose...

L'entreprise de Willi Wulpert fut fermée, l'autorisation d'exercer ce commerce lui fut retirée. On répartit les animaux qui se trouvaient chez lui entre plusieurs refuges où ils attendirent un sort incertain, parce que, entre autres raisons, les refuges étaient plus que remplis.

Il y eut encore matière à réflexion : puisqu'on avait interdit définitivement aux Wulpert père et fils d'exercer le commerce des animaux, peu après l'issue de leur affaire, Emmi Wulpert déclara ouvrir le même commerce. Comme elle n'avait subi jusqu'alors aucune condamnation, qu'elle jouissait d'une bonne réputation, il n'y avait aucun motif de le lui refuser. Son avocat invoqua toute une série de lois et règlements contre lesquels les organismes professionnels étaient sans réplique.

On se contenta donc, dans la famille Wulpert, de changer la raison

sociale, et le « commerce d'animaux Willi Wulpert » fit simplement place au « commerce d'animaux Emmi Wulpert », et rien ni personne au monde ne pouvait empêcher l'honnête négociante d'engager un comptable et un chauffeur, même s'ils avaient noms Willi Wulpert et Josef Wulpert.

Une seule chose troublait énormément les Wulpert et leur faisait monter au visage le rouge de la colère : c'étaient les visites d'un jeune zoologiste au service de l'État, bien vêtu et toujours rasé de près, en outre membre de la communauté d'action « Sauvez les Bêtes », qui venait contrôler, à des intervalles irréguliers, le « commerce d'animaux Emmi Wulpert » – et ce zoologiste s'appelait Laurenz Kabelmann.

« Si je ne me retenais pas, je serais capable de le noyer dans la fosse à purin ! » grondait Wulpert senior chaque fois qu'il l'apercevait.

Quant à Horst Tenndorf, Carola, Mike et Wiga, on disait qu'ils formaient maintenant une famille heureuse..., à coup sûr le seul résultat positif d'une péripétie dramatique. Car, mis à part le sort de ces quatre êtres sympathiques, tout compte fait, qu'était-il arrivé ?

On avait condamné très modérément un homme qui se livrait au négoce, souvent illégal, d'animaux destinés à l'expérimentation, mais on avait aussitôt autorisé un nouveau commerce qui ressemblait au sien comme une goutte d'eau à une autre. Une chose que la législation rendait parfaitement licite. Et mille deux cents laboratoires, dans la République fédérale d'Allemagne, continuaient d'attendre chaque jour de nouveaux animaux destinés aux expériences et aux tests.

Discussions et polémiques autour de ces créatures torturées continuent... Des gens qui ont délivré de ces animaux sont mis en accusation et condamnés. Un tribunal berlinois a condamné à une peine de prison de deux ans *sans* sursis un homme qui avait « commis des vols » à la tête « d'une bande organisée ». Quel était son crime ? Il avait pénétré par effraction dans le laboratoire central d'expérimentation animale de l'Université libre de Berlin pour délivrer quelques bêtes. Ce dont on n'a pas parlé : dans la citadelle de béton de l'université quelque quatre-vingt mille animaux attendent d'être sacrifiés pour la science.

Que dire encore ? Faut-il donc se ranger à l'opinion du professeur Sänfter qui, faisant un retour sur lui-même, constatait : « Je commence à ne plus comprendre les hommes... » ?

Quel mot lourd de sens à une époque où l'humanité devrait être la mesure de toutes choses.

[1] Couleurs nationales de l'Empire allemand, fondé en 1871 (et principalement l'œuvre de Bismarck) ; abandonnées par la République de Weimar (1919), elles redevinrent celles du Reich hitlérien.

[2] *Nachtigall* : rossignol ; étymologiquement : qui chante la nuit.